PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

FEB 10 1936

REVUE DE PARIS

1er JANVIER 1936

S. M. la Reine MARIE DE ROUMANIE. *Souvenirs.* — I. 5
FERNAND DE BRINON. *France, Allemagne, Russie* 26
MATILA C. GHYKA. *Hamlet en Arabie* 48
JACQUES CHARDONNE. *Porcelaine de Limoges* (fin) 72
OLIVIER LA FARGE. *Ils campaient sur mes traces.* 105
GEORGES SALLES. *L'Iran au Musée de l'Ermitage* . . 127
LOUISE DE HOMPESCH. *Journal d'amour.* — II 146
FRANCK L. SCHOELL. *Le français en Amérique latine* . . 170
LOUIS ROUGIER. *Une Philosophie nouvelle* 182
FRANÇOIS LEUWEN. *La Situation politique.* 196
ROBERT BRASILLACH. *Chansonniers de Paris.* 204
HENRY BIDOU. *Le Mouvement littéraire* 222
FRANÇOIS PORCHÉ. *Le Théâtre* 231

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE NUMÉRO 1

La REVUE DE PARIS *publiera en 1936*

Les Aventuriers
par Pierre MILLE

Danse de la barre à mines
par Jean GIONO

Laërte
par P. DRIEU LA ROCHEL

Comme toi-même
par Robert de TRAZ

La Cité de nos Fêtes
par Alphonse
de CHATEAUBRIANT

L'Ombre de la Doule
par Daniel-ROPS

Avant-Hier
par Kay BOYLE

Quelques Hommes
par Marcel ARLAND

Apollon chez les Berge
par Jean-Louis VAUDOY

Le festin de la sagesse
par
Paul CLAUDEL

Une enfance en Orient
par
Jacques de LACRETELLE

Armande
par
Jacques CHARDON

des romans et nouvelles de MM. Georges Duhamel, André Gide, Jules Romai Paul Morand, Jean Giraudoux, Luc Durtain, Jacques de Lacretelle, Guy Pourtalès, Henry de Montherlant, André Thérive, Joseph Kessel, He Fauconnier, Marc Chadourne, Alexandre Arnoux, René Laporte, Somer Maugham, Olivier La Farge.

Plusieurs séries de poèmes groupés sous le titre : **Anthologie 1936**

Chez les Dogons
par Marcel GRIAULE

Shanghaï
par Roger LABONNE

Hawaï
par A. MÉTRAU

Au Japon
par Christian de CATERS

Perse
par Georges SALLES

Mandchoukou
par Ella MAILLA

des études littéraires, des essais de MM. Paul Valéry, Gabriel Marc R. Brasillach, J. Vendryès, J. Chapiro, Gérard Bauër, André Savignon, And Beucler, Jean Cassou, Bernard Faÿ, G. Jean-Aubry, F. L. Schœll, A. Schi M. Monod, A. Rivollet, Pierre Mélon.

Origines de l'Angleterre moderne
par André MAUROIS

Les Idées littéraires en France
par Albert THIBAUDET

Terre de France
par Marthe de FELS

Jean Raci

Paul Verlaine par Paul CLAUDEL.

des portraits littéraires :

Charles Péguy
par Ramon FERNANDEZ

Jules Renard
par Tristan BERNARD

Jakob Wasserman
par Maurice MURET

André Gide
par André ROUSSEAUX

Paul Claudel
par René LALOU

Georges Duhamel
par Marcel THIÉBAU

General
Harr. Paris

SOUVENIRS

LA REINE VICTORIA

On a beaucoup écrit sur la reine Victoria, cette grande petite dame, et beaucoup discuté sur son caractère et sa valeur personnelle.

Je ne veux peindre d'autre image d'elle, que celle qu'ont reflétée mes yeux d'enfant, et, plus tard, ceux d'une jeune femme, vivant dans un pays éloigné où Grand'maman reine[1] suivait ma carrière avec une sollicitude d'aïeule qui n'excluait pas l'intransigeant souci de la souveraine, car elle exigeait que, où que le sort l'eût placé, tout descendant de sa maison se montrât digne de sa naissance en toutes circonstances.

Chère Grand'maman! Quelle étonnante et inoubliable petite vieille dame c'était, avec ses robes de soie noire rappelant la crinoline, son blanc bonnet de veuve, son petit rire timide et ce léger mouvement des épaules qui était devenu presque un tic.

Le silence qui régnait autour de la porte de Grand'maman nous remplissait d'un sentiment de dévotion. On avait l'impression d'avancer vers quelque mystérieux sanctuaire, à travers d'interminables corridors aux tapis profonds et silencieux, et on n'arrivait chez elle qu'après de longs détours, sous la conduite de quelque dame d'honneur, caméristé ou

1. S. M. la reine Marie de Roumanie était, par son père le duc d'Edimbourg, petite-fille de la reine Victoria. La mère de la reine Marie était la fille unique du tsar Alexandre II, Marie Alexandrovna.

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

1er Janvier 1936.

domestique qui parlaient à mi-voix et marchaient à pas feutrés. L'une après l'autre, les portes s'ouvraient sans bruit, on franchissait, semblait-il, les parvis successifs de quelque temple, qui conduisaient au sanctuaire suprême, auquel seuls, les initiés avaient accès.

Surprenante petite Grand'maman! Bien qu'elle parût à première vue si menue et si peu imposante, elle savait inspirer un respect mêlé de ferveur et de crainte!

Nos nurses nous poussaient devant elles, comme un troupeau d'oisons dociles. Devenues comme par enchantement douces et conciliantes, leurs remontrances mêmes semblaient n'arriver à nos oreilles qu'à travers un fichu de flanelle, un grand voile de laine qui adoucissait les discordances de leurs voix.

Enfin, la porte s'ouvrait — et voici Grand'maman dans son fauteuil bas. Elle n'avait rien d'une idole et rien d'effrayant non plus. Elle souriait de son doux et léger sourire, presque aussi timide que nous[1]. La conversation languissait de part et d'autre. Des questions sur notre conduite et notre santé en faisaient le principal objet et j'entends encore ses petits cris d'indignation quelque peu amusés, quand on l'informait que l'une de nous n'avait pas été sage.

Je suis convaincue qu'elle éprouvait, comme nous, un certain soulagement quand prenaient fin ces quotidiennes audiences.

Mais il se dégageait un charme particulier de l'appartement de Grand'maman. D'abord, il sentait si délicieusement la fleur d'oranger, même lorsqu'il n'en contenait pas le moindre brin; et puis il était si merveilleusement plein d'inimaginables trésors, depuis la boule de verre où jouaient mille couleurs chatoyantes jusqu'aux tableaux de Landseer, qui représentaient des chiens, des poneys et des cerfs.

Que de photographies aussi, dont celles d'êtres disparus, de petits enfants morts qui nous faisaient peur, tout en attirant nos regards furtifs.

1. La reine Marie avait un frère et trois sœurs. Alfred, mort à l'âge de 24 ans. Victoria-Mélita, actuellement la grande-duchesse Cyrille. Alexandra-Victoria, princesse de Hohenlohe. Béatrice, Infante d'Espagne, femme d'Alphonse d'Orléans-Bourbon.

Le maître de ces lieux, honoré comme un Dieu du Temple, était Grand-papa, le Prince consort, à tous les âges, et sous toutes les formes. Statues, figurines, bustes, plaquettes, portraits à l'huile, aquarelles, pastels, miniatures, photographies, reproduisaient l'effigie et les traits du prince Albert. Grand-papa en uniforme ou en civil, Grand-papa en costume d'intérieur ou en grand apparat, en kilt, en cavalier, en chasseur, en simple particulier ou revêtu du solennel manteau de l'ordre de la Jarretière, Grand-papa conduisant, Grand-papa avec ses chiens, Grand-papa jardinant ou se promenant dans les bois, Grand-papa au milieu de ses enfants, Grand-papa en fonction d'homme d'État dans les grandes salles de cérémonie, entouré de ses collaborateurs, d'importants documents en main. De quelque côté que l'on tournât ses regards, on rencontrait partout les yeux de Grand-papa, pénétrants ou pensifs.

Il y avait encore une quantité de petits objets bizarres en « cairngorn[1] » et en granit de Balmoral et, ce qui par-dessus tout faisait nos délices, le bouvreuil de Grand'maman, petite bête vindicative, douée d'un fort mauvais caractère. En colère, il se contractait de tout son petit corps et poussait des cris rageurs quand on aventurait un doigt entre les barreaux de sa cage. Par contre, lorsqu'il trouvait qui lui plaisait, il se mettait en boule et sifflait doucement une petite chanson qu'on lui avait apprise.

Nos investigations autour de la chambre de Grand'maman n'étaient possibles que lorsque c'était Maman qui nous y conduisait, parce que, alors, c'était avec elle que Grand'maman causait et leurs longues conversations nous donnaient le temps d'explorer à notre guise.

Ces souvenirs sont surtout de Windsor. A Osborne et à Balmoral, nous rencontrions d'habitude Grand'maman au jardin. Fatiguée d'un labeur absorbant, elle s'échappait quelques heures par jour du silence de ses appartements royaux, pour prendre dehors son petit déjeuner ainsi que le thé.

Je la revois surtout à Frogmore et à Osborne, sous un grand parasol piqué en terre, parasol en soie écrue, à franges et doublure vertes. Là aussi, on s'approchait d'elle à pas feutrés, mais c'était sur des pelouses d'émeraude, et il semblait qu'en

1. Topaze que l'on trouve en Écosse.

plein air, chacun craignît moins le son de sa propre voix.

Le petit déjeuner de Grand'maman avait un attrait particulier pour nous, dû à l'odeur délectable du café et à certains biscuits d'Allemagne, une étonnante « spécialité » qui trouvait place dans de grandes boîtes rondes et plates. Nos petits nez friands les flairaient à l'envi, mais il ne nous était pas toujours donné d'en goûter.

Préposés à son service, de monumentaux laquais, des Highlanders en kilts à carreaux gris et rouges ou noirs et verts, des Hindous enturbannés et une quantité de chiens, lévriers, collies, terriers à poil ras et à poil long, complétaient le tableau, ainsi qu'un adorable poney isabelle, aux narines roses et aux yeux de rubis, réplique en miniature des imposants chevaux de gala, attelés au grand carrosse doré de Grand'maman, quand elle se rendait au Parlement ou à la cathédrale de Westminster.

Oh! ce poney isabelle, a-t-il souvent hanté mon imagination d'enfant! Que de fois n'avons-nous pas galopé ensemble — il m'appartenait dans le pays des songes, — à travers de merveilleux espaces, par-dessus les sept mers et les sept monts de la légende! Rapide comme le vent, ses sabots traversaient sans bruit les airs; sa crinière et sa queue brillaient comme des torrents de lumière!...

***

Osborne!

Ce seul nom est, aujourd'hui encore, une ivresse pour moi. Il signifie les grandes vacances, la mer, la plage, les merveilleux coquillages aux formes et aux couleurs multiples, que nous trouvions à marée basse!

Il signifie aussi, à l'heure du reflux, le bain délicieux et encore les promenades charmantes dans notre long « waggonet », — comme nous appelions notre grand break, — à travers les bois odorants et le long des haies vives remplies de chèvrefeuille! Il évoque encore notre chère Grand'maman reine déjeunant sous l'ombrelle écrue à franges vertes, entourée de chiens, d'Hindous, de Highlanders et d'une tante ou deux aussi, qui s'empressaient autour d'elle, pleines d'égards, quel-

quefois d'une dame d'honneur correctement vêtue de noir, toute en sourires et en révérences, qui parlait à voix presque basse, comme le faisaient tous ceux qui servaient la grande petite vieille dame.

Ce seul nom évoque les splendides terrasses d'Osborne-House, où les hauts magnolias montaient le long des murs, ces magnolias gigantesques qui sentaient le citron et dans lesquels on pouvait enfouir son visage, mais qu'on n'osait pas cueillir parce qu'ils étaient trop rares et trop précieux pour être livrés à nos petites mains d'enfants.

Ils gardaient leur parfum enivrant, même lorsque, fanés, leurs pétales prenaient l'aspect d'une peau brunie et que leur centre piquant ressortait curieusement, proéminent et dur. C'étaient vraiment des fleurs de mystère, de même que les passiflores au pistil en forme de croix et aux étamines étalées en rond comme les rayons d'une roue.

Le jasmin foisonnait aussi sur ces terrasses répandant un parfum qui me plongeait presque dans l'extase. Ce ravissement que les fleurs ont toujours provoqué en moi et que je ressens encore avec la même intensité aujourd'hui, a été un des délices de mon existence. C'est une espèce d'exaltation, de gratitude infinie qui ressemble à une prière et qui remplit de beauté l'être entier, les yeux, le corps et l'âme.

LA RUSSIE DES TSARS

Un des plus heureux souvenirs de ma vie, c'est certainement un court voyage que je fis avec mes parents en Russie, la grande, la mystérieuse, l'étonnante Russie des tzars, devenue si tragiquement une chose du passé, et qui était alors tout simplement la brillante Russie de maman.

Je vous la montrerai, d'abord, telle que l'ont vue mes yeux d'enfant, dans toute sa magique, son incroyable splendeur, qui ne peut se comparer à aucune autre si ce n'est peut-être à celle du lointain Orient.

La Russie! Je revois encore, avec mes yeux d'enfant, éblouis, les palais gigantesques, les parcs merveilleux, les fontaines, les jardins, les surprenantes réunions de famille, les parades militaires, les cérémonies religieuses dans des églises ruisse-

lantes d'or, les bijoux, si énormes qu'on avait peine à croire qu'ils étaient vrais, les chevaux au trot fougueux, la crinière et la queue au vent, le poil si parfaitement lustré qu'on pouvait s'y voir comme dans un miroir, les régiments de cosaques à l'aspect sauvage mais si pittoresques qu'ils semblaient sortis de contes fantastiques. Quelques-uns de ces cosaques en longs caftans rouges et à hauts bonnets de fourrure, armés jusqu'aux dents, montent la garde à la porte de leurs maîtres. Leur poitrine est barrée de cartouchières galonnées d'argent; leurs hautes bottes noires, sans talon, se plissent aux chevilles en plis menus et répandent une agréable odeur de cuir de Russie.

Longs corridors, vestibules, salons qui se suivent, de dimensions inconcevables, où nos pieds trottent craintivement sur la large surface des parquets, si étendue et si polie qu'il nous semble marcher sur de la glace. Et flottant partout, une odeur caractéristique, mélange de térébenthine, de cuir de Russie, de fumée de cigarettes et d'un parfum particulier aux palais impériaux. — Impériaux, mot qui leur convenait entre tous, car ils sortaient, eût-on dit, des récits les plus fabuleux des mille et une nuits et des légendes les plus extraordinaires. Il n'y a pas de superlatif qui ne fût à sa place dans cette Russie des tzars, cette Russie débordante de magnificence aujourd'hui anéantie.

Voici Maman qui conduit par la main, ses petites filles anglaises, au cœur de ces merveilles, Maman qui se signait devant son iconostase aux nombreuses icones, faible reflet de la splendeur sans pareille des églises autrefois siennes, car tout cela avait été sien jusqu'à ce qu'elle vînt s'établir dans la paisible Angleterre.

Le géant aux cheveux gris et aux favoris courts, les traits un peu sévères mais le regard et le sourire bienveillants, est son père, l'Empereur. Les autres géants, plus jeunes, — et il y en a tant qu'on a peine à les compter, — sont ses frères et ses cousins; ses oncles aussi, ces titans plus avancés en âge. Tous, les uns après les autres, se penchent pour vous embrasser. Ils doivent se pencher très bas, car ils sont grands comme des arbres. Ils sentent tous délicieusement bon le cuir de Russie, la cigarette et le parfum le plus subtil. Je

les revois tous, dans leurs beaux uniformes, merveilleux, inconcevables, fabuleux. On ne pouvait croire à leur réalité qu'après avoir été en Russie, la Russie de Maman, le berceau de son enfance.

Tout le monde vous aimait, vous gâtait, vous prodiguait mille friandises et vous attachait autour du cou des petites croix ravissantes ou des médaillons incrustés de pierres précieuses. Les serviteurs vous baisaient les mains. On rencontrait, dans chaque coin de la maison, quelque amie d'enfance de Maman qui se précipitait sur vous, vous étreignait dans ses bras et vous bénissait d'un signe de croix sur le front. Quand nous arrivions enfin dans nos appartements, nous trouvions sur la table du milieu, deux grands plateaux, l'un plein de bonbons, l'autre de biscuits, qu'on renouvelait chaque jour. Les bonbons étaient d'une incroyable variété et l'on n'en pouvait trouver nulle part au monde, d'aussi bons : sucres d'orge au goût délectable de fruit, enveloppés de papier blanc bordé de franges bleues, rouges ou jaunes, selon le parfum, caramels carrés à la crème, — délice ineffable — enveloppés aussi d'épais papier blanc, doubles fondants au café et puis, d'inoubliables petites corbeilles de bonbons aux fraises fraîches... On nous apportait aussi, dans de grandes boîtes, des rondelles de pâtes de fruits, spécialité de Moscou, ainsi que des fruits secs et une sorte de grains recouverts de sucre farineux, qu'on faisait venir de Kiew.

Quand nous nous promenions dans le parc, nous étions suivies par un marin ou deux, préposés à notre garde et chargés du soin de divertir les enfants impériaux pendant leurs promenades. Ces marins finissaient par devenir nos plus chers camarades, nos amis même. Chaque jour, quand on descendait au jardin, on les trouvait au bas de la terrasse, le visage plein de sourires et toujours prêts à vous offrir une surprise nouvelle : bouquets de fraises des bois, baguettes dont l'écorce découpée semblait s'enrouler comme un ruban blanc, petites flûtes en bois, cerceaux... que sais-je encore?

La plus jeune d'entre nous, qui ne pouvait marcher longtemps, était solennellement promenée dans une voiturette en forme de cygne.

Dans le parc il y avait des lacs, des tas de sable, de petites

isbas russes et une toute petite ferme avec une vraie vache comme au temps de Maman...

Ce furent là mes premières visions de la Russie, la Russie du tzar Alexandre II, mon grand-père empereur, père de ma mère...

Mais cet aïeul s'estompe dans mon souvenir pour faire place à l'image d'Alexandre III, l'oncle Sacha.

***

C'est à Londres que Maman apprit l'assassinat de son père. Je me souviens encore du choc que ce fut pour nous, quand, conduites dans sa chambre, nous trouvâmes Maman en larmes. Maman pleurer! événement qui renversait toutes nos conceptions de l'ordre naturel des choses. Les enfants pleurent, oui, mais que les grandes personnes pleurent aussi, c'était pour nous un phénomène tout à fait extraordinaire qui bouleversait notre système du monde.

Notre maison fut, bien entendu, dans la consternation. Des départs précipités furent décidés. Autant que je m'en souvienne, Maman nous emmena avec elle, mais c'est un point sur lequel ma mémoire se trouble et je n'ose rien affirmer.

Il est cependant bizarre que je me revoie encore aujourd'hui distinctement, à une fenêtre du Palais d'Hiver[1], regardant passer des funérailles grandioses. Mais était-ce celles de Grand-papa ou de Grand'maman, je ne sais. Tout se confond dans la brume des années.

Je me souviens néanmoins de Grand-papa, que je revois dans trois circonstances : Grand-papa présidant un déjeuner intime sur une terrasse de Tsarskoé-Sélo, et nous, petites bonnes femmes courant, autour de la table, de l'un à l'autre des convives, présentant chacune sur notre paume tendue un petit gâteau de sable que Grand-papa fait mine de goûter; Grand-papa venant un soir dans notre chambre — à Tsarskoé-Sélo aussi — où mes sœurs étaient malades de la rougeole, de sorte que je fus la seule à qui il put donner le baiser du soir. A travers le temps, je revois Grand-papa se penchant vers moi, l'homme immense, vers la toute petite fille si fière de pouvoir encore

1. A Saint-Pétersbourg.

être embrassée. La troisième image me le montre dans un phaéton tiré par un merveilleux trotteur d'un noir de charbon qui semblait poli comme un bouclier. Maman est à côté de lui et moi je reste debout entre ses genoux. C'est tout... Et le souvenir en est si effacé qu'on dirait que ce ne fut qu'un rêve!

De Grand'maman impératrice, j'ai gardé un souvenir plus imprécis encore. Nous avons été menées dans son wagon un jour au cours de je ne sais quel voyage. Elle était étendue sur son lit bas, entièrement couvert de soie bleu ciel, une pâle apparition, extrêmement maigre, au visage de cire et aux belles mains effilées et blanches.

Arrachées sans plaisir de notre « thé », nous restions là devant elle, regardant longuement et sans comprendre la mélancolique Impératrice, couchée sur son lit aux rideaux bleus. Elle était en route, me semble-t-il, pour le Midi. Malade depuis des années, j'appris plus tard, qu'elle avait aussi d'autres raisons de tristesse que ses souffrances physiques.

C'est la seule image que j'aie gardée de Grand'maman impératrice, mère de ma Mère.

***

D'autres souvenirs de Russie sont plus précis dans ma mémoire, bien que baignés d'un éclat si éblouissant qu'ils me paraissent tirés un songe.

Tsarskoé, Peterhof, Krasnoé, Pétersbourg... noms qui évoquent des décors et des tableaux bien divers et pourtant quelquefois confondus dans mon esprit... Dates, événements, circonstances, il arrive que tout, pour moi, se voile ou se brouille.

Notre famille était nombreuse. Maman avait cinq frères en vie : Alexandre, Vladimir, Alexis, Serge et Paul, dont quatre étaient mariés à l'époque dont je parle. Son frère aîné, Nicolas, était mort de la poitrine tout jeune, à Nice.

Nous avions encore d'autres oncles et tantes, si nombreux que je n'ai jamais pu démêler qui ils étaient au juste, d'autant plus qu'ils appartenaient à des générations différentes. Mais dans les occasions importantes, fêtes, parades ou céré-

monies religieuses, toute la parenté se rassemblait en de grandes réunions de famille et c'était un véritable cortège d'oncles, de tantes, de cousins, de parents plus ou moins éloignés, nombreux comme les arbres d'une forêt.

Petites filles presque étrangères parmi ces visages inconnus, nous regardions, éblouies et charmées, tout ce qui se passait autour de nous, tandis que chacun s'étonnait inlassablement de nous trouver si grandies...

On ne peut concevoir de différence plus frappante que celle qui existait entre nos parents de Russie et ceux d'Angleterre. Je dois avouer que dans mon enfance l'éclat dont brillaient à nos yeux nos parents russes, laissait les autres dans l'ombre. Notre admiration pour eux était pourtant mêlée d'une certaine crainte : ils étaient si formidablement grands, si vigoureux, si magnifiques!

Les oncles anglais, fort distraits, ne faisaient guère attention à nous. Ce n'était pas le cas des oncles russes qui, eux, ne regardaient pas par-dessus nos têtes, mais, au contraire, nous accordaient trop d'importance et nous taquinaient sans merci dans toute circonstance, aussi bien dans l'intimité qu'en public.

Je devrais m'arrêter trop longuement pour les décrire tous, mais j'ai gardé un souvenir si précis de certains d'entre eux, que je veux tenter de les évoquer...

L'oncle Sacha d'abord, l'Empereur Alexandre III, géant aux larges épaules, puissant et doux et moins impressionnant que d'autres oncles, bien que son front fût couronné et qu'il fût d'une taille exceptionnelle. Il avait la barbe châtain clair, et des yeux bleus empreints de bonté. Sa manière d'être avec nous, enfants, était pleine de gaieté et de bonne grâce. Je le revois, un instant, jouant avec nous un jeu de son invention qui faisait la joie de tous. Il y avait au jardin un mât sur lequel ses fils s'amusaient à manier voiles et cordages, exercice d'une importance essentielle dans la navigation de ce temps-là. Pour éviter les chutes dangereuses, on avait tendu un grand filet au-dessous. L'oncle Sacha aimait la plaisanterie et l'idée lui était venue de proposer à ses invités, après le déjeuner, de s'élancer dans le filet. Je ne connais pas de jeu qui nous fît autant rire. La joie atteignait

à son comble lorsque le gigantesque oncle Sacha, dont le poids était formidable, montait à son tour, sur le mât. C'était l'instant palpitant que nous attendions tous, avec une joie mêlée d'appréhension. L'oncle Sacha nous poursuivait alors sur le filet et quand il nous attrapait, il se mettait à bondir de haut en bas, en nous faisant sauter comme des balles. On était projeté de plus en plus haut et à peine retombait-on sur ses pieds qu'on se trouvait de nouveau relancé dans l'espace, criant et riant, enchantés et frissonnants. C'était un jeu vraiment digne des dieux!...

Telle était pour nous l'image la plus saisissante de l'oncle Sacha, de laisser aux historiens le soin de le présenter sous des aspects différents.

Sa femme, tante Minnie, sœur de la reine Alexandra, avait l'attrait de tante Alix, sans en avoir la beauté. Charmante, affectueuse et aimée de tous, elle occupe pourtant peu de place dans mes souvenirs, bien que, du grand nombre de mes parents de Russie, ce soit la seule qui vive à l'heure où j'écris ces lignes[1]. C'était une mère et une épouse aimante, aussi parfaite dans sa vie de femme que dans son rôle d'impératrice.

Mes cinq cousins et cousines, leurs enfants, étaient : Nicky, Georgie, Xenia, Misha et Olga, toute petite encore. Nous avons toujours aimé et admiré Nicky[2], malgré la différence d'âge qui nous le faisait considérer comme notre aîné de beaucoup. Dès lors déjà, bien jeune encore, il avait cette douceur et ces yeux caressants qui ont fait son charme jusqu'à sa fin tragique. D'une nature aimante, partisan de la paix, il ne semblait pas être destiné à un sort aussi atroce.

Georgie, comme le frère aîné de Maman, atteint de phtisie, mourut très jeune, dans le Caucase. Xenia, qui fut pour nous une chère compagne, était mon aînée d'un an, tandis que les deux autres, Misha et Olga, étaient nos cadettes de plusieurs années. Mais, à la vérité, nous étions surtout liées avec nos autres cousins, les enfants de l'oncle Vladimir et de tante Miechen.

L'oncle Vladimir, le deuxième frère de Maman, le seul brun

1. Elle est morte depuis.
2. Le tzar Nicolas II.

de la famille, était un peu moins grand que ses frères, mais il était d'une rare beauté. Sa femme, tante Miechen, née princesse de Mecklembourg, sans être régulièrement belle, me semble avoir été une des créatures les plus séduisantes que j'aie jamais rencontrées. Il existait, m'a-t-on dit, une certaine rivalité entre tante Miechen et tante Minnie, ce qui ne les empêchait pas de se prodiguer les marques d'amitié dans ces grandes réunions familiales qui sont encore si présentes à mon esprit. Nos quatre cousins, Kyril, Boris, André et une fille Ellen, étaient les plus beaux enfants qu'on pût imaginer et notre amitié se prolongea au delà de la jeunesse. Bien plus tard, ma sœur Ducky épousa Kyril.

L'oncle Alexis, le troisième frère de Maman, le célibataire de la famille, avait l'air d'un Viking et il incarnait fort bien le Lohengrin rêvé par Wagner. Les cheveux blonds, les yeux bleus, d'une taille gigantesque, il représentait un véritable modèle de la beauté humaine. Ce qui ajoutait à son prestige, il était marin et appréciait, comme font, dit-on, les hommes de mer, tout ce que la vie offrait de bon, les jolies femmes particulièrement.

Il aima, pendant de longues années, une de nos tantes éloignées, tante Zina, bien qu'elle ne fût pas libre.

Un charme troublant émanait d'elle[1]. Elle avait de splendides yeux d'Orientale, prodigieusement grands, que de profonds cernes noirs rendaient plus langoureux encore; les lèvres étaient rouges comme des cerises mûres. Sa peau d'une blancheur de lait resplendissait sous des joyaux magnifiques. Il existait une photo d'elle dans la chambre de Papa, en toilette de cour, coiffée du traditionnel « kakosnik ». Je me sentais irrésistiblement attirée par ce portrait de la jolie tante Zina aux yeux pleins de mystère et je ne sus jamais, de ses yeux ou de ses stupéfiants bijoux, ce qui me charmait le plus.

A vrai dire, tante Zina, sœur du fameux général Skobelew, ne fut jamais considérée comme faisant partie de la famille impériale. De nos jours, elle aurait pu, star de cinéma, incarner merveilleusement les femmes fatales. Comme le disait l'oncle Paul, en plaisantant, elle paraissait « naughty et

1. Duchesse de Leuchtenberg, Princesse de Beauharnais.

imprudent », mais en réalité elle avait un aimable caractère qui ne répondait guère à son aspect.

C'est de l'oncle « marin » que j'ai reçu le premier compliment de ma vie et je ne l'ai pas oublié, je vous assure. A Peterhof, comme nous nous précipitions un jour, toutes quatre, moi en tête, sur la pelouse verte où Maman causait, au soleil, avec l'oncle Alexis, j'entendis ce dernier s'écrier : « Ah! Voici la jolie petite! » — La jolie petite, c'était moi!...

***

Mais le couple qui me ravissait le plus, c'était celui que formait avec l'oncle Serge tante Ella. Tante Ella était d'une angélique beauté. Par sa perfection, sa douceur, c'était une vraie créature de rêve.

L'oncle Serge était, des trois frères, le plus proche de Maman par l'âge. Elle avait été élevée avec lui ainsi qu'avec l'oncle Paul. Il se distinguait des autres, vigoureux et carrés d'épaules, par sa taille mince et souple qui faisait songer à un jeune arbre. Il était, entre tous, le plus intimidant; c'était, pourtant, notre oncle favori. Peut-être était-ce seulement à cause du charme incomparable de sa femme que l'oncle Serge tenait une place si importante dans notre vie!

Dans l'histoire, il restera considéré, je le crains, comme un fanatique et un réactionnaire. Sa mort fut violente et horrible. Par bonheur, je n'ai pas à parler ici du grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, tué par une bombe nihiliste, mais de l'oncle Serge qui, quoique sévère, aimait les enfants, lui qui ne devait pas en avoir. Il nous grondait et ne nous passait rien, mais chaque fois qu'il le pouvait, venait nous voir au moment du bain, — attention que, je ne sais pourquoi, les tout petits réclament des grands, — ou nous border dans nos lits et nous embrasser, en nous souhaitant bonne nuit.

Il avait une barbe courte et blonde, des yeux d'un gris d'acier dont l'iris se rétrécissait tel celui du chat, jusqu'à devenir petit comme une tête d'épingle, ce qui lui donnait un air menaçant, aspect que des lèvres minces et serrées ne faisaient qu'accentuer.

Impressionnant à voir, surtout dans la tunique vert

foncé, les pantalons noirs, les hautes bottes et le petit bonnet d'astrakan blanc de sa tenue de parade, il avait la parole et les gestes brefs, et une manière spéciale de tenir ses mains croisées, les doigts d'une main repliés sur le poignet de l'autre; on entendait sans cesse, près de lui, le petit bruit que faisait, en heurtant sa manchette, une chaîne d'or qu'il portait en bracelet.

Qu'il avait un beau visage! un visage net et un peu dur où se peignait l'ardeur fanatique de son cœur! Quand, pleins de confiance et d'adoration, mes regards de petite fille ignorante de la vie se levaient vers lui, ses yeux d'acier s'adoucissaient un instant, sans que leur expression devînt, du reste, vraiment chaude et rassurante. Le tyran vivait en lui prêt à tout moment à s'affirmer. Il avait dans l'âme quelque chose d'irréductible et d'implacable.

Dur, impatient, le verbe court, autoritaire, il n'avait rien du caractère gai et insouciant de ses trois frères aînés. Nous l'aimions pourtant, nous sentant invinciblement attirées vers lui, en dépit de sa sévérité. Parmi ceux qui l'ont connu, un petit nombre de gens sans doute gardent de l'oncle Serge un souvenir attendri; mais je me flatte d'être de ceux-là.

***

Contrastant avec son seigneur et maître — et ces mots peuvent être pris ici à la lettre — tante et cousine Ella était toute douceur et tout charme.

Notre cousine germaine, quoique de beaucoup notre aînée, elle était la fille de la deuxième sœur de Papa, la jeune grande-duchesse de Hesse. Par son mariage elle devint notre tante, mais les années qui nous séparaient à un âge où de pareilles différences sont très sensibles, nous firent choisir pour elle la dignité de tante.

Bien que sévère et autoritaire avec elle comme avec tout le monde, l'oncle Serge était en adoration perpétuelle devant sa beauté. L'ayant épousée toute jeune et très naïve, il avait pris vis-à-vis d'elle des manières de magister et je vois encore la charmante rougeur qui se répandait sur ses joues quand son mari lui adressait une réprimande — et il la réprimandait

souvent, sans tenir compte du lieu où il se trouvait ni de ceux qui l'entendaient. « Mais Serge! », s'écriait-elle alors, et son visage prenait une expression d'enfant grondé. Il me suffit de penser à elle pour sentir mon cœur fondre dans ma poitrine.

Elle avait, elle aussi, de merveilleux bijoux. L'oncle Serge, qui l'aimait passionnément, ne manquait aucune occasion de la parer de joyaux splendides, qu'elle portait avec cette grâce et ce sens de la beauté qu'elle mettait aussi dans sa toilette. Tout lui allait d'ailleurs; elle était grande, élancée, admirablement souple, et l'églantine même ne pouvait se comparer à l'extraordinaire fraîcheur de sa peau.

Dans sa pureté parfaite, tante Ella ressemblait à un lis. Les regards ne pouvaient se détacher d'elle et on ne la quittait le soir qu'en escomptant la joie de la retrouver le lendemain.

Le costume de gala de la cour de Russie était extrêmement pittoresque. Il consistait en d'amples robes de velours qui s'ouvraient sur un devant en satin blanc; la longue traîne et les larges manches pendant très bas, avaient un aspect médiéval. Richement ornées de broderies d'or et d'argent, ces robes étaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et les plus riches entièrement en tissu précieux. Un « kakochnik » en forme de nimbe, d'où descendait un long voile, donnait à toute femme l'air d'être couronnée.

Ces costumes faisaient des fêtes de la cour des tzars un spectacle unique, autant par leur forme que par la diversité et l'extraordinaire éclat de leurs couleurs. On se croyait transporté au sein de Byzance ou au cœur même du monde des mille et une nuits.

En ces temps-là, l'entrée en procession de la famille impériale, dans une salle des fêtes ou dans une église étincelante d'icones, offrait vraiment un spectacle qui ne pouvait s'effacer de la mémoire.

En ces occasions tante Ella prenait l'aspect d'une figure féerique — dont il est presque impossible, à ceux qui ne l'ont pas aperçue alors, d'imaginer la splendeur.

La voici qui s'approche : un sourire divin frôle ses lèvres; le rose de ses joues est semblable à celui des fleurs d'amandier;

ses yeux allongés et limpides comme l'azur, ont un regard presque timide. Elle tient dans la main quelques brins de muguet, sa fleur préférée. Sa robe à brillantes fleurs d'argent n'est ni bleue, ni verte, — on la dirait faite des reflets des glaciers et de ceux de l'aigue-marine. Son « kakochnik » d'émeraude et de diamants, forme un véritable nimbe autour de sa tête d'ange et les pierreries scintillantes qui lui ornent le cou et les bras ont l'air, portées par elle, de pieuses offrandes à une sainte tendrement vénérée.

Grande, mince et ondoyante, enveloppée d'une douceur infinie, c'est une merveilleuse vision des yeux, de l'âme, du cœur! Vision, oui. Et l'on a envie de s'agenouiller sur son passage, afin de toucher un instant le bas de sa robe.

Tante Ella si merveilleusement belle, un peu de mon amour pour ton admirable perfection, puisse-t-il t'atteindre dans la terre éloignée où tu reposes, dans ta tombe de martyre! Tu dors en paix maintenant, en Terre Sainte, victime d'un monde trop sombre pour la créature de lumière que tu fus, victorieuse quand même, car rien ne peut ternir ton souvenir. Ils ont pu détruire ta beauté terrestre, mais ta bonté, ta douceur et ton charme éclairent nos cœurs à jamais, telle une étoile dans la nuit.

Je n'étais qu'une enfant alors que je te chérissais avec dévotion, mais ton être fut pour moi une révélation et l'image que j'en ai gardée ne peut être obscurcie par aucune des laideurs de ce monde. Ta fin fut tragique, abominable; l'esprit ne peut la concevoir; c'est une tache indélébile dans l'histoire de l'humanité; tu as existé pourtant — et rien ne pouvait voiler ton rayonnement, quand tu passais devant nous comme une apparition divine, dans ta robe couleur de glacier et couleur d'aigue-marine...

***

Réunions de famille, parades, festins, cérémonies religieuses, tels sont mes souvenirs de la Russie en fête.

Quand je regarde en arrière, surgissent devant les yeux émerveillés de mon enfance, de larges plaines avec des troupes en files interminables, drapeaux au vent, clairons et musique en tête, et le Tsar à cheval passant lentement la revue. Il

adressait la parole à chaque régiment, et la réponse à ses paroles magiques était une rafale de voix s'élevant vers le ciel pour l'acclamer.

A sa suite, viennent, innombrables, les grands-ducs, les généraux et son escorte militaire, uniformes de toutes les couleurs et, frappant entre tous, les caftans rouges aux galons d'argent et les hauts bonnets de fourrure des Cosaques de la garde. Superbe régiment avec ses petits chevaux à la crinière fougueuse, à l'aspect sauvage, dont les cavaliers maintenaient haut la tête. Il dépasse de beaucoup tous les autres par son aspect pittoresque qui évoque les steppes... Soldats et officiers ont quelque chose de féroce et de chevaleresque en même temps qui rappelle les légendes des plaines arides et des montagnes rocailleuses des confins du monde.

Et voici l'Impératrice, dans une voiture de quatre chevaux attelée à la Daumont. Tout de blanc vêtue, elle sourit gravement, répondant aux acclamations qui s'élèvent de toutes parts. A côté d'elle se tient une grande-duchesse ou quelque invité de marque. J'ai vu deux impératrices passant ainsi devant les troupes. Un soleil éclatant illuminait leur fastueux cortège; image évocatrice de splendeur, de puissance et de gloire à jamais disparues.

Et, quand je ferme les yeux, j'entends, me semble-t-il encore, les notes profondes et émouvantes de l'hymne russe s'élevant vers le ciel, chant prodigieux que chaque instant amplifie... De tous les hymnes nationaux, c'est le plus solennel, le plus impressionnant. Il me bouleversait et m'exaltait

***

Je me revois toute petite, ouvrant de grands yeux, le regard rivé sur la fantastique splendeur du sanctuaire où la famille impériale venait prier le Seigneur ou lui rendre grâce.

De l'or partout, des centaines de cierges allumés... et devant moi, le seuil que ne peut franchir un pied de femme. Le Saint des Saints est séparé de nous par l'iconostase doré qui cache à mes yeux non initiés, les mystères auxquels je n'ai pas le droit de prendre part. Je me sens envahie de ferveur mais si petite, si insignifiante, presque déplacée dans cette atmo-

phère : tous les autres sont chez eux ici, moi seule, je suis une petite étrangère que tout surprend et étonne.

Des nuages d'encens s'étendent devant mes yeux, comme un voile flottant, comme des lambeaux de brouillard. Et tandis qu'éblouie, je me crois transportée dans un monde irréel, des voix surprenantes font retentir les voûtes de chants si sublimes qu'ils me font tressaillir d'un frisson inconnu. Une basse surtout est si puissante, a des résonances si profondes, qu'involontairement je m'arrête de respirer en l'écoutant. Est-il possible que la voix humaine atteigne un tel volume? Elle vibre comme un prodigieux son de cloche et l'église semble trop étroite pour la contenir; on s'attend presque à en voir crouler les murs afin d'y laisser pénétrer le ciel! Je regarde furtivement autour de moi pour deviner ce que les autres ressentent, ceux qui sont ici, chez eux, pour qui ce rayonnement féerique n'a rien de nouveau. Mes yeux examinent timidement chaque visage. A-t-on vu jamais réunion plus imposante, plus noble, des hommes d'une plus haute stature, des femmes plus belles, des robes plus somptueuses? Et où, de par le large monde, a-t-on vu des bijoux plus magnifiques?

Aux places d'honneur se tiennent l'oncle Sacha et tante Minnie, l'Empereur et l'Impératrice. La robe de cette dernière est entièrement recouverte de fleurs d'argent; elle porte une tiare sertie de saphirs grands comme des yeux; des cascades de diamants et de perles lui descendent jusqu'à la ceinture. C'est la seule femme de la famille impériale dont le corsage soit barré du ruban bleu de Saint-André; les grandes-duchesses portent le ruban rouge de Sainte-Catherine.

Derrière l'Impératrice, tante Miechen est plus éblouissante que le soleil, dans sa robe orange brodée de fleurs d'or. A chacun de ses mouvements, les perles « en poire » de son diadème, se balancent de-ci de-là. Elle n'est pas assez svelte pour avoir des lignes « classiques », mais sa manière de porter la toilette éclipse toutes les femmes présentes. Ses épaules, d'une blancheur de lait, sont d'une beauté parfaite et une élégance à laquelle personne d'autre ne peut atteindre émane de tout son être.

Maman se tient à son côté, si parfaitement chez elle dans cette brillante réunion qu'on a peine à se la représenter à

Londres où à Windsor. Sa robe bleu gentiane est bordée de zibeline et les rubis de son diadème ressemblent à de grandes gouttes de sang.

Tante Ella, au visage d'ange, inconcevablement belle, est vêtue de vieux rose, lamé d'argent; des diamants rayonnent autour de son front lumineux.

Et je revois là aussi, les innombrables oncles, tantes, cousins et cousines, jeunes et vieux et aussi, des petites filles et des petits garçons de mon âge. Parmi les parents les plus âgés, tante Sani, dernier rejeton de l'ancienne souche, s'élève superbe, tel un noble pilier de la vieille génération. C'est la mère d'Olga, la reine de Grèce; toute en brocart d'argent, droite comme un chêne, elle est grande et impressionnante; l'âge n'a pas courbé ses épaules ni penché sa tête. Les diamants, dans ses cheveux blancs, sont du givre sur la neige et ses perles tombant en lourdes rangées par-dessus le ruban rouge de sa décoration, sont plus nombreuses que celles de toutes les femmes présentes. Elle sait admirablement choisir ce qui lui va le mieux, et, imposante aïeule, elle domine de son incomparable prestance les jeunes gens qui l'entourent.

Que de magnifiques uniformes aussi! Et qu'ils sont beaux, grands et vigoureux, mes oncles et mes cousins! J'ai presque peur d'élever mes regards vers eux. Il y a bien aussi, dans le nombre, quelques oncles vieux et franchement laids, mais ce ne sont que des ombres qui font mieux ressortir l'éclat des autres. Mes yeux les abandonnent bientôt pour se fixer sur ceux qui me ravissent comme des visions d'un incroyable songe... Qu'ils sont pleins de dévotion et de ferveur! Dieu est pour eux une présence réelle et ils inclinent humblement la tête devant la puissance qui dépasse la leur.

Les rideaux de l'autel s'ouvrent lentement; des prêtres en file descendent les marches. Blonds, bruns ou grisonnants, ils ont les cheveux longs et extraordinairement luisants ainsi que leurs barbes. Ils brillent du même éclat que tout ce qui les entoure; leurs vêtements sacerdotaux sont d'or et d'argent, tissés de dessins archaïques, enrichis de pierreries; les croix sur leur poitrine sont des lumières vivantes et leurs visages ressemblent étrangement aux icones devant lesquelles ils se prosternent : Saint Nicolas, Saint André, Saint Jean...

L'église est pleine de fumée d'encens... La tête me tourne un peu, je suis peu habituée à rester longtemps debout et la plante des pieds commence à me faire mal. Je rencontre les yeux de Maman; elle me sourit pour m'encourager et met un doigt sur les lèvres : « Patience », semble-t-elle murmurer; je ne dois pas, moi petite protestante, lui faire honte... et reportant ses regards vers les prêtres, comme extasiée devant une révélation suprême... elle se signe dévotement.

Maman se sent chez elle ici, Maman fait partie d'eux tous, son âme est la leur, Maman est un morceau de la Russie, Maman...

***

Une nuit d'été, devant mes yeux passa un rêve... Sa beauté fut telle qu'en écrivant il me semble forger un conte.

C'est le jour de fête de l'Impératrice, fête patronymique, qui a, ou pour mieux dire, avait une grande importance en Russie.

Tante Minnie s'appelait Marie, comme Maman et moi, nom qu'elle avait pris quand elle s'était fait baptiser dans la religion orthodoxe. Princesse de Danemark avant son mariage, et protestante, elle portait le prénom de Dagmar.

La Sainte Marie-Madeleine, notre patronne, tombe heureusement en plein été, de sorte qu'on pouvait célébrer notre fête en plein air.

La journée commençait par un service religieux, pareil à celui que j'ai décrit plus haut; venait ensuite le défilé des troupes; le soir, les lacs et les fontaines de Peterhof s'illuminaient et un ballet avait lieu dans l'une des îles. Ce fut là le programme de cette journée dont j'ai gardé le souvenir, souvenir un peu irréel, car ces festivités nocturnes commençaient à l'heure où d'habitude on nous menait coucher...

La famille impériale n'habitait pas le Grand Palais de Peterhof, auquel elle préférait de plus simples demeures qu'elle s'était fait bâtir et dont la plus importante était celle qu'on avait nommé « La Ferme ».

Peterhof est un superbe bâtiment du temps de la Grande Catherine; sa plus grande beauté tient à ses jardins et à ses fontaines, — d'un style versaillais, — échelonnés en larges

terrasses jusqu'au bord de l'eau. Sa façade surplombe le lac qui est un bras de la Baltique.

En cette nuit inoubliable, les fontaines s'éclairèrent de couleurs différentes : l'or et le rubis surtout firent un effet magique. Mais le point culminant de la soirée fut le ballet dans l'île.

Je nous revois nous embarquant pour la terre enchantée comme pour Cythère. La nuit était calme et limpide, claire presque comme sont les nuits nordiques en plein été.

Lisse, tel un miroir reflétant les lumières des fontaines et les ombres des barques glissant sur sa surface polie, le lac immense paraissait être une mer mystérieuse. On avait l'impression de planer sur les ailes d'un rêve confus et doux; voix et visages semblaient une illusion suave, visages heureux empreints de bonté, voix qui ne pouvaient murmurer que paroles tendres et ne chanter que des romances d'amour.

Le bruit tranquille des avirons rythmait seul le silence. Toutes trois, les unes à côté des autres, nous retenions notre souffle afin de ne pas troubler le sortilège que nous aurions voulu voir se prolonger éternellement.

Nous arrivâmes enfin à l'île enchantée : oasis de verdure... et sur ce fond merveilleux une féerie vaporeuse, charmante, irréelle, danses flottantes de nymphes et d'elfes, gammes de nuances magistralement combinées, mouvements rythmiques bercés par les accords d'une musique dont la suavité vous faisait fondre le cœur. Visions, ombres éthérées, naïades, palpitement de flammes, êtres de songe, sans substance, sans âme... chimères de l'esprit...

Ai-je bien vu tout cela?...

Mes souvenirs sont si vaporeux qu'on pourrait croire que ce ne fut qu'une illusion. Mais non.

C'était là aussi une image de la Russie, de cette Russie d'autrefois, la grande, la brillante Russie, presque asiatique dans la splendeur de sa pompe et de sa puissance... Un songe, un édifice sur le sable, une chose qui fut et disparut, une chose qui n'est plus...

MARIE REINE DE ROUMANIE

(*A suivre.*)

FRANCE - ALLEMAGNE - RUSSIE

1936

Les derniers mois de l'année qui s'écoule ont ranimé le vieux débat France-Allemagne. Il en va toujours ainsi quand notre pays s'inquiète de l'avenir, car il n'est pas un Français qui ne pense que les rapports avec l'Allemagne sont le baromètre de la tranquillité extérieure. Difficiles et tendus, ils engendrent des intrigues où l'intérêt direct des deux peuples est généralement absent et ils deviennent ainsi le prétexte de crises redoutables; paisibles, ils accompagnent la prospérité; confiants, ils fonderaient, sans doute, une Europe ordonnée. C'est pourquoi, dans les époques de troubles, le bon sens populaire rêve volontiers de réconciliation. Et cependant l'histoire des élans des deux voisines l'une vers l'autre est une suite de déceptions. Durant treize ans, jusqu'à la disparition de M. Brüning, le sujet a été abondamment traité par la plume, par la parole ou par l'action. On a vu alors une partie de l'école dirigeante placer sa foi pacifiste dans ce qu'elle nommait la politique du rapprochement avec la bonne Allemagne. Mais les résultats ont été si minces et les répits si brefs, que la plupart de ces apôtres avaient abandonné l'évangile qu'ils prêchaient avant même que les faiblesses du régime républicain de Weimar eussent porté leur conséquence naturelle : la révolution nationale-socialiste et l'avènement du IIIe Reich. C'est ainsi que, devant le spectacle de l'hitlérisme, la France officielle s'enferma dans un silence hostile ou craintif que ne parvinrent jamais à dissiper les déclarations apaisantes prodiguées de l'autre côté du Rhin.

Il semble pourtant qu'au bout de deux ans, l'obstination des dirigeants de l'Allemagne à répéter les mêmes choses commence à faire impression. Désormais, en effet, tous les chefs du national-socialisme, qu'ils se nomment Gœring, Rudolf Hess, Gœbbels ou Ley ont parlé comme leur Führer. « De la France, déclarait M. Gœring, le 2 novembre à Sarrebrück, nous ne voulons rien d'autre que la paix. Puissent les Français se détourner enfin de cette idée extravagante que nous guettons le moment d'assaillir un jour leur pays. Nous avons appris à nous connaître dans la grande lutte des peuples et nous avons de l'estime les uns pour les autres. Nous n'avons plus besoin de mesurer nos forces dans une passe d'armes. Nous préférons vider notre rivalité dans le travail pacifique.

» Je suis convaincu que, de même que le peuple allemand veut la paix, le peuple français, lui aussi, n'a pas de plus ardent désir que la paix. Jamais ce ne sont les peuples qui ont voulu la guerre, car, dans toute guerre, ce sont eux qui portent les charges et les sacrifices. Mais cette paix ne dépend pas de nous seuls, et c'est pourquoi nous nous sommes procuré la garantie qu'on ne pourra pas troubler notre paix si facilement. Ainsi le réarmement de l'Allemagne a été une contribution positive à la paix. »

Ce discours est un témoignage significatif de l'unité de conduite du IIIe Reich. Affirmation de la force allemande reconstituée dans son armée, désir que cette force serve à fonder la paix avec les grandes puissances européennes, notamment l'arrangement avec la France, tel est le double objet d'une politique que M. Hitler a défini une fois de plus au cours de son récent entretien avec M. François Poncet et, pour concevoir exactement où en sont, à la fin de l'année 1935, les rapports franco-allemands, il est bon de fixer les conditions de l'audience ainsi que l'allure de la conversation elle-même.

LA CONVERSATION HITLER-FRANÇOIS PONCET

Quand l'Ambassadeur de France fut introduit, le 21 novembre 1935, dans l'immense salon du premier étage du palais neuf qui sert de bureau au Führer-Chancelier, il y avait long-

temps qu'il n'avait pas échangé avec lui d'autres propos que ceux qui se tiennent dans les rencontres ordinaires de l'existence diplomatique, à l'occasion d'une cérémonie officielle ou d'une manifestation publique. Le dernier contact avait eu lieu plusieurs mois auparavant, au début du dernier printemps, je crois, dans un dîner intime chez M. de Ribbentrop. Bien des événements avaient surgi depuis, notamment le grand discours du 21 mai, dans lequel M. Hitler avait longuement exposé, devant le Reichstag, les principes de son action intérieure et extérieure : prodromes certains du conflit italo-éthiopien, déclenchement des hostilités, en dépit des efforts de la Société des Nations, controverse franco-britannique, décision sur les sanctions économiques, répercussions de tous genres qu'elles pouvaient entraîner et aussi, pour ce qui touche plus spécialement les relations franco-allemandes, les explications et les suggestions du Ministère français des Affaires étrangères au sujet du pacte franco-soviétique transmises par note spéciale et reproduites à plusieurs reprises à Paris devant M. Roland Kœster, explications et suggestions sur lesquelles les services de la Wilhelmstrasse continuaient de garder, par ordre supérieur, un inaltérable silence. La mission que M. François Poncet s'était donnée à lui-même consistait à faire devant le maître du IIIe Reich le point des rapports franco-allemands, à commenter objectivement et clairement la situation et les vues du gouvernement français et à obtenir, sinon un assentiment qui devait dépasser les espérances d'un homme aussi sérieusement informé des affaires allemandes que M. Poncet, au moins un accueil sympathique et des éclaircissements utiles. Il serait d'une importance extrême, pensait notre ambassadeur, de faire admettre au Führer-Chancelier que le pacte avec la Russie est simplement pour la diplomatie française un instrument de paix générale conçu dans l'esprit du traité de Locarno et adapté à ce traité et d'enregistrer du même coup des assurances sur la validité actuelle des engagements souscrits par M. Stresemann en 1925. En effet, les opinions officieuses s'avéraient assez réticentes. N'avait-on pas remarqué que le gouvernement du IIIe Reich avait négligé de se faire représenter aux fêtes célébrées en Suisse à l'occasion du dixième anniversaire du

traité et ne poussait-on pas l'indifférence jusqu'à éviter de prononcer le nom de Locarno? Dans un moment où l'Italie et la Grande-Bretagne, c'est-à-dire les principales garantes, étaient engagées dans d'âpres discussions, il y avait donc intérêt à maintenir à l'égard des deux puissances garanties, la France et l'Allemagne, l'intégralité des engagements de 1925. Tel était le dessein que se proposait l'Ambassadeur de France, dessein sur lequel il avait attiré au cours d'un voyage privé à Paris, au début du mois de novembre, l'attention du Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et de son département ministériel.

C'est bien sur ce thème, en effet, que se déroula la conversation du 21 novembre. M. François Poncet expliqua que son gouvernement avait pris connaissance avec intérêt du discours prononcé devant le Reichstag le 21 mai, qu'il avait relevé avec sympathie certaines idées de ce discours et les promesses de paix qu'il semblait contenir, qu'il aurait souhaité manifester la satisfaction qu'il voulait en tirer pour l'avenir, mais que les nécessités du redressement financier et la besogne intérieure accomplies par M. Pierre Laval l'avaient empêché d'exprimer publiquement sa pensée sur ce sujet avant la clôture de la session parlementaire. Puisque l'occasion était donnée à l'Ambassadeur de France de s'entretenir directement avec le Führer-Chancelier, il voulait aussi, dans l'intérêt des deux grandes nations, exposer les principes de la politique d'organisation de la paix poursuivie par son pays. Lui fallait-il répéter que le souci de la paix générale est le but, l'établissement de bons rapports avec l'Allemagne, un des moyens essentiels? Rien dans cette politique n'est dirigé contre l'Allemagne; le gouvernement de M. Laval ne recherche ni l'isolement, ni l'encerclement. L'accord avec la Russie est une partie de l'organisation collective qu'on souhaitait de réaliser avec le concours de l'Allemagne. Sur quoi, en faisant prévoir la ratification parlementaire du pacte franco-soviétique, M. François Poncet s'engagea dans un exposé juridique, politique et psychologique d'où il ressortait que ce pacte, tel qu'il avait été finalement rédigé, ne comportait aucune menace, n'entraînait aucun danger, était placé sous une façon de contrôle des garants de Locarno, n'était par conséquent qu'une pièce dans

un système général dans lequel l'Allemagne pouvait entrer avec des droits et des devoirs égaux, sous l'égide d'une Société des Nations où il était bien désirable que le gouvernement du Reich revînt prendre une part digne de sa situation dans le monde et de l'importance du concours qu'il donnerait ainsi à la tranquillité de l'Europe.

M. Hitler avait entendu M. François Poncet dans le recueillement intérieur avec lequel il écoute les explications que ses collaborateurs lui apportent ou qu'il sollicite de ses auditeurs. Alors rien ne bouge chez lui. Les lourdes paupières, par moments longtemps baissées sur ses yeux bleus, parfois les mouvements de ses mains marquent seuls la réaction de son esprit. Il prépare dans cette attitude la réplique qu'il va donner sous une forme oratoire, courte ou longue, mais qui rejoint toujours un des grands thèmes sur lesquels il orchestre sa pensée. C'est ainsi que, pour répondre à l'Ambassadeur de France, il retrouva presque d'emblée l'écheveau du discours du 21 mai. Certes, dit-il, en substance, il avait écouté avec un intérêt sympathique l'exposé de M. François Poncet et il appréciait hautement les sentiments dans lesquels il lui était adressé. Ne répète-t-il pas depuis assez longtemps qu'il souhaite des relations cordiales avec la France et n'avait-il pas suffisamment déclaré que l'Allemagne nationale-socialiste n'a plus envers la France aucune revendication à formuler pour qu'on voulût bien le croire sincère? Quand un chef qui puise toute sa force dans le peuple affirme constamment qu'il veut avec un autre peuple la compréhension réciproque et l'entente féconde, quand il a persuadé la quasi-unanimité, il ne s'expose pas à ce que ses propres actions lui infligent un désaveu. Ceux qui sont l'expression du peuple et qui tirent du peuple leur puissance n'ont pas le pouvoir de tromper impunément. C'est dans ces sentiments qu'il accueille les commentaires du représentant de la France, mais s'il saisit le raisonnement qui lui est présenté, s'il en conçoit le déroulement logique, il lui est impossible d'admettre qu'il soit bien fondé. Jamais, en effet, il ne comprendra, qu'alors que l'Angleterre, la France et l'Allemagne seraient en état d'établir la paix de l'Europe, on s'obstine à chercher des engagements supplémentaires d'un caractère si universel et si vague à la fois que leurs conséquences sont

imprévisibles. C'est une chose si différente de ses conceptions qu'il a du mal à la saisir. Homme d'État ayant beaucoup agi, il lui est certainement arrivé de se tromper souvent, car l'erreur est le lot des hommes, mais ce serait la pire des fautes que de songer à déchaîner la guerre où que ce soit, en Orient, à l'Est, en Lithuanie et, à bien plus forte raison, dans les Vosges. Il se tiendrait lui-même pour insensé s'il avait quelque dessein secret de la commettre. L'Europe doit rester un ensemble d'États nationaux indépendants. S'ils cessaient d'exister, le bolchevisme asiatique s'installerait sur leurs ruines. Ce serait la fin d'une civilisation à laquelle l'Allemagne nationale-socialiste est profondément attachée.

De ces idées, expliqua encore M. Hitler, nous avons tiré les conséquences pratiques. Dans mon discours du 21 mai, j'ai dit que, de préférence à la théorie idéale de l'indivisibilité de la paix, nous choisissions l'action concertée pour la localisation des conflits et qu'avec tous nos voisins nous étions prêts à rechercher des relations correctes fondées sur le respect mutuel. Les faits eux-mêmes ne m'ont-ils pas donné raison? La guerre italo-éthiopienne traitée comme elle l'est par la Société des Nations risque aujourd'hui d'entraîner des catastrophes. Quand on bouleverse une économie malade, quand on détourne les courants d'échange, quand on aggrave la crise par des restrictions nouvelles, on déchaîne des forces aveugles et terribles et l'on se soumet à leur action. C'est la raison pour laquelle l'Allemagne est résolue à se tenir complètement à l'écart d'une dispute dans laquelle elle n'est pour rien. Elle ne l'aggravera pas de son fait, car si une guerre plus étendue devait en sortir, ce serait pour le bénéfice du communisme. Pour nous le communisme est un adversaire avec lequel on ne compose pas.

On sait qu'à l'issue de l'entretien du 21 novembre, un communiqué officiel fut donné à la presse. M. François Ponçet en avait suggéré lui-même les lignes principales sur lesquelles M. Hitler tomba aisément d'accord. Il était rédigé ainsi : « Le Führer et Chancelier du Reich a reçu jeudi en présence du ministre des Affaires étrangères du Reich, l'Ambassadeur de France. L'entretien qui a eu pour objet la situation politique générale, a été empreint d'un esprit amical et il a fourni

l'occasion de constater la bonne volonté des deux gouvernements. » Ce document inusité provoqua naturellement des commentaires aussi nombreux que divers. La presse allemande se montra immédiatement favorable. Dans son édition du soir du 22 novembre, la *Deustche Allgemeine Zeitung*, interprète docile de la Wilhelmstrasse, écrivait : « Nous nous félicitons du ton cordial de la communication officielle et nous enregistrons la conversation berlinoise du 21 novembre comme une étape sur la voie qui doit mener à l'essentiel, tout en n'ignorant pas que les manières de voir de la France ne sont pas unanimes au sujet de la meilleure méthode conduisant à la sécurité française. Les voix de la presse française témoignent cependant de la bonne volonté qui existe. La main reste tendue. »

Mais l'article leader du *Temps* du même jour, ayant affirmé une fois de plus que l'accord franco-soviétique n'avait pas de pointe dirigée contre l'Allemagne et ayant cru devoir ajouter que la conversation Hitler-François Poncet avait « peut-être permis de dissiper tout malentendu à cet égard », un revirement caractéristique se produisit le 23 novembre et les jours suivants : « A ce sujet nous ne pouvons dire qu'une chose, déclarait la *Borsen Zeitung*, c'est que les manifestations de la politique soviétique et le programme politique du Komintern de Moscou sont très clairement dirigés contre l'Allemagne. Dans toutes leurs affaires avec l'Allemagne, les Français nous attribuent toutes sortes de mauvaises intentions. Quant à nous, il faudrait que nous ne pensions que du bien de ceux qui ont inscrit sur leur drapeau la destruction de l'Allemagne nationale-socialiste et que nous n'ayons jamais aucune crainte de les voir essayer un jour de mettre leurs menaces à exécution avec l'aide de leurs alliés français. On ne saurait nous en vouloir si, aussi bien dans notre propre intérêt que dans l'intérêt de tous, nous considérons le pacte soviétique tel que l'interprètent les messieurs de Moscou et aussi MM. Archimbaud et consorts, comme tout autre chose qu'un élément de sécurité collective. » Le même jour, la *Deutsche Diplomatisch politische Korrespondenz*, toujours inspirée en haut lieu, expliquait de son côté, qu'il fallait encore liquider bien des obstacles accumulés depuis quinze ans entre les deux nations, la situation

étant d'autant plus alourdie qu'il existe des faits équivoques qui constituent forcément des éléments de trouble et bloquent la voie. »

ALLEMAGNE ET RUSSIE

Ainsi, il avait suffi de l'allusion à une possibilité de voir le gouvernement allemand condescendant sinon favorable à l'égard du pacte franco-soviétique pour faire renaître méfiance et critiques, ce qui nous oblige à conclure que l'entretien du 21 novembre n'a rien modifié quant au fond du débat franco-allemand. Il a amélioré l'atmosphère, il a permis d'autres échanges de vues, il a préparé les chemins de l'avenir. Ce résultat n'est pas négligeable. Mais on irait promptement de l'illusion aux déceptions si l'on imaginait que l'Allemagne abandonne sa critique à l'égard des pactes, son hostilité envers la politique des Soviets et qu'elle cessera de soutenir que matériellement, moralement et juridiquement l'accord franco-russe lui semble incompatible avec le traité de Locarno.

Comment en serait-il autrement? Pour M. Hitler la justification de ses actes, la sainteté si l'on peut dire de son impitoyable combat, c'est qu'il est une lutte contre le marxisme et le bolchevisme. En installant son parti au gouvernement, en couronnant l'unité du Reich, en rassemblant dans sa main pour le parti national-socialiste tous les attributs du pouvoir, il a toujours dit qu'il n'avait pas seulement sauvé l'Allemagne, mais qu'il préservait l'Europe du plus grand risque que l'époque lui fasse courir. Quand on se considère comme le missionnaire d'une cause divine, on ne renonce pas à la religion, on agit pour la répandre. C'est ce que fait M. Hitler. Ces passages inconnus du discours du 21 mai 1935 permettent de s'en convaincre :

« L'Allemagne actuelle est un État national-socialiste. L'idéologie qui nous domine est diamétralement opposée à celle de la Russie soviétique.

» Le national-socialisme est une doctrine qui ne concerne exclusivement que le peuple allemand. Le bolchevisme proclame, au contraire, qu'il a une mission internationale.

» Nous, nationaux-socialistes, nous croyons que l'homme ne peut en fin de compte trouver son bonheur que dans son propre peuple. Nous vivons dans la conviction que le bonheur et l'activité créatrice de l'Europe sont indissolublement liés à l'existence d'un système d'États nationaux indépendants et libres. Le bolchevisme prêche la création d'un Empire mondial et les États ne sont pour lui que des sections dont l'Internationale serait le centre.

» Nous autres, nationaux-socialistes, nous reconnaissons à chaque peuple le droit de vivre sa propre vie intérieure, conformément à ses nécessités et à son génie particulier.

» Le bolchevisme développe, au contraire, des théories de caractère doctrinal qui doivent être acceptées par tous les peuples sans égard à leur esprit particulier, à leurs prédispositions spéciales, à leurs traditions, etc.

» Le national-socialisme préconise la solution des problèmes, questions et tensions de nature sociale au sein de la nation elle-même, et cela par des méthodes qui sont compatibles avec nos conceptions, traditions et conditions dans les domaines généraux : intellectuels, culturels et économiques.

» Le bolchevisme prêche la lutte internationale des classes, la révolution internationale et mondiale par les procédés de la terreur et de la violence.

» Le national-socialisme combat pour la conciliation et l'égalisation logique des antagonismes vitaux et pour l'union de tous en vue de réalisations communes.

» Le bolchevisme enseigne qu'il faut briser une prétendue suprématie de classes et la remplacer par la dictature de la violence exercée par une autre classe.

» Le national-socialisme n'attribue aucune valeur à une suprématie théorique de la classe laborieuse; en revanche, il attribue d'autant plus de prix à l'amélioration *pratique* des conditions de vie et du niveau d'existence de cette classe.

» Le bolchevisme combat pour une théorie et lui sacrifie des millions d'hommes, d'incommensurables valeurs de culture et de traditions millénaires et il n'arrive à établir pour tous qu'un niveau d'existence de beaucoup inférieur au nôtre.

» En temps que nationaux-socialistes, nous sommes remplis d'admiration et d'estime pour les grandes réalisations du

passé, non seulement pour celles que nous retrouvons au sein de notre peuple, mais encore pour celles que nous saluons par-delà les frontières. Nous sommes heureux d'appartenir à une communauté de culture européenne qui a marqué dans une si large mesure le monde actuel à l'empreinte de son esprit.

» Le bolchevisme rejette ce passé culturel et affirme que l'histoire de la civilisation et de l'humanité n'a vraiment commencé qu'à la date de naissance du marxisme.

» En tant que nationaux-socialistes, nous ne sommes peut-être pas toujours, sur tel ou tel point d'organisation, d'accord avec nos organismes ecclésiastiques. Mais nous ne préconisons en aucune façon l'irréligion, ni l'absence de foi et nous ne désirons point que nos églises deviennent des clubs et des cinémas.

» Le bolchevisme enseigne l'athéisme et agit en conséquence.

» En tant que nationaux-socialistes, nous considérons, nous, déjà la propriété privée comme correspondant à une phase supérieure du développement économique de l'humanité qui règle l'administration des choses produites en tenant compte de différences entre les travaux accomplis, mais, qui, dans l'ensemble, rend possible et garantit à tous l'avantage d'un niveau de vie plus élevé.

» Le bolchevisme anéantit non seulement la propriété privée, mais encore l'initiative privée et le goût des responsabilités. C'est ainsi que, dans un pays comme la Russie, le plus grand État agricole du monde, il s'est vu impuissant à empêcher des milliers d'hommes de mourir d'inanition.

» Transplanter de telles méthodes en Allemagne aboutirait à une catastrophe inimaginable car, en définitive, la Russie compte 10 citadins seulement pour 90 paysans, l'Allemagne au contraire 75 citadins pour 25 paysans.

» On pourrait poursuivre à l'infini cet exposé. Nationaux-socialistes d'un côté, bolchevistes de l'autre, il n'y a entre nous qu'une conviction commune : c'est qu'un monde nous sépare, un abîme insondable et impossible à franchir. Mais il y a, en outre, entre nous, les cadavres de plus de 400 camarades nationaux-socialistes, des milliers d'autres nationaux-socialistes, appartenant à d'autres organisations et qui sont tombés en luttant contre des insurgés bolchevistes, il y a entre nous les milliers de soldats et de gens de police qui ont été fusillés

et massacrés en défendant le Reich et les pays allemands contre les éternels assauts des communistes révolutionnaires, et rien que dans les rangs du parti national-socialiste, plus de 43 000 blessés! des milliers d'entre eux sont restés ou bien aveugles ou bien estropiés pour tout le reste de leur vie.

» Tant qu'il ne s'agit pour le bolchevisme que d'une affaire russe, il ne nous intéresse nullement. Chaque peuple doit faire son salut à sa manière. Mais si le bolchevisme veut exercer son influence en Allemagne, nous sommes ses ennemis les plus acharnés et les plus fanatiques. »

Quand un chef d'État a-t-il tenu contre un gouvernement voisin langage si véhément? C'est folie d'imaginer que l'Allemagne de Hitler puisse se réconcilier avec la Russie de Staline. Deux religions ennemies sont aux prises et entre l'eau et le feu il n'y a pas de mariage de raison. Au demeurant les dirigeants des Soviets sont sans illusions. De là leurs craintes, les précautions qu'ils prennent, les manœuvres qu'ils développent.

Telle est donc la situation au début de l'année 1936. Encore une fois, la conversation de l'Ambassadeur de France avec le Führer-Chancelier du Reich n'a pas supprimé la difficulté fondamentale de l'arrangement franco-allemand.

L'ARRANGEMENT POSSIBLE

Dans de telles conditions la conversation est-elle encore possible? Est-elle désirable? Nous allons maintenant essayer de répondre à ces interrogations.

Depuis bientôt trois ans, M. Hitler et ses lieutenants répètent les mêmes choses, à savoir que l'Allemagne entend vivre en paix avec tous les pays et spécialement avec la France dont aucun litige territorial ne la sépare plus puisque la Sarre est rentrée dans la communauté nationale et puisque le gouvernement du IIIe Reich s'est octroyé, lui-même, contre le traité de Versailles, les conséquences pratiques de l'égalité des droits solennellement reconnue par la déclaration de Genève du 16 décembre 1932 sous un gouvernement Herriot-Paul Boncour. Depuis le même temps, la France semble attendre, pour

approfondir ces invites, que M. Hitler ait disparu. On nous a annoncé tour à tour que le Führer allait être destitué par ses propres partisans, que les difficultés économiques et financières allaient l'emporter, que l'anathème des pays anglo-saxons le réduirait à l'impuissance ou bien qu'il allait céder la place sous les sommations de la Reichswehr à un Hohenzollern ou à quelque général prussien. Or, dans ce même temps, l'Allemagne s'est identifiée de plus en plus avec le parti national-socialiste. Les oppositions des vieux cadres et des anciennes chapelles se sont effacées. Récemment, un observateur aussi consciencieux que le correspondant du *Temps* à Berlin, M. René Lauret, relevait comme très significative la dissolution des plus fameuses corporations d'étudiants. C'est pour avoir méconnu ces choses et la puissance qu'en tirerait M. Hitler que nous nous sommes trouvés maintes fois en présence du fait accompli. En 1933, nous pouvions obtenir pour l'armée française une marge de supériorité, des engagements précis et des limitations réciproques, mais notre silence, nos appréhensions ou nos incertitudes nous ont engagés dans le système qui procure aujourd'hui à l'Allemagne l'occasion d'invoquer à son tour sa sécurité menacée et d'émettre des doutes sur la validité de Locarno. En 1935, le statut militaire imposé aux vaincus de 1918 a été déchiré par décision unilatérale, sans que la Société des Nations ait relevé le défi autrement que par des protestations platoniques et par la mise à l'étude de sanctions économiques dont elle n'a jusqu'ici réservé l'application qu'à l'Italie! En outre, l'Allemagne en rupture de contrat, l'Allemagne qui avait abandonné la Ligue, l'Allemagne en état d'apostasie genevoise, n'en a pas moins signé avec l'amirauté britannique un accord naval particulier, lequel, par les novations qu'il apporte au traité de Versailles, modifie gravement l'équilibre des forces navales et équivaut à concéder au IIIe Reich la maîtrise de la mer Baltique. En 1936, dans la crainte d'échéances trop logiques, n'aurons-nous plus d'autre ressource que de rivaliser en constructions militaires avec un pays dont toute l'industrie a été vouée à la fabrication des armes? La France sera-t-elle seule contrainte à se confiner dans le respect des textes que d'autres n'observent qu'en fonction de leur intérêt? La conversation avec

l'Allemagne et même l'explication de l'Allemagne continueront-elles d'être déconseillées comme nocives pour l'entendement de nos concitoyens?

Et j'entends bien ce qu'on va dire. « Ce que vous exposez du passé est vrai. Il est possible que vous ayez raison. Mais il est trop tard. Quelle confiance voulez-vous consentir à une nation qui renie ouvertement ses engagements. Que reste-t-il à attendre de l'Allemagne de Hitler? » Je crois précisément qu'il nous reste à essayer de la comprendre.

L'ALLEMAGNE DE HITLER

Or, on ne comprend pas l'Allemagne de Hitler si l'on n'admet point que c'est une Allemagne déjà transformée par la révolution parce qu'une jeunesse tumultueuse, possédée par une foi ardente, y grandit dans l'esprit du national-socialisme à côté de la génération des anciens combattants, dont presque tous pensent que s'ils ont perdu la guerre, ils n'ont ni perdu l'honneur, ni compromis l'avenir de leur patrie. C'est une Allemagne religieuse, une Allemagne que l'on peut certes juger odieuse — et je ne nie point tous les reproches légitimes que l'on doit lui faire au nom des principes de liberté et de justice — mais c'est incontestablement une Allemagne pleine de jeune sève, convaincue qu'elle a été régénérée par la souffrance et par le sacrifice. J'ajoute que c'est une Allemagne qui ne veut point de guerre et qui de plus en plus désire avec la France des rapports paisibles, pour la raison que c'est toujours avec l'adversaire principal que l'on souhaite établir sa paix. Ce sentiment, tous les Français qui ont circulé à travers le IIIe Reich, se mêlant à la vie populaire, l'ont éprouvé. Il n'est pas rare que dans les rues ou sur les routes, un passant qui est souvent un mutilé de guerre vous aborde pour expliquer que, comme le Führer, il veut la réconciliation avec la France. En vérité, sauf en certains points du Palatinat ou de la Prusse où cœurs et têtes sont plus durs, l'hostilité envers la France disparaît de plus en plus. N'affirmons pas que c'est tout à fait l'œuvre de M. Hitler. Quand même, c'est pour beaucoup l'effet de ses discours.

Et recourons aux textes, car les témoignages matériels ont plus de poids que nos impressions. Que lisait-on dans le numéro de septembre 1935 du *Sohlbergkreis* sous la signature de Walter Franke, l'un des chefs du mouvement des jeunesses allemandes et sous le titre : *Deux jeunesses en présence*? « Bien longtemps déjà avant l'avènement du national-socialisme, l'unanimité de la jeunesse allemande, dans ses revendications en politique extérieure, frappait les étrangers. Les millions de jeunes Allemands, appartenant à des organisations politiques et confessionnelles très diverses, eurent une parenté de conceptions qui angoissait assez les prêtres et les politiciens de partis alors au pouvoir. Socialistes ou protestants, catholiques ou nationaux, tous furent formés par le même mouvement de jeunesse, dont les tendances fondamentales étaient l'amour du paysanat et du folklore, le rattachement au sol natal et à la race germanique, le dégoût de la civilisation dégénérée des grandes villes. L'unité de cette jeunesse eut pour base la vie commune dans les camps, les sports, les contacts entre elles des différentes classes sociales lors des voyages à pied, elle devint alors nationale autant qu'anticapitaliste. Il ne fallut donc à cette communauté sentimentale, qu'une formule politique pour que toutes les forces jeunes de la Nation y adhèrent avec foi et enthousiasme.

» De cette unanimité naquirent aussi les réactions et les attitudes de la jeunesse allemande en face de la France. Depuis la signature du Traité de Versailles, la jeunesse allemande, à tort ou à raison, voyait en la France l'auteur principal et le gardien par excellence de ce traité. La haine de la France fut par conséquent nette et si elle s'apaisa un peu en 1920-1922, elle devait de nouveau s'enflammer lors de l'occupation de la Ruhr. La vieille politique de Richelieu, voulant avancer les frontières de la France jusqu'au Rhin, sembla ressusciter, camouflée par les buts commerciaux des réparations. Léo Schlageter, simple terroriste pour les Français, devint pour la jeunesse allemande un symbole et un héros national.

» Lorsqu'une année plus tard Stresemann fit les premiers efforts vers une réconciliation entre la France et l'Allemagne, la jeunesse allemande ne le suivit pas. Avant de s'engager dans une voie, de s'enthousiasmer pour des buts, l'Allemand — et

le jeune Allemand en particulier — a besoin de mythes, de motifs sentimentaux. Or, à cette époque, la campagne de réconciliation fut menée par les industriels et avec les arguments des industriels. Si importante que soit la collaboration économique entre la France et l'Allemagne, ni le peuple, ni la jeunesse allemande, ne pouvaient y trouver un motif suffisant de dévouement à un tel rapprochement.

» Ce n'est qu'avec Hitler, et l'avènement au pouvoir du national-socialisme, qu'une transformation aussi fondamentale put se produire dans la jeunesse. Voilà un homme, dans les directives duquel la jeunesse a une confiance infinie, qui montrait, qui prêchait la réconciliation avec la France comme un des buts primordiaux d'une politique nationale allemande! La jeunesse le suivit et, depuis lors, s'efforce de saisir chaque occasion pouvant servir à ce but, de mieux connaître les Français, de mieux faire connaître l'Allemagne aux Français.

» Mais quelle France? Quels Français? Si l'Allemagne et les jeunes Allemands ont aujourd'hui un idéal commun, la France et même les jeunesses françaises, sont d'autant plus divisées. Avec qui établir les contacts, où chercher, où trouver le vrai visage du peuple voisin?

» Il est naturel que les premières sympathies de la jeunesse allemande aillent à la jeunesse française de droite. C'est là que la jeunesse allemande trouve le courage, la foi dans l'avenir, l'esprit de discipline et de sacrifice, qui lui semblent indispensables à un homme jeune et qui font la force d'une nation. C'est là où l'on bavarde le moins de la « peur » des Allemands, parce qu'on se sent soi-même assez fort pour les braver en cas de conflit. C'est là où l'éternel cri de sécurité retentit le moins, parce que cette jeunesse est sûre de sa propre force et de sa volonté de l'appliquer si la patrie le demande. Une amitié, même une alliance avec l'Allemagne, semble à ces jeunes nationaux une chose souhaitable. Ils se sentent assez sûrs d'eux-mêmes, de leur dynamisme, de l'avenir de leur race, pour ne pas craindre, dans une entente avec l'Allemagne, de céder au dynamisme allemand et de passer au second plan.

» Cependant, malgré leur sympathie pour la jeunesse française de droite, les jeunes Allemands sont soucieux de ne pas tomber dans les travers de certains Français, jugeant leur

voisin d'après leur propre idéal, et déclarant que la vraie Allemagne était celle de Weimar parce que celle-ci est conforme aux idées françaises.

» La jeunesse allemande comprend qu'il est toujours dangereux de se mêler avec ses sympathies dans la politique intérieure d'une autre nation, et c'est pourquoi elle est aussi désireuse de contacts amicaux avec la jeunesse française de gauche. C'est parmi elle que la jeunesse allemande rencontre souvent le Français dans sa forme idéologique la plus pure. Elle trouve dans la jeunesse française de gauche une opposition forte et véhémente à ses idées et elle voit, dans ce combat des notions, un enrichissement précieux pour les deux parties, en même temps qu'un approfondissement fécond de sa connaissance de la France.

» Cette connaissance se révèle riche de surprises : la France des cathédrales, par exemple. La France des rois avec sa tradition et culture si profondément différente de la France démocratique. L'amour du Français pour sa région n'est pas moins étonnant que l'existence de la Province à côté de Paris, de la Province où toutes les qualités du Volkstum sont souvent encore plus vivantes que dans l'Allemagne surindustrialisée. Et ce qui frappe toujours le plus, c'est l'existence d'une France nordique à côté d'une France latine et l'équilibre productif résultant à certaines époques, entre les forces méridionales et germaniques de leur pays.

» Bien que cela semble paradoxal, il a fallu Hitler et le national-socialisme pour que l'Allemagne retrouve les valeurs de la latinité et ses rapports avec le germanisme.

» En effet, les intellectuels allemands d'après-guerre eurent trop tendance à se tourner vers le monde russo-asiatique, trouvant, dans le collectivisme inhumain et le mysticisme nébuleux de l'Orient, une affirmation en même temps qu'un remède à l'état chaotique et désemparé de l'Allemagne d'alors.

» Le national-socialisme n'a pas seulement barré la route à l'asiatisme politique, mais aussi à l'asiatisme culturel. Le national-socialisme remet l'homme germain sur sa terre occidentale et l'oblige à rester fidèle à son héritage racial et culturel, dont les rapports avec les Latins sont un élément essentiel.

» L'Allemagne veut, par conséquent, des liens solides entre les nations de culture commune, non pas dans le but d'avoir les mains libres pour une expansion vers l'Est — comme le prétendent certains Français — mais pour être plus forte dans la défense de l'Occident contre l'Orient.

» L'idée raciale du national-socialisme, particulièrement vivante dans la jeunesse, s'oppose à l'intégration, en Allemagne, de peuples de sang étranger qui ne pourraient jamais s'assimiler au Reich sans menacer dangereusement l'idéal nordique, dont le peuple allemand a entrepris la rénovation.

» Supposons théoriquement qu'il y ait à l'Est, des territoires déserts que l'Allemagne pourrait coloniser : il ne lui faudrait pas moins de deux à trois générations pour y transplanter 50 à 100 000 paysans! Ce serait là une proportion infime de la population à côté des deux millions de chômeurs restant encore en Allemagne après les six millions de 1933. On voit donc que des territoires à l'Est ne pourraient être d'aucun secours à l'Allemagne. Il nous faut du pain et du travail pour ces chômeurs, il nous faut un meilleur standard de vie pour nos ouvriers, et jamais une colonisation orientale, même très étendue, ne pourrait contribuer à cette tâche d'une manière sensible. Cette tâche ne peut être résolue que par la collaboration amicale et confiante des nations européennes, réunissant toutes leurs forces morales et économiques pour garantir l'avenir national et culturel de la civilisation occidentale. Que cette collaboration amicale ne soit pas possible sans une réconciliation préalable franco-allemande, c'est une conviction qui gagne de plus en plus de terrain dans la jeunesse allemande.

» Malgré certains esprits, ou certaines internationales, hostiles à une telle entente, la réconciliation franco-allemande est en bonne voie. Le règlement amiable de la question sarroise a démontré que la France a renoncé aux visées impérialistes d'après-guerre. L'action passionnée des anciens combattants a donné à la jeunesse allemande la foi et la conviction que ce sont justement les Français ayant le plus mérité de leur patrie qui sont le plus fermement décidés de serrer la main amie tendue par l'Allemagne. »

Ainsi s'exprime l'un des chefs les plus connus de la jeunesse d'outre-Rhin. Mais, si l'on devait révoquer le témoi-

gnage naïf et frais de la petite revue qui s'est faite, parmi la jeunesse, le champion du rapprochement franco-allemand, je citerais également ce passage d'un article du 8 novembre 1935 de la *Gazette de Cologne* qui n'est certes pas un organe de propagande à l'étranger.

« La question de la réconciliation franco-allemande n'est pas une affaire de partis, même pas uniquement affaire de diplomatie. Elle est au fond un problème profond de psychologie populaire. Le passé montre avec une clarté éclatante combien ont été vaines toutes les tentatives pour trouver une solution en surface. Les alliances de la France avec l'Union des Soviets, avec la Petite Entente et aussi avec l'Italie sont, comme on l'avoue, des alliances contre l'Allemagne, c'est-à-dire en grande partie des alliances conclues sur une base négative. On a établi ainsi des liens qui, sous bien des rapports, ne sont pas naturels, qu'il s'agisse des éléments d'ordre politique, culturel, économique ou militaire. Par contre, aucun Français, même le plus chauvin, ne pourra prétendre qu'une entente avec l'Allemagne soit une chose contre nature. Au contraire, elle serait la clé de la pacification de l'Europe, un plébiscite dans le sens géopolitique et, de plus un rapprochement entre deux civilisations provenant d'une même source, et qui ont beaucoup à se donner réciproquement en raison de leurs traits communs, comme aussi de leurs contrastes.

» La difficulté de la solution du problème franco-allemand tient à la simplicité même de ce problème. Les moyens traditionnels de la diplomatie et de la politique ne suffisent pas, car il s'agit ici d'une question totale, qui relève de l'âme populaire. Chose paradoxale, mais vraie : les nations qui sont extérieurement loin d'une de l'autre et étrangères l'une à l'autre, par l'esprit, peuvent souvent s'unir plus facilement par des liens positifs, que les peuples qui vont ensemble de par la nature et l'histoire. En définitive, une entente franco-allemande sera vraie et loyale ou ne sera pas du tout. On le sent bien en France et l'on discute à ce sujet parfois avec une franchise étonnante. L'heure de la réconciliation sonnera, lorsqu'en France aussi, le courage d'avoir confiance l'emportera sur la peur du passé. »

Il est vrai. La réconciliation franco-allemande est affaire de confiance. Mais cette confiance, comment la dégager et l'établir? L'entreprise est encore pleine d'obstacles. Elle ne peut réussir que si elle est conduite avec patience, avec bonne foi et avec sincérité. Elle a des aspects politiques qui ne peuvent être traités qu'en accord cordial et étroit avec la Grande-Bretagne. Elle ne doit effrayer aucun de nos amis. Elle ne saurait être dirigée contre aucun pays, ni contre aucun gouvernement. Elle doit enfin être menée dans l'indiscutable intérêt de la paix de l'Europe. Il y a quelques semaines, M. de Ribbentrop, me parlant avec amertume de la persistante méfiance que la France politique continuerait de témoigner à son pays, tenait ces propos dont je pense qu'il ne verra aucun inconvénient à ce qu'ils soient connus : « Depuis des années, je n'ai jamais été à Paris sans chercher les moyens de conciliation avec la France et l'on m'a toujours dit : « Cette réconciliation, nous la voulons aussi, mais il nous faudrait des garanties nouvelles. » Alors, chaque fois que je me suis trouvé à Londres, parlant comme Allemand, j'ai demandé si dans notre intérêt à tous, la Grande-Bretagne ne pourrait offrir à votre pays des garanties spéciales. On m'a répondu longtemps que c'était une chose impossible parce que l'opinion publique ne le permettrait pas. Or, le 3 février 1935, vous nous avez, d'accord avec la Grande-Bretagne, proposé la conclusion d'un pacte aérien qui constituerait la garantie la plus formelle et la plus efficace de la paix, c'est-à-dire une véritable alliance militaire franco-anglaise en cas d'attaque de la part de l'Allemagne et alliance anglo-allemande si l'attaque venait de la France. Nous avons accepté. C'était, me semblait-il, une situation merveilleuse, une situation dont on aurait cru qu'elle était irréalisable. Cependant la France a riposté : « Ce n'est pas suffisant, il me faudrait encore que l'Allemagne s'engageât à faire vis-à-vis de la Russie quelque chose de nouveau et d'obscur dont personne n'est en état de dire quelles seraient les conséquences pratiques. » Cela nous donne, voyez-vous, l'impression qu'il existe à l'heure actuelle en Europe deux espèces d'esprits : ceux qui, quoi qu'il arrive, ne veulent pas de l'ordre en Europe et ceux qui souhaitent d'y accomplir quelque chose d'efficace. Il en existe peut-être une troisième : ceux qui

veulent mais qui ne savent comment faire, parce qu'ils sont les jouets d'influences qu'ils ne comprennent pas. »

CONCLUSION

Je ne suis pas éloigné, et je l'écris tout net, d'accepter ces jugements. Après la conclusion de traités de paix trop chargés « d'une idéologie que jusque-là l'on n'avait jamais fait intervenir dans les règlements qui terminent les conflits des peuples et des États[1] », la diplomatie française s'est enlisée dans les dédales de l'organisation collective de la sécurité. Son dogme de la paix indivisible, honoré dans les conciles de Genève, a engendré des discussions byzantines. A une époque et dans un régime où la conduite de l'intérêt national est soumise à l'opinion publique, ne fallait-il pas à la France une politique extérieure simple, à la portée du jugement populaire? Mais l'école dirigeante a continué de pratiquer, malgré les déceptions qu'il entraînait, un juridisme dont les événements actuels démontrent surabondamment l'inefficacité et les dangers.

Au début de l'année 1936, quelle est la situation? Nous croyons avoir montré que l'Allemagne de M. Hitler n'est pas dans la même situation que l'Allemagne de Stresemann et de Brüning qui avait besoin de revendiquer sans cesse, ou que l'Allemagne impériale dans laquelle dominaient les influences prussiennes et que, en dépit de certaines craintes, il est peu vraisemblable que M. Hitler revienne à la politique de Rapallo et à l'alliance avec la Russie soviétique.

D'ailleurs, il ne s'agit pas que la France prenne parti pour ou contre le bolchevisme russe, pour ou contre le nationalisme allemand. On souhaite seulement qu'elle soit éclairée. Éclairée sur M. Dimitrov, le principal rapporteur du IIIe Congrès du Komintern qui déclarait, dans la huitième conclusion de son rapport, qu'il ne fallait pas « permettre aux forces réactionnaires en France de saboter l'accord franco-soviétique qui défend la cause de la paix contre l'agression du fascisme allemand ». Éclairée sur les desseins de la *Pravda* organe officieux des Soviets, qui vient d'écrire : « Nous sommes en train de conquérir le monde entier au communisme et cela

1. *La Galerie des Glaces*, par Octave Homberg, p. 35.

en dépit des loups et des serpents capitalistes. Notre confiance se base sur le fait que notre point d'appui et les leviers qui déclencheront la révolution mondiale ont été créés par des bolchevistes et que ces leviers sont entre les mains du parti communiste. » Éclairée enfin sur M. Hitler qui dit : « Tant qu'il ne s'agit pour le bolchevisme que d'une affaire russe, il ne nous intéresse nullement. Chaque peuple doit faire son salut à sa manière. Mais si le bolchevisme veut exercer son influence en Allemagne, nous sommes ses ennemis les plus acharnés et les plus fanatiques. »

Les objections que rencontre dans une opinion publique que nous croyons insuffisamment informée tout projet de réconciliation avec l'Allemagne sont de différentes sortes. Mais la plus vulgaire consiste à dire : « Quel prix devrons-nous payer à l'Allemagne? » Or, l'Allemagne officielle n'a jusqu'ici formulé envers la France aucune réclamation matérielle. Ses dirigeants proclament qu'ils y ont renoncé. Nous de même. L'Allemagne du IIIe Reich ne demande aucune annexion territoriale, pas plus que la France ne songe, après l'abandon des réparations consenti en 1932, à réclamer le solde fictif de la Conférence de Lausanne.

Exigerait-on, de l'autre côté du Rhin, pour fonder les rapports de bon voisinage et d'estime mutuelle dont M. Laval souhaitait dans son dernier discours radiodiffusé qu'ils puissent s'établir, que la France déchire les pactes conclus par elle avec d'autres nations? En bref, la France serait-elle mise en demeure de substituer l'amitié allemande aux relations cordiales qu'elle entretient avec la Grande-Bretagne, la Pologne, l'Italie, les États de la Petite Entente et la Russie? Il ne saurait être question de pareille alternative. Alors, il reste que la pierre d'achoppement pour la reprise de relations confiantes entre la France et l'Allemagne est la haine qu'éprouve l'Allemagne pour le bolchevisme et son animosité exprimée par M. Hitler dans les termes violents que nous avons reproduits envers la doctrine de Lénine et le gouvernement des Soviets. Il reste aussi que notre école dirigeante, loin de partager les haines de M. Hitler, a semblé ne ressentir que sympathie pour le communisme et qu'elle risque d'en préparer l'avènement chez nous.

Dès lors, est-il possible d'accommoder le pacte franco-soviétique d'assistance mutuelle avec une détente et un rapprochement franco-allemand?

Nous le croyons fermement. Nous mettons même au défi notre école dirigeante, si elle désire sincèrement la paix, de refuser à l'Allemagne un pacte contenu dans une formule simple capable d'ôter toute leur nocivité aux accords soviétiques trouvés par M. Laval dans les tiroirs de son prédécesseur.

Cette formule, la voici :

La France et l'Allemagne s'engagent à n'entreprendre, ni à favoriser aucune agression contre une tierce puissance. Elles s'engagent aussi à ne favoriser aucune agression d'une puissance contre l'une d'elles.

La tranquillité du monde dépend de la signature de ce protocole auquel l'assentiment de la Grande-Bretagne est acquis par avance.

Qu'il nous soit permis d'en soumettre le projet à l'opinion publique des deux pays. Avec une entière confiance, nous attendons le jugement de cette opinion.

FERNAND DE BRINON

HAMLET EN ARABIE

I loved you, so I drew these tides of men into my hands
And wrote my will accross thesky in stars.

T. E. LAWRENCE

Le printemps anglais; un chemin creux fleuri en Dorsetshire, un mur bas, le grondement d'une motocyclette... Un tournant brusque, un coup de guidon pour éviter une bicyclette surgie à l'improviste du mauvais côté, le motocycliste jeté brutalement contre le mur. Il est sans connaissance, gravement blessé; on le transporte à l'hôpital du bourg voisin, puis on examine ses papiers pour prévenir ses proches. Il s'agit d'un certain Shaw, qui vient apparemment de terminer un long stage d'engagé volontaire dans l'aviation. Comme simple soldat. T. E. Shaw, soldat-mécanicien. Il s'était installé dans un petit cottage, à Moreton, et partageait ses loisirs entre ses bouquins et sa motocyclette. Un fait-divers banal.

Mais, sur son tableau, la Mort écrit posément le nom de sa victime; car le jeune motocycliste (il paraît tout jeune, maigre et blond) ne reprendra pas connaissance. Et ce nom n'est pas T. E. Shaw, mais T. E. Lawrence. Trois jours après, la nouvelle se propage à travers le monde : le colonel Lawrence, le fameux organisateur de la révolte et de la victoire arabes, archéologue, poète, diplomate et guerrier, célèbre par ses exploits et ses excentricités (entre autres, précisément, son renoncement à ses grades et honneurs, son changement de nom, son humble vie de soldat-mécanicien) est mort dans le petit hôpital de Bovington.

La presse rappelle sa carrière météorique, l'une des plus extraordinaires aventures vécues pendant la Grande Guerre. Le poète avait su attiser comme une flamme l'imagination des tribus arabes, avec leurs hordes indisciplinées; le guerrier avait forgé une armée qui, après avoir coupé les communications entre l'armée turque de Palestine et l'Arabie, avait tourné au moment psychologique son aile gauche et contribué à la victoire d'Allenby; le diplomate enfin, venu à Paris avec l'émir Fayçal pour l'assister dans les négociations qui devaient fixer le sort des anciennes provinces de Syrie, Mésopotamie et Arabie, avait témoigné dans les coulisses aussi bien que dans les discussions officielles les qualités des plus variées, depuis la ténacité du bouledogue jusqu'à une ruse que ses adversaires qualifiaient de diabolique, pour faire reconnaître à ses amis arabes le statut de belligérants et pour leur tailler trois royaumes dans les dépouilles de l'Empire ottoman.

Un homme extraordinaire, entré de son vivant dans la légende. A tel point que beaucoup mirent en doute sa mort; parmi les rôles attribués à Lawrence, avait figuré celui de suppôt ou d'inspirateur du « Secret Service » britannique. On en déduisait que l'accident de motocyclette de l'ex-soldat Shaw avait été truqué; que le vrai Lawrence était parti pour mettre sur pied une nouvelle intrigue, inspirer une révolte, ou organiser une armée... Dieu sait où. En Abyssinie peut-être. Ne l'avait-on pas signalé, quelques années plus tôt, en Afghanistan, pendant la guerre civile qui coûta son trône au roi Amanullah?

Mais la mort, plus forte que le « Secret Service » même, ne s'était pas trompée; c'est bien la dépouille de *Lawrence of Arabia* qui repose dans le paisible cimetière de Moreton.

En lisant le récit de ses modestes funérailles, je me souvins d'une conversation que j'avais eue l'année d'avant avec un vieux fonctionnaire du Foreign Office qui avait passé une bonne partie de sa carrière en Arabie et en Turquie; parlant couramment le turc et l'arabe, il avait acquis non seulement une connaissance approfondie des races du proche Orient, mais même par mimétisme une façon orientale d'exposer une question, par images et paraboles, soulignées ou contredites par des clignements d'yeux moqueurs. Nous avions

parlé de diverses explorations récentes en Arabie; il exprima un scepticisme prudent à l'égard de certaines découvertes archéologiques sensationnelles dont la presse s'occupait à ce moment-là, puis brusquement, fit une sortie violente contre le colonel Lawrence (dont nous n'avions pas parlé jusqu'alors) en le citant comme le type de l'amateur superficiel et assoiffé de réclame, qui avait gâté le métier des professionnels sérieux, diplomates et archéologues, par ses méthodes de publicité américaine. Interloqué par cette attaque contre un homme que jusqu'alors j'avais considéré comme une des révélations sympathiques de la Grande Guerre, j'objectai timidement que la publicité était venue à Lawrence malgré lui, et qu'il avait donné, pendant la guerre et après, maintes preuves de son désintéressement, et de son indifférence à l'opinion publique.

Un éclat de rire sardonique me répondit, puis, ses yeux étincelant d'une ironie amusée, mon vieil ami se pencha vers moi :

« Voyons! réfléchissez un peu. Si Lawrence avait voulu se faire la publicité la plus éclatante, tout en posant pour la modestie, n'aurait-il pas employé précisément la méthode qui lui a si bien réussi? Refus des honneurs? Changement de nom? Misanthropie? Tout cela : bluff et comédie... Oh! il est très intelligent. Mais c'est surtout... un admirable cabotin. »

Cette phrase, et le rire qui l'avait ponctuée, résonnaient maintenant dans ma mémoire, et devant l'accident banal qui avait fauché la vie du colonel Lawrence, alias soldat Shaw, le problème se posait de nouveau : Lawrence avait-il été un « admirable cabotin » ou un héros? Ou, qui sait, l'un et l'autre?

Je ne savais pas que Lawrence avait lui-même répondu à ces questions, dans l'une des analyses les plus lucides de sa propre personnalité qu'un homme ait jamais tentée. Il s'agit du livre *Seven Pillars of Wisdom* (*Les Sept Piliers de la sagesse*) qu'il avait fait imprimer à ses frais pour un petit nombre d'amis et qui maintenant vient de paraître dans une édition accessible au grand public (son livre *Révolte dans le désert* en est un résumé expurgé contenant la partie pittoresque de la narration).

Et cette étude psychologique, ce problème de Lawrence en tant que caractère, en tant qu'homme tout court, sont plus

intéressants encore que l'étude de l'homme politique et du guerrier. On discutera, on écrira sur le colonel Lawrence, comme on a discuté et écrit sur son homonyme, l'auteur de *Lady Chatterley*; l'un et l'autre, du reste, ont en commun ce trait paradoxal que s'ils ont manifesté un non-conformisme féroce, un refus absolu de se laisser assimiler par leur milieu, ils ne sont l'un et l'autre explicables que comme produits du milieu, du terroir britanniques.

Le livre mentionné plus haut (*Les Sept Piliers de la sagesse*) constitue un document psychologique aussi intéressant, aussi sincère que le « Journal Intime » d'Amiel; pendant les deux années que dure la guerre arabe dont il est l'âme, Lawrence s'analyse avec la clairvoyance impitoyable, la sérénité d'un observateur qui ne se sent aucune indulgence pour l'objet de ses observations.

Cette confession éclaire deux problèmes, le problème, purement psychologique, de l'héroïsme ou du courage en général, et le problème, presque métaphysique, du dédoublement de la personnalité, de la coexistence en chacun de nous de deux *moi* distincts, du moi agissant qui est le sujet de la vie actuelle, donnée, et du moi observateur, philosophe, qui, situé sur un autre plan, peut examiner et étudier le premier d'une façon objective. Dans le cas de Lawrence, le dédoublement est d'autant plus frappant que le moi temporaire, agissant, une fois lancé dans son aventure, déploie une activité effarante, tandis que le moi permanent observe avec un détachement absolu; notons tout de suite que Lawrence prétend n'être pas un homme d'action, affirme que toute cette activité était un bluff, ou une comédie jouée par son moi temporaire pour obtenir l'admiration ou au moins l'approbation de son moi permanent. Sans aucun succès d'ailleurs.

Arrêtons-nous un instant pour examiner la notion de courage, spécialement celle du courage physique du combattant en temps de guerre. Tout homme qui a été exposé au danger sait qu'il y a deux sortes de courage, de qualité différente : celui que l'on manifeste devant témoins, et l'autre, plus rare, le courage solitaire, qui n'est pas soutenu ou attisé par l'approbation ou l'admiration d'une « galerie ». Lawrence, au cours de la campagne arabe, déploya un courage et un

mépris du danger qui paraissaient friser l'inconscience; rappelons ici qu'il fit lui-même sauter 79 ponts de la ligne de chemin de fer de Damas à Médine (en général au moment où un train chargé de troupes turques franchissait le pont), qu'il reçut vingt-cinq blessures (en neuf rencontres différentes), et que, bien que le gouvernement turc eût promis 20 000 livres sterling à qui le livrerait mort ou vif, il exécuta à plusieurs reprises derrière les lignes ennemies des raids de reconnaissance ou d'espionnage (parfois déguisé en femme) au cours desquels il risqua sa vie avec le même sang-froid qu'au milieu des combats. Mais Lawrence l'observateur ne savait à son double temporaire, au pseudo-homme d'action, aucun gré de ces exploits; car bien que ce courage n'eût pas pour cause première ou stimulant la recherche de l'admiration d'une « galerie » il était tout de même le résultat d'une comédie, de la comédie héroïque jouée sur les tréteaux intérieurs de la conscience devant le *moi* permanent. Il y avait donc tout de même cabotinage, et cela suffisait pour que le Lawrence observateur et juge refusât à son double agissant toute approbation, toute indulgence. Le seul courage que Lawrence admirât était le courage absolument naturel, dépourvu de toute introspection, que déployaient certains de ses frères d'armes arabes (témoin sa magnifique description de la mort de Tallal).

Voici un échantillon de la façon dont Lawrence critiquait son excès de « cérébralité ».

« De même que ma guerre (c'est-à-dire sa façon de conduire la guerre) était trop cérébrale (littéralement « surpensée », *overthought*), parce que je n'étais pas un vrai soldat, de même mon activité était exagérée (littéralement « surtravaillée », *overwrought*) parce que je n'étais pas un homme d'action. C'étaient des efforts intensément conscients, avec mon autre moi tout à fait détaché, posté dans les coulisses et critiquant la *performance*. »

On voit que Lawrence ne détestait pas le paradoxe; mais lorsqu'il disait qu'il n'était pas un homme d'action, il voulait rappeler qu'il était, par éducation et profession, un « clerc », au sens que Julien Benda a attribué à ce mot. Passionné d'histoire, d'archéologie et d'architecture (sa thèse de doctorat

d'Oxford eut comme sujet « L'architecture des Croisés en Syrie et en Palestine ») il avait avant la guerre pris part à plusieurs campagnes de fouilles en Asie Mineure; leur but était d'éclairer les origines de la mystérieuse civilisation hittite. L'archéologie et les belles-lettres lui paraissaient suffisantes pour remplir parfaitement une vie; la lecture des auteurs grecs classiques était sa distraction favorite, et pendant ses expéditions les plus aventureuses, il avait toujours avec lui un volume d'Aristophane, l'*Ane d'Or* d'Apulée, ou l'*Anabase* de Xénophon. Il avait du reste pour les langues une facilité extraordinaire, et avait appris un bon nombre de dialectes arabes pendant ses pérégrinations en Syrie, en Mésopotamie et en Arabie (ceci avant la guerre, pendant les vacances que lui permettaient les fouilles de Karkhemish). La question du style le passionnait. Le sien est très étudié, avec des ellipses inattendues et des passages fulgurants où la passion éclate; la publication posthume de sa traduction de l'*Odyssée* a été un événement littéraire et une source de controverses intéressantes. Fidèle à son goût du paradoxe, il déclare dans sa préface que l'*Odyssée* n'est pas une épopée, mais le premier roman picaresque; le vocabulaire de sa traduction est celui d'un roman d'aventures moderne très soigné.

Voici pour le clerc. Avant de retrouver plus loin l'homme d'action, revenons un moment au psychologue. Nous avons vu que Lawrence a été accusé par certains de s'être fabriqué une gloire exagérée grâce à une publicité théâtrale, qu'il a été traité de cabotin génial. Nous allons voir que c'est, à certaines nuances près, l'opinion que Lawrence l'observateur avait de son double agissant. Voici par exemple les réflexions que lui suggère son trentième anniversaire, en été 1918, quelques semaines avant la dernière offensive qui l'amènera à Damas :

« ... Je m'isolai pendant quelques heures, essayant de faire un bilan de mon état mental en ce jour où j'accomplissais ma trentième année. Il me parut curieux d'évoquer le jour où, quatre ans plus tôt, j'avais décidé qu'à trente ans je serais général et chevalier. Ces dignités temporelles étaient maintenant à portée de ma main; mais j'avais vu, depuis cette époque, de quelle façon malhonnête avait été dirigée la révolte

arabe et cela m'avait guéri de toute ambition enfantine, tout en me laissant mon désir nostalgique de jouir d'un bon renom parmi les hommes.

» Ce désir m'incita à me défier de moi-même. Seul un acteur consommé pouvait réussir à imposer une aussi favorable opinion de lui. Les Arabes croyaient en moi, Allenby et Clayton me faisaient confiance, mes gardes du corps se faisaient joyeusement tuer pour moi... Je commençai à me demander si toutes les grandes réputations étaient, comme la mienne, fondées sur le mensonge. »

Le mensonge, la duplicité auxquels Lawrence fait allusion s'expliquent par le fait que d'un côté, depuis qu'il avait pris connaissance du traité secret Sykes-Picot, il estimait avoir induit en erreur les Arabes en leur promettant l'indépendance absolue comme prix de leur révolte, et que de l'autre, tout en ayant la confiance entière de ses chefs anglais et en faisant semblant d'exécuter fidèlement leurs instructions, il était décidé à les modifier et à les contrecarrer au besoin pour réparer la « trahison » anglaise. Et le fait que lui, Lawrence, avait été de bonne foi dans ses promesses initiales aux Arabes (même le Haut-Commissaire anglais en Égypte, qui ratifia le premier agrément entre l'émir Husseïn du Hedjaz et le gouvernement britannique, n'était pas au courant de l'agrément Sykes-Picot), ne l'absolvait pas à ses yeux; et il s'accusait de plus de continuer à encourager les Arabes dans leur campagne en leur disant que le traité Sykes-Picot n'avait pas d'importance parce que « c'était la dernière parole donnée qui comptait ». Il ne pardonna jamais au Gouvernement anglais de l'avoir forcé à employer ce genre d'argument, et ne se pardonna jamais à lui-même. C'est pour se punir de ce qu'il appelait sa fausseté qu'il décida de refuser tout honneur, tout titre, toute décoration, toute rémunération[1] résultant de la campagne arabe.

Revenons aux *Sept Piliers de la sagesse*. Après le passage où il prétend n'être pas un homme d'action, il continue à s'analyser :

« Il faut ajouter à cet état d'esprit les courants et contre-

1. Il ne voulut pas toucher un sou de la somme assez imposante que rapporta la vente de son livre « Revolt in the Desert ».

courants mentaux résultant de la faim, de la fatigue, de la chaleur, du froid, de la vie de brute menée parmi les Arabes. Tout cela me rendait anormal. Au lieu de faits et de chiffres, mes carnets de route étaient remplis d'états d'âme, de rêveries et d'introspections suggérées par les circonstances, exprimées en mots abstraits notés au rythme saccadé de mon chameau... »

Un autre passage évoque les journées de complet épuisement physique à la suite des longues randonnées à dos de chameau[1] dans la chaleur torride du désert ou les nuits glacées des hauts plateaux :

« Mon corps continuait à fonctionner péniblement, comme une mécanique, tandis que sa conscience raisonnante le quittait et du dehors l'examinait avec une curiosité critique.

» J'étais très conscient des entités diverses, des puissances de réalisation chaotiquement mélangées en moi-même; mais le vrai caractère de leur dominante se dérobait à mon enquête. Il y avait là mon désir morbide d'être aimé (aveu très inattendu, n. d. t.) si fort et si timide à la fois que jamais je ne pus le confier à un autre être... Il y avait aussi mon intense désir de conquérir la renommée (aveu presque aussi important, n. d. t.) et mon horreur d'être soupçonné de nourrir ce désir. Le mépris que j'avais pour ma passion de me distinguer fit que je refusai tous les honneurs qui me furent offerts (toujours le jeu des deux *moi*!)... Lorsque j'entendais l'éloge d'un autre, je désespérais jalousement de moi-même. Car je prenais toujours l'éloge d'une autre personne au sérieux, tandis que, eût-on parlé dix fois plus élogieusement de moi, je n'en eusse pas cru un mot. J'étais un tribunal permanent et sévère siégeant contre moi-même. »

Au cours d'un de ses raids d'espionnage, il est arrêté à Deraa par les Turcs, pris pour un déserteur syrien, et parce qu'il refuse de se prêter aux fantaisies érotiques du commandant de la garnison, est soumis à la torture. La description du supplice est atrocement fidèle; sa puissance de dédoublement lui permet l'horrible tour de force d'observer à ce moment

1. Notons ici que Lawrence au cours de ses raids surpassa comme endurance ses compagnons arabes, même les chameliers professionnels, et réalisa deux fois le record de la distance en vingt-quatre heures à dos de chameau, savoir 143 milles (environ 223 km).

encore toutes les réactions du pauvre « moi temporaire » :

« Je m'étais préparé à connaître toute la souffrance possible, jusqu'à la mort, et n'étais plus acteur, mais purement spectateur, m'appliquai à ne plus m'inquiéter des sursauts et des criaillements de mon corps. »

Comme il n'a pas été reconnu (il a la présence d'esprit de gémir ou crier en arabe), la charité inattendue d'un de ses bourreaux lui permet de s'évader. Cet épisode arrache au Lawrence observateur la seule manifestation de pitié envers son double « acteur » que l'on trouve dans le livre. La pitié est du reste teintée d'ironie (« Et dire que dès mon enfance la peur de la douleur physique avait été mon obsession et ma terreur secrète ! »).

Quoi qu'en dise Lawrence l'observateur, le courage et le sang-froid de son double agissant ne furent pas toujours à base de narcissisme conscient; il y eut pendant la campagne arabe des combats où l'acteur, grisé probablement par l'exemple des chefs guerriers comme Tallal ou Auda, le vieux Sheïk des Howeïtat, et par l'atavisme irlandais qui explique bien des traits de son caractère, se laissa prendre à son propre jeu et put jouir sans arrière-pensée de mêlées qui rappelaient celles des combattants de l'Iliade ou des chevaliers de la Table Ronde. Il y eut d'autres engagements au cours desquels Lawrence, pour une raison que nous détaillerons tout à l'heure, mais que le lecteur peut déjà deviner, chercha vraiment la mort afin de résoudre brutalement la crise de conscience qui empoisonna la dernière année de sa collaboration avec l'armée de Fayçal. Pour mettre en lumière cette crise et compléter le portrait de Lawrence homme d'action, nous allons esquisser rapidement sa carrière militaire.

En août 1914, Lawrence, qui se trouve en congé à Oxford, demande à s'engager comme simple soldat, mais est refusé comme n'étant pas assez robuste (détail amusant quand on songe à l'incroyable endurance physique dont il fit preuve par la suite). Mais, sur la recommandation de son ancien professeur Hogarth, il est accepté au Service cartographique du Grand État-Major à Londres. En novembre 1914, dès l'entrée en guerre de la Turquie, Lord Kitchener décide d'envoyer au Caire les archéologues et les ingénieurs qui avaient fait partie

de la pseudo-expédition archéologique anglaise dans la péninsule du Sinaï en 1913-14. Lawrence, qui rentrait dans cette catégorie, arriva donc au Caire fin novembre et fut versé comme sous-lieutenant d'abord à la section cartographique, puis au bureau des informations du quartier général de l'armée d'Égypte, où il fut chargé de faire des rapports périodiques sur la position et les mouvements des différentes unités de l'armée turque. A cet effet, il interroge prisonniers et espions; sa connaissance de toutes les routes de Syrie et de Mésopotamie, et de la plupart des dialectes arabes, fait que ses rapports sont tout de suite remarqués; leur assurance et leur précision étonnent d'abord, mais comme ses assertions sont toujours vérifiées par les faits, qu'il sait « cuisiner » avec un art infaillible les mouchards vrais ou faux, ses chefs le trouvent bientôt indispensable et lui pardonnent non seulement le style peu réglementaire de ses rapport , mais aussi ses uniformes de fantaisie et le dédain qu'il manifeste pour toutes les formes de l'esprit militaire. C'est à ce moment seulement qu'il est effectivement, mais pour six mois seulement, affilié au « Secret Service ». En 1915, il est envoyé en mission chez les Senoussi; au printemps 1916, en Mésopotamie; il s'agit de négocier secrètement avec les Turcs le repêchage, moyennant finances, du corps de Townshend assiégé dans Kut. Lawrence sait que pour des raisons précises (le général turc est parent d'Enver et assez riche pour préférer la gloire aux pots-de-vin) sa mission n'a aucune chance d'aboutir; mais il se livre à une enquête personnelle dans les tribus nomades des confins de la Syrie et de la Mésopotamie, pour savoir si un soulèvement national arabe contre les Turcs recueillerait leur adhésion. Le commandement anglais en Mésopotamie, qui dépend, militairement et politiquement, du Vice-Roi des Indes (donc du Secrétariat d'État pour l'Inde), et ne rêve que d'annexions en bonne et due forme, prie Lawrence de se tenir tranquille et de ne pas éveiller parmi les Arabes des goûts d'autonomie.

Cependant peu après (juin 1916) éclate justement la révolte de l'émir du Hedjaz Husseïn, en Arabie même; il s'empare de la Mecque et investit Médine, et le Haut Commissaire anglais en Égypte (qui, lui, dépend du Foreign Office) lui promet l'appui du gouvernement britannique aussi bien pour ses opé-

rations militaires que pour la réalisation ultérieure de ses aspirations d'indépendance.

Lawrence trouve donc à son retour au Caire une situation nouvelle tout à fait conforme à ses plans. Comme ses relations avec ses chefs directs au quartier général sont, à cause de son franc parler, devenues assez difficiles, il demande à permuter au « Bureau Arabe » nouvellement formé auprès du Haut Commissaire, qui dépend comme ce dernier du Foreign Office (et non du Ministère de la Guerre), et dont les membres, malgré leurs grades militaires, ne sont pas des officiers de métier mais des amateurs comme lui. L'activité pro-arabe de ce bureau et celle du Haut Commissariat étaient ouvertement critiquées par l'État-Major de l'armée d'Égypte (l'organisme dont Lawrence dépendait jusqu'alors), qui proclamait sa méfiance à l'égard d'un éparpillement des efforts militaires, et refusait par conséquent de fournir aux bandes irrégulières de l'émir Husseïn et de ses fils les secours en canons, mitrailleuses, munitions, qui leur étaient indispensables pour continuer leur action. Celle-ci était menacée d'avorter, faute du soutien promis.

C'est à ce moment (en octobre 1916) que Lawrence demande une permission de dix jours pour accompagner Ronald Storrs, fonctionnaire important du Bureau Arabe, dans une mission à Djeddah, port de la Mecque. Et une fois à Djeddah, il obtient avec de grandes difficultés la permission de visiter à tour de rôle les camps des fils de Husseïn. Il juge Abdullah plutôt diplomate que guerrier, Ali sympathique, mais trop délicat de santé; enfin il joint Fayçal. « Du premier coup d'œil, je sentis que là était l'homme que j'étais venu chercher en Arabie. » En Fayçal, lettré, grand seigneur et guerrier, il avait trouvé le prophète nécessaire à la cause qu'il était décidé à servir désormais.

Il promet à Fayçal les armes et les munitions nécessaires pour sauver du désastre la révolte arabe, et commence sur-le-champ à déployer l'activité extraordinaire qui ne se relâchera pas pendant deux ans. Il inspecte le port de Yenbo, choisi d'accord avec Fayçal comme base navale temporaire, revient à Djeddah où il confère avec l'amiral Wemyss, commandant la flotte anglaise de la Mer Rouge, qu'il trouve très favorablement disposé pour le mouvement arabe (remarquons en

passant que chacune des grandes administrations britanniques intéressées, Amirauté, War Office, India Office, Foreign Office, a l'air de mener d'une façon autonome sa politique entre le Golfe Persique et la Mer Rouge). Il accompagne l'amiral à Port-Soudan, de l'autre côté de la Mer Rouge; il trouve là deux officiers anglais qui vont rejoindre l'armée de Fayçal pour commander un contingent égyptien prêté par une cinquième administration autonome (l'armée anglo-égyptienne du Soudan) et organiser un noyau de troupes régulières arabes à Rabegh. A Khartoum, Lawrence rencontre Sir Reginald Wingate, Sirdar des troupes anglo-égyptiennes du Soudan, en qui il trouve aussi un chaud partisan de l'alliance arabe. Ceci est d'autant plus important que Wingate sera nommé, quelques jours après, Haut Commissaire en Égypte, donc chef du Bureau Arabe. Lawrence rentre enfin au Caire (ses dix jours de permission ont duré un mois) et remet au quartier général un rapport (qu'on ne lui avait pas demandé) dans lequel il affirme sa pleine confiance dans l'efficacité du mouvement arabe, à condition de ne pas envoyer de troupes étrangères en Arabie (il était question de débarquer à Rabegh une brigade mixte franco-anglaise pour préserver la Mecque d'une contre-offensive turque annoncée); il déclare que les Arabes tiendraient l'Arabie tout seuls si on leur envoyait une batterie de canons, des fusils automatiques et quelques conseillers, mais rentreraient immédiatement chez eux si les Alliés (même représentés par des troupes musulmanes) débarquaient en Arabie.

Le commandant en chef, sir A. Murray, à cause de son horreur de l'éparpillement (des « side-shows », en argot militaire anglais) est cette fois enchanté du rapport de Lawrence; il s'appuie sur lui pour voter contre l'expédition alliée à Rabegh, et lui accorde par contre le ravitaillement et l'armement demandés qui seront débarqués à Yenbo. Le Bureau Arabe décide alors (décembre 1916) d'envoyer Lawrence, bombardé capitaine d'état-major, comme agent de liaison auprès de Fayçal. Il se rend à Yenbo, rejoint Fayçal, l'aide, grâce à l'appui de la flotte alertée télégraphiquement, à repousser une attaque turque sur la nouvelle base, et lui suggère de prendre à revers le port de Wejh, situé à 200 milles

plus au nord. Le 2 janvier 1917, il organise avec 35 guerriers arabes son premier raid contre les Turcs, puis Fayçal et lui partent pour l'expédition de Wejh. Grâce à l'appui de la flotte, ce port est pris sans coup férir. Entre temps, les Turcs avaient tenté de marcher sur Rabegh (port de la Mer Rouge au sud de Yenbo) dans l'intention de rompre l'investissement de Médine et reprendre la Mecque, mais avaient dû (le 18 janvier) rebrousser chemin à cause de l'épuisement de leurs troupes. Ce fut la dernière tentative turque pour reprendre les villes saintes d'Arabie.

La prise de Wejh avait fait une grande impression au Grand Quartier du Caire, et, du jour au lendemain, Lawrence était devenu un personnage important.

Il était maintenant question d'envoyer une brigade franco-anglaise pour s'emparer d'Akaba, autre port situé à 400 milles au nord de Wejh, au sud de la péninsule du Sinaï. Lawrence déconseille fortement cette expédition, non seulement pour ne pas froisser les susceptibilités arabes, mais aussi parce que si Akaba était prise à la suite d'une attaque venue de la mer, les Turcs pourraient se retrancher dans les montagnes de granit formant l'hinterland de ce port, où ils avaient du reste déjà aménagé de fortes lignes de défense. Lui, Lawrence, se fait fort, au contraire, de prendre Akaba à revers avec les Arabes en capturant toute la garnison. Le grand quartier général, sans prendre cette dernière offre au sérieux, est encore une fois enchanté d'avoir un prétexte pour ne pas envoyer de troupes en Arabie. Lawrence rejoint Fayçal, auquel il confie son dernier projet. Envoyé en mission au camp de l'émir Abdullah, près de Médine, il y tombe malade, et pendant ses dix jours de solitude sous la tente médite longuement un plan de campagne. C'est alors qu'il arrive à la conclusion paradoxale suivante : il ne faut pas prendre Médine, ni couper définitivement la ligne de chemin de fer du Hedjaz qui relie Médine à Damas, mais arrêter le trafic en faisant sauter ponts, rails, trains, de façon à obliger les Turcs à immobiliser le plus grand nombre possible de soldats le long de la voie ferrée et à Médine (donc à dégarnir proportionnellement le vrai front de bataille en Palestine). Autre avantage de ce plan : l'armée arabe pourra se ravitailler en vivres, armes,

munitions, en mettant la main aussi souvent qu'il sera nécessaire sur les trains de ravitaillement destinés à Médine, mais en laissant passer les autres pour ne pas dégoûter l'ennemi. Notons tout de suite que cette conception courtelinesque, que Lawrence parvint à faire accepter (le grand quartier général était toujours enchanté de se voir présenter des solutions de moindre effort immédiat) fut réalisée avec les résultats avantageux prédits, et de surcroît fournit aux partisans arabes des occasions continuelles d'embuscades et de pillages. C'est au cours de ces raids, que Lawrence qui, très adroit de ses mains, avait inventé une méthode économique pour détruire les rails en causant le plus de dégâts possibles (ses fameuses « tulipes »), fit sauter ses 79 ponts ou viaducs.

Au cours de sa maladie et de sa retraite, il avait également mis au point ses plans pour la prise d'Akaba. La conquête de cette ville aurait, expliquait-il, l'avantage :

1° De supprimer un danger permanent derrière le flanc droit anglais de Palestine.

2° D'amener les Arabes (comme flanc droit précisément) sur la vraie ligne de bataille.

Le 10 avril 1917, un événement d'importance s'était produit au camp de Fayçal, à Wejh : la première rencontre de Lawrence avec le vieil Auda, chef du clan des Abu Tayi (de la grande tribu des Howeïtat), et le plus irascible et turbulent guerrier d'Arabie. Les deux hommes se plurent tout de suite, et Lawrence déclara à Fayçal qu'il se chargeait de prendre Akaba tout seul; c'est-à-dire qu'il comptait recruter en chemin les partisans nécessaires au coup de main épique qu'il envisageait, la plus grande partie de ces partisans devant justement être fournie par les Abu Tayi.

Lawrence et Auda partirent avec 17 hommes d'escorte, 6 chameaux chargés d'explosifs... et 22 000 livres sterling avancées par la cassette privée de Fayçal, pour conquérir une province. Cette entreprise, une des plus folles en apparence qui aient jamais été tentées dans l'histoire militaire, comportait un raid de 600 milles[1] dont une partie à travers l'un des déserts les plus arides d'Arabie, avec un détour supplé-

1. Environ 960 kilomètres. Le mille terrestre anglais dont il est question ici est de 1 610 mètres.

mentaire de 120 milles pour une démonstration contre le chemin de fer destinée à tromper les Turcs, enfin une marche forcée par des défilés montagneux presque inaccessibles pour descendre à pic sur Akaba en prenant à revers les fameuses lignes de défense organisées face à la mer.

Ce plan téméraire fut réalisé à la lettre; le 6 juillet 1917 (deux mois environ après leur départ de Wejh), Lawrence et Auda entraient à Akaba et faisaient 700 prisonniers dont 42 officiers.

Mais, entre temps, s'était placé l'incident qui devait tellement affecter l'humeur et l'équilibre moral de Lawrence pendant la suite de la campagne. A la fin de mai, les autorités bolcheviques ayant publié le texte du traité secret Sykes-Picot, les Turcs en firent circuler des copies parmi les Arabes, et l'un des cheiks collaborant avec Lawrence dans l'expédition d'Akaba lui mit sous les yeux ce document prouvant que le gouvernement anglais offrait d'un côté aux Arabes l'indépendance nationale complète et de l'autre s'entendait avec la France pour diviser la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie en protectorats dépendant respectivement des deux grandes puissances occidentales.

Cette révélation produisit sur Lawrence un choc moral dont les effets se firent sentir durant tout le reste de sa vie; comme nous l'avons dit plus haut, son orgueil ne pardonna jamais à son gouvernement l'humiliation qu'il ressentit alors devant ses frères d'armes arabes. C'est à ce moment qu'il décide d'un côté de tout faire pour réparer autant que possible l'effet de ce qu'il appelait la duplicité du Foreign Office, même s'il fallait pour cela sacrifier parfois les intérêts anglais aux intérêts arabes, et de l'autre de refuser tout honneur ou tout profit résultant de la campagne arabe[1]. Ce fut aussi l'un des motifs qui l'amenèrent plus tard à renier le nom qu'il avait illustré, et à adopter avec toutes les formes légales un nom choisi au hasard dans l'annuaire des téléphones.

1. C'est le motif qu'il donnera au roi Georges, lorsque, appelé en audience après l'armistice, il refusera définitivement les différentes décorations qui lui avaient été accordées au fur et à mesure de ses exploits militaires; il ajoutera, pour rendre le refus plus absolu, qu'il doit envisager l'hypothèse où il serait forcé par sa conscience de porter les armes contre l'Empire britannique.

Mais revenons à l'expédition d'Akaba. C'est après cette « humiliation » que nous venons de mentionner que Lawrence se lancera, chaque fois que le conflit intérieur qui le déchire deviendra trop insupportable, dans ces aventures folles où il paraît littéralement jouer sa vie et la campagne sur un coup de dés. Par exemple le 3 juin 1917, après la révélation du traité Sykes-Picot et avant la feinte précédant la descente finale sur Akaba, il part de Nebk avec 2 hommes d'escorte qu'il renvoie quelques jours plus tard, traverse les lignes ennemies, va à Damas où il confère secrètement avec les membres du Comité arabe de l'Indépendance, dans le Djebel-Druse où il sème le grain de la révolte, pousse jusqu'à Baalbeck et revient à Nebk treize jours après son départ, ayant couvert 400 milles en pays ennemi. La note originale, dans ce raid, est fournie par le fait qu'il ne se déguisa pas, mais porta tout le temps l'uniforme anglais (auquel il avait en temps normal renoncé en faveur du costume arabe). Il fut partout pris pour un officier allemand.

Pour bien mettre en lumière le conflit moral qui à partir de cet été de 1917 affectera toutes les pensées et toutes les actions de Lawrence, mentionnons une boutade ingénieuse de son ami Robert Graves qui (dans son livre[1] *Lawrence and the Arabs*) le compare à Hamlet. La comparaison, fort juste, peut être poussée jusqu'au bout si l'on met en parallèle la révélation de la trahison de la reine Gertrude et celle de la « trahison » anglaise vis-à-vis des Arabes. Ophélie sera alors la Gloire, que Lawrence a désirée mais qu'il bafoue et renie après le déchaînement de son conflit intérieur. Il est certain qu'à partir de juin 1917 (ses confessions écrites en font foi) Lawrence n'est plus un homme normal; sa conscience est devenue un champ de bataille, sa susceptibilité, son dédoublement auto-critique, sont les symptômes d'un déséquilibre franchement pathologique. Mais il s'agit ici d'un déséquilibré génial, qu'une volonté[2] surhumaine soutiendra jusqu'au bout dans l'exécution de la tâche qu'il s'est tracée.

1. Une traduction de ce livre a paru aux éditions Gallimard.

2. Dans un passage de ses confessions, il compare sa volonté à un animal féroce :

« ... Ma conscience disait à la bête fauve qu'il était peu délicat de bondir, vul-

Reprenons le schéma chronologique :

Le lendemain même de la prise d'Akaba, Lawrence part à dos de chameau pour Suez, et traverse la péninsule du Sinaï en quarante-neuf heures. Un bain chaud, un bon dîner et une nuit dans un lit à l'hôtel de Suez le reposent des fatigues et des privations des deux derniers mois; il part pour le Caire et, à la jonction d'Ismaïlia, rencontre l'amiral Wemyss avec le général Allenby, nouvellement promu commandant en chef de l'armée d'Égypte et de Palestine.

La prise de Wejh avait déjà attiré l'attention sur Lawrence; celle d'Akaba produisit un effet extraordinaire et lui donna une autorité qui ne fit que croître jusqu'à la fin de la guerre.

Allenby lit avec attention son rapport sur cette dernière opération et confère longuement avec lui. Lawrence demande des mortiers de tranchées, des munitions et 200 000 livres sterling pour aller de l'avant et faire des forces arabes l'aile droite tournante de l'armée de Palestine; Allenby accepte le plan, y compris l'idée originale de préserver la ligne ennemie de chemin de fer comme une source de distractions et de ravitaillement, et lui promet son plein concours. Akaba restera la base maritime de l'armée de Fayçal; Lawrence, promu commandant (et décoré, pour son exploit d'Akaba), est de nouveau rattaché au Quartier Général (donc au War Office) et devient l'agent de liaison entre Allenby et Fayçal.

Les services techniques lui fournissent enfin un appareil permettant de faire sauter les mines à volonté (les appareils automatiques ne fonctionnaient pas toujours) et les raids contre la voie ferrée, ses dépôts, ses ponts, reprennent de plus belle. Ayant décidé de remettre à la saison suivante la prise de la jonction de Deraa qu'Allenby lui demande comme étape prochaine de la marche sur Damas, Lawrence prend comme quartier d'hiver les ruines sassanides d'Azrak. C'est alors (novembre 1917) qu'il exécute le raid d'espionnage à Deraa au courant duquel il est pris (mais non reconnu) et torturé.

En décembre, appelé télégraphiquement par Allenby, il

gaire de se gorger à la curée. On aurait pu croire que cet animal empêtré dans un réseau de nerfs et d'hésitations n'était pas très redoutable; et cependant c'était un vrai fauve, et ce livre est sa dépouille déchiquetée, racornie, empaillée, et dressée comme un pauvre épouvantail devant les regards des curieux. »

assiste à la prise de Jérusalem et est invité à prendre part à l'entrée des troupes anglaises dans la ville sainte reprise aux infidèles après sept cents ans. Fin janvier, après un raid spécialement réussi contre la voie ferrée, Lawrence et l'émir Zeïd, frère cadet de Fayçal, s'emparent du bourg de Tafileh, entre la Mer Morte et Pétra. C'est alors que se produit l'un des épisodes les plus savoureux de la campagne arabe; il met en relief un côté du caractère de Lawrence que nous n'avons pas encore mentionné, son goût parfois irrésistible pour la farce, qui pouvait se manifester aussi bien en pleine bataille que dans un rapport officiel, ou au cours d'un festin dans la tente d'apparat de Fayçal. On pourrait écrire un livre rien qu'avec les anecdotes se rapportant à ce côté *Tyll Eulenspiegel* de Lawrence; son humour était du reste aussi original que son intelligence. Voici comme exemple la « bataille de Tafileh » :

Ayant occupé et pillé ce bourg au cours du raid mentionné plus haut, Lawrence et l'émir Zeïd allaient se retirer vers leur base, lorsqu'ils apprirent que la division turque stationnée à Amman envoyait une forte colonne pour reprendre Tafileh aux Arabes. Cette colonne, sous les ordres du général commandant la garnison d'Amman, comprenait 900 hommes d'infanterie, 100 cavaliers, deux obusiers de montagne et 27 mitrailleuses, effectif trois fois plus nombreux que les irréguliers de Lawrence, dont la tactique normale eût consisté à se retirer en harcelant l'ennemi sans toucher le fer. Mais Lawrence fut agacé par l'inutilité stratégique (du point de vue turc) de la démonstration ennemie (la perte ou la reprise de Tafileh n'avait aucune importance) et décida brusquement : 1° d'annihiler la colonne turque pour punir son chef de sa bêtise, et 2° (c'est ici qu'intervient la farce) de donner au combat la marche d'une bataille rangée conforme aux manuels militaires classiques, quelque chose entre la bataille de Cannes et celle d'Austerlitz. Il se retira devant l'ennemi pour lui laisser occuper une longue crête, donna aux Arabes d'abord ahuris puis amusés des instructions pédantes où le vocabulaire de Clausewitz se combinait à la logique d' « Alice au Pays des Merveilles » (il énonce gravement au commandant de sa « division indépendante de cavalerie » — la soixantaine de ruffians consti-

tuant sa garde personnelle — le théorème suivant : si l'on continue assez longtemps à envelopper une aile ennemie de dimensions définies, on trouve une extrémité qui se compose d'un homme; l'Arabe rit et promet de ramener l'homme). Lawrence se coucha vers midi à l'ombre d'un rocher pour dormir une heure, puis se leva dispos pour engager la « bataille. » Feinte au centre pour décider l'ennemi à faire une attaque de front en quittant son abri, les deux ailes turques tournées et prises en enfilade par les quelques fusils automatiques dont disposaient les Arabes, flottement du centre ennemi maintenant à découvert, charge furieuse du gros des partisans arabes et débâcle de l'ennemi qui essaye d'échapper par un défilé étroit mais est massacré en détail. Sur 1000 Turcs, 50 à peine échappèrent, les 2 obusiers et les 27 mitrailleuses tombèrent aux mains des Arabes, avec 250 prisonniers, et autant de chevaux et de mules.

Pour continuer la plaisanterie, Lawrence, dont les rapports étaient en général très concis, rédigea un rapport détaillé décrivant gravement la « bataille » comme s'il se fût agi d'une rencontre entre deux grandes armées, émaillant son récit de termes techniques et de citations, et l'envoya au grand quartier d'Allenby. L'État-Major fut assez surpris par le style inattendu de ce document, mais le prit très au sérieux en félicitant Lawrence et en lui envoyant la croix du D. S. O. (il avait reçu l'Ordre du Bain après la prise d'Akaba). Étant données les idées de Lawrence sur la question des décorations, ses chefs avaient, sans le vouloir, fait montre d'esprit; mais il ne se tint pas pour battu, et quelque temps après, ayant au cours d'un de ses raids détruit complètement la flottille turque de la Mer Morte surprise à l'ancre, Lawrence fit un rapport dans lequel il se proposa spontanément pour le D. S. O. naval, en insistant sur l'intérêt que présentait pour lui cette décoration « parce que son ruban était différent de l'autre ». Cette fois, l'État-Major comprit que Lawrence se moquait de lui. Mais peu après, Lawrence reçut le grade de lieutenant-colonel.

Finissons l'esquisse sommaire de la campagne arabe. En mai 1918, l'offensive des Allemands en France dégarnit l'armée d'Allenby et le force à remettre son grand plan d'attaque;

il peut tout juste s'accrocher à la ligne Jérusalem-Gaza. Mais il promet à Lawrence de reprendre l'offensive en septembre et lui demande de contenir jusqu'alors le flanc gauche des Turcs ; il lui donne 2 200 chameaux et une section française de 4 pièces d'artillerie de montagne à tir rapide (à canonniers algériens) commandée par le capitaine Pisani, qui rendra bientôt de grands services à l'armée de Fayçal.

En juillet 1918, Lawrence fait son dernier grand raid d'espionnage dans les lignes turques[1] (Kerak, Thered, Amman) et prépare les clans arabes de Syrie au soulèvement final. Par ses feintes et ses raids habituels contre la voie ferrée, il garde les Turcs en haleine, comme il l'a promis, pendant tout le mois d'août, puis après avoir aplani (en mutilant un télégramme de Husseïn à son fils) un différend entre le vieil émir de la Mecque et Fayçal qui aurait pu avoir des conséquences irréparables, il coupe le 17 septembre, et cette fois définitivement, la voie ferrée reliant les garnisons turques de Médine, d'Amman et de la vallée du Jourdain à Damas et Constantinople (c'est pendant cette opération qu'il est pour la première fois blessé par un éclat de bombe d'aéroplane), et les fils télégraphiques et téléphoniques reliant le quartier général des troupes turques en campagne à Constantinople et à Berlin. C'est alors qu'il fait sauter son soixante-dix-neuvième et dernier pont à 10 milles au sud de Deraa. Le 19 septembre, Allenby bouscule la ligne ennemie; Lawrence et les Arabes s'emparent de Deraa, nœud des communications ferroviaires turques. L'armée de Fayçal au complet, augmentée des guerriers de la grande tribu des Ruwalla, des Howeïtat du vieil Auda et des clans du Hauran, coupe la retraite de la quatrième armée turque (aile gauche) et remporte une importante victoire.

1. C'est au cours de ce raid que le sang-froid de Lawrence se manifeste de la façon la plus remarquable. Accompagné seulement d'un homme d'escorte, il rencontre une patrouille de cavaliers ennemis dont le chef, le doigt sur la détente de sa carabine, le somme, à bout portant, de donner le mot de passe. Lawrence, qui croyait tout perdu, répondit comme une plaisanterie suprême : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Jésus-Christ est son prophète ! » Mais cette affirmation inattendue, aussi incompréhensible dans la bouche d'un chrétien que dans celle d'un musulman, plongea les cavaliers de la patrouille dans une telle perplexité, que Lawrence et son compagnon purent tranquillement s'éloigner, puis prendre le galop une fois hors de portée.

Le matin du 31 septembre 1918, Lawrence tient la parole donnée à Fayçal deux ans plus tôt, et entre à Damas avec les 4 000 cavaliers de l'émir Nuri Shalaan des Ruwalla, pour être accueilli, suivant l'expression d'un de ses biographes, par l'une des ovations les plus délirantes qu'un homme ait jamais reçue.

Après la prise d'Akaba, Fayçal, d'accord avec les chefs des clans d'Arabie, avait demandé à Lawrence, qui portait déjà le costume arabe, de ceindre l'agal ou double bandeau de laine noire tressé d'or et de porter le poignard courbe à pommeau et gaine d'or réservés aux chérifs ou princes arabes descendants du Prophète. Ce furent les seules distinctions que Lawrence ne renia pas; c'est en uniforme de major anglais qu'il avait chevauché à côté d'Allenby pour l'entrée à Jérusalem, mais c'est en prince arabe (quoique nouvellement promu colonel) qu'il franchit les portes de Damas.

Si l'évocation d'Hamlet nous a donné une clef satisfaisante pour expliquer certains traits pathologiques du caractère de Lawrence, il nous fournit lui-même une explication inattendue, mais qui reste enveloppée de mystère, de toute son activité pendant les deux années que nous venons de résumer. Et ceci dans la dernière page de son livre :

« Le ressort le plus fort de mes actions pendant cette campagne avait été un motif personnel, que je n'ai pas mentionné ici, mais qui m'accompagna, je crois, à toute heure, au cours de ces deux années. La joie et la souffrance pouvaient surgir tour à tour pendant ces folles journées; mais persistant comme l'air même, cet élan caché se reformait, m'entraînait comme l'élément permanent de vie, jusque près de la fin... Il était mort, avant que nous eussions atteint les portes de Damas. »

Son ami Robert Graves confirme cette indication cryptique, en ajoutant que ce motif caché était « plus fort que ne l'avaient été patriotisme, religion, ambition, amour de l'aventure ou de la justice, et peut seul faire comprendre ses actions extraordinaires ».

Peut-être une biographie plus complète nous donnera-t-elle un jour une réponse précise à la question posée par ces allusions. Pour le moment, on ne peut que rapprocher d'elles la dédicace mise par Lawrence en tête de ses *Sept Piliers de la*

sagesse et dont les deux premiers vers, qui resteront parmi les plus beaux de la langue anglaise, servent d'épigraphe au présent essai. Je donne ci-après une traduction approximative des deux premières strophes :

A S. A.

Je vous aimai. J'ai rassemblé des légions d'hommes entre mes mains
Lançant leur flot comme le flux d'un océan;
Et au travers du firmament en mots formés d'étoiles
J'ai écrit ma volonté
De conquérir, pour vous aussi, la liberté,
Et la maison aux sept piliers
Où votre tendre orgueil m'aurait reçu.

Tout le long du chemin la Mort fut ma servante,
Mais quand nous fûmes arrivés près de vous
Et qu'Elle vit vos yeux souriants qui m'attendaient
Elle étendit son bras jaloux
Pour plonger avec vous dans l'éternel silence.

***

En 1921, Lawrence eut encore une fois l'occasion de rendre service à ses amis arabes. Fayçal avait été chassé de Syrie; la Mésopotamie supportait mal l'occupation britannique et coûtait fort cher au contribuable anglais. Winston Churchill, nommé ministre des Colonies, demande à Lawrence de devenir son conseiller pour les affaires arabes. Ministre et conseiller font d'une pierre deux coups en faisant accepter à Fayçal le trône de Mésopotamie. Et Lawrence peut écrire à son ami Graves que « l'arrangement final réalisé par Winston Churchill a honorablement rempli les engagements que nous avions pris pendant la guerre et mes espoirs ».

Ceci fait il démissionne, malgré les instances de Churchill, pour devenir, quelques mois après, le soldat Shaw. Sa grande distraction, outre la lecture, est devenue la mécanique, du point de vue du mécano, non de l'ingénieur. Et à côté des avions qu'il entretient et répare, la motocyclette a toutes ses faveurs. Il a une joie enfantine à essayer chaque année les derniers modèles de motocyclettes prêtés par les constructeurs, et s'achète une machine puissante qu'il appelle

Boanerges, fils du tonnerre, comme le ministre communiste dans l'*Applecart* de Bernard Shaw, dont il est devenu l'homonyme... C'est Boanerges qui le tuera un jour, dans un chemin creux.

Lorsqu'on reprend, comme nous venons ici de le faire sommairement, les détails de cette carrière déconcertante mais si riche de péripéties, on est amené à grouper en couples antagonistes les caractéristiques intellectuelles de Lawrence; couples qui évoquent irrésistiblement les paires de contrastes dont l'équilibre dynamique devait, d'après les philosophes grecs, aboutir à l'harmonie.

Nous avons le « clerc » et l'homme d'action, l'archéologue et le guerrier (lord Allenby auquel on demande un jour : « Est-ce que Lawrence aurait fait un bon général? » répond : « Très mauvais, mais un excellent généralissime »), le poète et le mécano, l'ascète et l'humoriste. Enfin : cet antimilitariste qui déteste l'uniforme et toute discipline, et qui, lorsqu'il a le choix, rendu à la vie civile, entre plusieurs carrières, choisit... de s'engager comme simple soldat.

Encore une clef, une troisième clef, fournie aussi par son ami R. Graves : sous son masque d'ironie sceptique et dure, Lawrence était un romantique invétéré, et outre les auteurs que nous avons cités, il emportait toujours avec lui et relisait souvent l'adaptation du cycle de la Table Ronde publiée au XVIe siècle par Sir Thomas Malory sous le titre de *La Mort d'Arthur*. Il avait, dès ses années d'Oxford, déclaré à ses amis que le monde avait cessé d'être intéressant à partir de l'an 1500.

Comme chez beaucoup d'Irlandais de religion protestante, la tradition puritaine avait, en Lawrence, trempé le tempérament celte. Et bien qu'il n'eût manifesté aucune sympathie pour le rituel et l'idéologie de l'Église protestante à laquelle il appartenait théoriquement, et qu'il eût même, malgré les années passées en Syrie et en Palestine, complètement échappé à l'envoûtement de la phraséologie biblique, c'est encore par l'action de l'éthique puritaine sur l'ardeur irlandaise que l'on peut expliquer son absence totale d'indulgence et de douceur envers lui-même, et parfois envers les autres.

Lawrence nous a avoué qu'il avait désiré la gloire. Puis, ne se trouvant pas à la hauteur de son idéal (par excès d'orgueil plutôt que de modestie) il a tenté d'effacer sa trace parmi les hommes.

Pourtant les biographes se sont emparés de lui; d'un confin à l'autre de l'empire britannique les enfants apprennent son nom et ses exploits. Et le soir, dans les bazars de Bagdad à Médine, sous les tentes noires des Ruwalla, les bardes arabes chantent déjà les couplets de la nouvelle épopée où, pareil aux paladins de ces chansons de geste qui furent sa lecture secrète, figure avec ses frères d'armes le jeune Émir blond, qui par un matin radieux fit son entrée triomphale à Damas tandis que des balcons pleuvaient les fleurs et que, comme d'une immense ruche, montaient vers lui en un appel d'amour et de reconnaissance, les deux syllabes mille fois répétées : « Aurens!.... Aurens!... »

MATILA C. GHYKA

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

PORCELAINE DE LIMOGES[1]

Les curiosités, les jugements, les enthousiasmes de Dominique réveillaient chez Aline le souvenir de possibilités étouffées et lui donnaient accès aux abords d'un monde défendu qu'elle n'entrevoyait qu'à travers son amie. Parfois dans leurs promenades elles rencontraient des camarades de cours de Dominique qui les accompagnaient jusque chez elle et restaient tard dans la nuit, engagées dans des conversations sur la philosophie, l'art ou la politique. Aline se taisait, ne comprenant rien à ces discussions, mais elle aimait la véhémence de Dominique et la variété de ses expressions.

Dominique avait désiré qu'Aline l'accompagnât au temple. Aline restait assise auprès de son amie, imitant sa tenue sans se mêler au culte, mais peu à peu elle avait éprouvé sa ferveur, sa soumission aux développements majestueux et invariables de la liturgie. Le bras passé sous celui de Dominique, serrées l'une contre l'autre, elle aidait à tenir ouvert le recueil de cantiques dont elles suivaient les strophes ensemble, et la mélodie les associait dans une émotion égale.

Sous l'influence ancienne de Sabatier, et celle plus proche de Dominique, ou pour d'autres motifs obscurs, un jour, Aline eut peur de cette ronde du dehors où l'on reste enchaînée par l'ennui et le mouvement. Elle cessa de répondre au téléphone. Très vite la foule des amis fut dispersée.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1935.

Elle restait à la maison et tricotait, assise près de la fenêtre sans rideaux, seule dans le salon parmi les meubles et les objets détériorés, une corbeille pleine de pelotes à ses pieds. De son existence d'autrefois, certains plis subsistaient chez elle : l'habitude de se lever tard, un air endormi. Elle ne pouvait fixer son attention, ni lire, ni rien apprendre, et s'apercevait de cette incapacité foncière, qui la rendait timide; elle savait aussi que jamais elle ne pourrait aimer un homme, un être de cette espèce tant coudoyée naguère dans un morne tohu-bohu.

Elle pouvait seulement rester à la maison et tricoter avec une application religieuse et le sentiment qu'elle accomplissait ainsi tout le bien dont elle était capable. Les aiguilles marchaient très vite et, pour terminer un rang, elle avait une petite saccade dans l'épaule en changeant d'aiguilles, de longues aiguilles en buis dont le cliquetis régulier accompagnait le mouvement des mains, sur lesquelles se penchait un visage inerte au regard fixe et comme hypnotisé.

Du temps de ses entretiens avec Sabatier, elle avait appris qu'il existait des choses mauvaises qui dessèchent le cœur, vident l'esprit et vous entraînent au néant; il existait aussi des choses bonnes qui vivifient. Elle savait cette distinction vraie, mais il ne suffisait pas de fermer la porte sur la rue et de répudier le monde où si longtemps elle avait erré. Le mal est en soi. « Nous sommes nés dans la corruption », disait Sabatier.

Si, très jeune, elle s'était tant évaporée hors de la maison, elle comprenait aujourd'hui pourquoi elle avait voulu éteindre en elle la pensée.

Tricotant seule dans le salon, ce pouvoir dangereux se réveillait parfois et lui rendait la conscience d'un sentiment qui l'effrayait. Lorsqu'elle entendait le bruit de la clef dans la serrure de la porte d'entrée, elle penchait un peu plus la tête et le mouvement des aiguilles devenait fébrile. Le visage de sa mère, ses gestes trop connus qu'elle suivait du regard malgré elle, sa voix l'exaspéraient. Elle serrait les lèvres en tricotant plus vite et une impatience qui s'exaltait sous la contrainte, une aversion dénaturée, incompréhensible, crispait sa chair, tandis qu'elle se forçait à rester assise, retrouvant peu à peu une sorte d'engourdissement au mouvement des doigts, comme

dans un train en marche l'esprit se disperse en ébauches de pensées, avec la sensation d'un but à atteindre : l'arrêt prochain, le nombre de rangs qu'elle s'était imposé.

L'idée qu'en se dominant elle participait à cette région supérieure où vivait Dominique, l'aidait à supporter la soirée, écoutant tourner les feuillets d'un livre que Nathalie en soupirant avait l'air de lire, et à rester à table pendant les repas.

***

Depuis plusieurs semaines déjà, Fernande voulait aller voir une ancienne femme de journée malade à l'hôpital Beaujon, et suivant du doigt sur le plan les lignes du métropolitain et des autobus, elle s'aperçut qu'elle passait aux environs de l'avenue de Messine; elle en profiterait pour aller chez Nathalie s'assurer que sa sœur avait bien compris leur dernière conversation. L'idée que Nathalie changerait d'appartement lui causait une satisfaction gênée.

Avec entrain, elle prit dans un tiroir des gants frais et le sac à initiales de métal; sur une petite cloche de feutre brun un peu démodée elle disposa une cocarde de ruban assorti. Aussitôt après le déjeuner, elle mit le costume de crêpe marocain marron, ample pour masquer la taille, trop long par précaution, qu'elle avait rarement l'occasion de porter, enroula autour de son cou une écharpe rayée de beige et de brun, maintenue par une barrette brillante épinglée en biais, et, avec une confortable sensation de sobre élégance, elle se dirigea vers la station de l'autobus, marchant droit de son pas décidé de femme active, bien que souffrant de ses chevilles gonflées dans les souliers à talons plats.

— Qu'est-ce qu'il y a? — dit Nathalie en voyant Fernande entrer dans le salon.

— Rien, je reviens de l'hôpital Beaujon, et je suis montée te voir en passant.

Elle embrassa Aline et dit brusquement à Nathalie.

— Tu n'as pas oublié la commission de Jean?

— Tu as vu Jean?

— Bien sûr, je t'en ai parlé toute une après-midi chez moi, il n'y a pas huit jours!

— Tu as vu Jean?

Inconsciemment, Nathalie rejetait très vite de son esprit toute intrusion de la réalité extérieure, comme un rêve inutile.

Fernande qui ne voyait que malice dans cette étrange faculté d'oubli dit avec impatience :

— Pourtant ce message est intéressant. Tu ferais bien de t'en souvenir. B. et Cº est très durement touché par la crise. Cela se comprend; leur clientèle est en Amérique. La crise sera longue, c'est évident. Jean est obligé de diminuer ta rente. Il faut que tu quittes ton appartement. Tu feras comme les autres.

— Est-ce que tu changes d'appartement?

— Le mien est petit, il n'est pas cher; je ne trouverai pas mieux. Et puis Prosper est fonctionnaire. Pendant des années, quand le prix de la vie augmentait tous les jours, ce n'était pas gai d'être la femme d'un fonctionnaire.

— Oui, tu as un mari! et moi, on veut m'enlever encore mon appartement! Je vous gêne. Je vous fais honte. Je suis restée ici, fidèle, irréprochable, j'ai gardé le foyer. Jean a des remords, il voudrait m'affamer, me supprimer. Tu peux comploter avec lui. Votre jalousie n'aura pas raison de mon sentiment du devoir. Je resterai ici.

Tout en tricotant, Aline écoutait. S'ils sont pauvres, désormais, il faudra qu'elle travaille. Bien souvent, comme Dominique le lui conseillait, elle avait rêvé de travailler afin d'échapper à la maison; mais la sensation de son ignorance, une vague ankylose la retenait. La nécessité pouvait produire un miracle.

— Non, ma fille, tu ne travailleras pas! Je suis une dame. Je suis la femme de Jean Barnery. Je lui ai fait confiance quand je lui ai rendu mes actions, il m'en doit l'équivalent... je t'ai élevée, je t'ai consacré ma vie, je t'ai appris le bien, je suis restée ici seule, malade, malheureuse, pour qu'il y ait auprès de toi un exemple de l'honneur. Voilà ma récompense! Tu veux me quitter, toi aussi... Vous voulez me crucifier!

— Non, maman. Je ne te quitterai pas.

V

Très grand, dans la pièce étroite, les cheveux blancs, maigri mais les épaules toujours larges, Jean se tenait debout devant Fernande, puis il s'assit en ramenant vers lui ses longues jambes, et le visage triste, la voix sourde, il dit :

— J'ai voulu vous voir pour vous parler d'Aline. On m'a dit qu'elle serait consacrée Diaconesse demain. Est-ce vrai?

— Oui.

— Que pensez-vous de cette détermination? Est-elle spontanée?

— C'est une détermination tout à fait libre.

— Il n'y a pas un chagrin... ou quelque intervention...

— Elle a eu un grand chagrin. Elle avait une amie qui s'appelait Dominique, et qui était sa seule joie dans la vie. Dominique est morte l'année dernière, à l'hôpital, dans des circonstances affreuses. Aline est restée auprès d'elle, jusqu'à la fin. Ensuite elle a résolu de se consacrer à Dieu en soignant les malades. Elle a songé d'abord à l'Armée du Salut, mais Théophile Sabatier l'a dirigée vers les Diaconesses. Depuis un an elle est apprentie dans la maison de la rue de Reuilly. La cérémonie a lieu demain.

— Où ira-t-elle?

— Je ne sais pas. Les Diaconesses vont là où on les envoie.

— Il n'y a pas d'autres motifs, vous en êtes sûre? Dites-le moi?... Il n'y a pas chez elle l'idée... comment dirai-je? une idée qui se rapporte à moi?... Quels sont ses sentiments à mon égard? Je comprendrai qu'ils ne soient pas tendres...

— Elle ne parle guère de ses sentiments et il ne faut pas chercher à les interpréter. Mais je peux vous assurer qu'ils ne sont pas malveillants.

— Je ne voudrais pas qu'une déception l'ait poussée dans cette voie.

— Ce n'est pas une déception... C'est l'idée qu'il n'y a pas d'autre voie... Je vous assure, pour elle c'est très simple. Elle est très heureuse.

— Je voudrais la voir...

— Non! Il ne faut pas. C'est impossible. Ce n'est pas le moment...

— Il me semble qu'il y a tant de choses nouées...

— Laissez-lui dénouer tout cela à sa manière... Je l'aime beaucoup... Longtemps, enfant, elle a été un peu dissipée... Et puis nous sommes devenues de bonnes amies. Mais elle était triste... désorientée... elle m'inquiétait. A présent, elle a un beau visage lumineux... Il y a en elle une joie... une certitude qui font notre bonheur... Auprès d'elle, croyez-moi, on est rassuré...

— Je voudrais la voir.

— Non! Laissez-la dans sa paix... dans sa vérité... Elle ne sait pas parler... Vous l'intimideriez. Ce serait mal.

— Comment est sa mère?

— Cet événement a eu de l'influence sur Nathalie... Ou bien est-ce l'âge? Presque subitement, elle a perdu cette rigidité insensée et si déplaisante, sa hantise... Oui, depuis qu'elle habite dans un petit logement, tout près d'ici, on dirait que quelque chose s'est détendu chez elle. Pour la première fois, elle vit... elle est humaine... On peut lui parler...

— Elle habite dans cette rue?

— Une rue qui traverse, près de la maison.

— Vous la voyez souvent?

— Tous les jours.

— Eh bien, vous lui direz que vous m'avez vu.

— Vos affaires ne s'arrangent pas à Limoges?

— Non, cela ne s'arrange pas du tout. Nous arrivons au moment où l'on ne comprend plus rien. Je me défends avec trois fours sur vingt. Vous direz à Nathalie que j'espère pouvoir continuer à lui donner ce qu'elle reçoit... Je l'espère... Quatre fabriques ont fermé. Je suis venu à Paris pour supprimer notre dépôt, avenue de l'Opéra. Je réduis tout... Et puis j'attendrai.

— Vous retournez bientôt à Limoges?

— Demain soir, ou après-demain...

Il détourna la tête pour éviter le regard de Fernande fixé sur lui, et murmura :

— Je n'aurai pas voulu partir sans voir Aline...

***

Un moment, Jean suivit la rue de Reuilly, droite avec de grands espaces entre les maisons isolées de hauteur inégale, traversa la chaussée et s'arrêta devant la maison des Diaconesses dont toutes les fenêtres étaient ouvertes par ce jour doux de novembre.

Il poussa le battant de la porte cochère, traversa une cour vide, un salon désert, meublé de fauteuils rouges, et se dirigea vers la chapelle. Quand il ouvrit la porte, l'assemblée entonnait le cantique d'Ambroise Paré : « La voici l'heureuse journée! » Il resta debout près de l'entrée, cherchant des yeux Aline dans l'assistance compacte qui remplissait le petit temple. Sans doute elle était assise au premier rang, parmi cette masse vague d'uniformes bleus et de coiffes blanches.

Le pasteur descendit de la chaire, se placa devant la table de communion, fit un signe et dit :

— Aline Barnery, vous sentez-vous pénétrée d'une telle reconnaissance envers votre Dieu Sauveur, qui nous a racheté à un si grand prix, que vous voulez lui consacrer, dans le service des Diaconesses, votre corps et votre esprit qui lui appartiennent?

Le cœur étreint, les yeux fixés sur la silhouette féminine, debout face au pasteur, et dont il ne distinguait que la coiffe blanche, Jean entendit dans le silence une voix tout à coup familière, un peu tremblée, qui répondit :

— Oui, par la grâce de Dieu.

— Aline Barnery, vous sentez-vous prête à accepter le nom de *Diaconesse unie* et les devoirs qu'il impose de servir Dieu et les pauvres, selon les principes de l'œuvre, sous la direction du Conseil, en quelque lieu et à quelque tâche qu'il trouve bon de vous employer.

— Oui, par la grâce de Dieu.

Le pasteur étendit les bras et dit :

— Père Miséricordieux, Christ Sauveur, ami des travaillés et des chargés, Saint-Esprit inspirateur de courage et d'amour, nous Te remercions d'avoir appelé cette fille de Ton Église à devenir le témoin de Ta vérité. Répands en elle Ta Grâce par qui les vieilles choses étant effacées, toutes choses devien-

nent nouvelles; consacre-la Toi-même à Ton incomparable Service et soutiens-la tous les jours de sa vie...

Jean détourna ses yeux mouillés de larmes sur l'assistance oppressée, et aperçut le profil de Nathalie qui était penchée en avant, tendue vers sa fille dans une extase douloureuse et comme illuminée. Craignant d'être vu et de troubler par une émotion profane un instant si pur, il baissa la tête, se dégagea sans bruit de ses voisins et sortit du temple.

***

Jean avait prévu une crise dans l'industrie des deux mondes, mais lorsqu'elle apparut, il ne reconnut pas le danger qu'il avait craint. Devant la réalité, il fut aveugle. L'événement dont il ne voyait pas l'importance ni les effets prochains demeurait pour lui comme abstrait, simple prétexte à conversation.

Ce qu'il appelait une « crise » prit un aspect nouveau lorsqu'il s'aperçut de la diminution des commandes d'Amérique. Mais de moindres bénéfices sont une épreuve supportable et même utile, qui réveille l'attention. On découvre tout à coup les abus.

Lorsqu'il ferma la nouvelle Fabrique et se replia dans l'ancienne encore très peuplée, il envisageait ce qu'il croyait le pire avec cette confiance du médecin qui fait crédit à la nature et à la fièvre plus qu'à ses remèdes. Il était soutenu par le sang-froid ancestral, l'optimisme de tout vivant qui porte en lui un passé infini, une lignée miraculeuse et le souvenir inconscient de ses résurrections.

Enfin il dut réduire son personnel, laisser dix-huit fours éteints. Il fallait renoncer à l'audace et à la ténacité qui n'avaient plus d'objet, obéir à des réflexes nouveaux, reculer dans la nuit, cesser de comprendre.

Naguère il s'inquiétait du manque d'ouvriers et il s'était muni de machines contre cette pénurie. Soudain, les voilà beaucoup trop nombreux.

Ceux qu'il chasse ne reviendront plus. Quelque temps, secourus, libres, ils iront jardiner et pêcher au bord de la Vienne, puis ils quitteront Limoges et oublieront très vite

les gestes souples de l'ouvrier porcelainier, inculqués par une longue pratique, souvent perfectionnés et transmis à travers des générations.

Pour conserver à B. et C° la possibilité de renaître, il fallait tout subordonner à sa durée, sacrifier les gens, s'ingénier même à en supprimer le plus possible, gardant seulement une poignée d'hommes auprès des derniers fours.

Cette volonté instinctive ne suscitait chez Jean aucun débat, aucun doute; il la subissait avec confiance, et pourtant il en était victime. Il n'avait pu constituer des réserves suffisantes à cause des prélèvements de l'État, mais, en fermant la Fabrique, il sauverait encore pour la famille un capital qui risquait de fondre dans une obstination presque vaine. Et lorsque ce capital sera épuisé il ne trouvera aucune aide : on lui appliquera les lois de la nécessité.

Jusqu'ici, lorsqu'il avait refusé des augmentations de salaires, employé à sa guise les bénéfices, construit malgré tant de résistance une immense Fabrique désormais superflue, il avait cru agir pour le bien d'une population ignorante. B. et C° représentait pour lui non seulement une perfection unique dans un art industriel qui disparaîtrait avec certaines traditions, mais le moyen de procurer l'aisance à un grand nombre de foyers. Il n'avait jamais accepté l'injustice fondamentale de la nature qui ne dispense que des faveurs et réclame des victimes. Comme dans sa jeunesse il pensait encore : « Le tort que l'homme peut effacer ne relève que de l'homme. » Mais il peut difficilement effacer ses torts et soulager autrui. On se console par des mots et de bonnes pensées. Jean se méfiait des mots, des masques, même des satisfactions trop faciles de la vie intérieure qui admet tant d'échappatoires, tant de complaisance pour soi-même. Peut-être par atavisme, il attribuait à l'action matérielle, au don par l'acte, si modeste qu'il fût, une valeur indéfinissable mais absolument certaine.

A présent, la fonction qu'il s'était octroyée pour le bien des autres lui imposait de rejeter à l'abîme ceux qu'il avait voulu sauver. Dans ce poste inhumain qui n'exigeait plus de son titulaire que l'insensibilité, un autre pouvait le remplacer.

Il sentait que le moindre découragement chez Pauline, une

invitation à déserter, simplement son tenace désir de retourner à Rens, auraient maintenant plus de prise sur lui.

Mais quand il parlait de la Fabrique, elle l'écoutait avec une grande attention, un air tranquille, sans rien dire et il se sentait rassuré, auprès d'elle, par sa vue, par une intime résonance de ses propres paroles dans cet être connu, si bien attaché à la vie.

— Cela peut durer deux ans encore avec nos réserves, peut-être trois ans... Après... Tu vois ce que nous risquons tous.

— Oui.

— Et tu crois qu'il faut persister?

— Oui.

— On pourrait s'arrêter. On sauverait quelque chose. Aujourd'hui nous ne sommes pas ruinés, mais demain?...

— Tu consentirais à liquider B. et C°, tu abandonnerais la Fabrique, quand il y a encore une chance?

— Est-ce qu'il y a une chance?

— Ce n'est pas à nous d'en décider.

— Si nous persistons, je crois qu'il faut changer de méthode, faire une autre sorte de porcelaine pour les bazars, comme les autres.

— Les autres sont là pour cette porcelaine. Si l'on ne fait plus du B. et C° chez B. et C°, ce n'est pas la peine de continuer.

— C'est bien ce que je me disais... Mais je crains qu'il n'y ait plus d'acheteur pour du B. et C°.

— On verra... Il y a la France...

— N'est-ce pas trop tard?

— La porcelaine ivoire que je trouve plus belle encore que le céladon, offre-la aux Français. Ne pense plus à l'Amérique.

— La porcelaine ivoire n'est pas encore au point. On réussit quelques pièces, par hasard. Je l'avais abandonnée. Est-ce raisonnable de continuer des essais, de gâcher des tournées si coûteuses pour obtenir un ton un peu plus rare?

— Ce n'est pas seulement un ton plus rare, cette porcelaine est très belle.

— J'avais pensé à une nouvelle forme... une assiette qui serait comme une coupe, sans ailes.

Il tira un crayon de sa poche et dessina un croquis sur le journal :

— Regarde. Le premier essai a été piteux : une galette. Alors on a un peu relevé les bords. Puis on a fait une rainure au milieu du rebord, creusant légèrement de chaque côté... Tout de suite l'assiette a pris de la vie. C'était réussi. Nous avons eu d'autres soucis. Je n'y ai plus pensé.

— C'est à cela qu'il faut penser.

Dans une salle poudrée de blanc, de loin en loin, un homme en blouse fait apparaître dans le tourbillon d'une motte de pâte la forme d'une assiette ou d'une tasse; quelques femmes actives, toujours bien peignées, sont groupées autour d'une table parmi beaucoup de tables vides; çà et là, dans les grands ateliers vitrés, dans le bâtiment sombre des fours éteints où les moules de briques entassés font des colonnades roses, dans la salle qui sent le foin et celle qui vibre d'une rumeur de moulin, le batteur de plâtre, l'useur de grain, le calibreur, l'émailleur, le manœuvre, vestiges d'un peuple dispersé, maintiennent les rites de B. et C°.

Mais une vie nouvelle remplit le bureau de Jean, l'atelier des modeleurs et la petite pièce où les dessinateurs sont assis devant une table chargée de papiers et d'outils aigus. On a repris les recherches pour le service ivoire; on s'échauffe en jugeant des courbes, des reliefs contestés la place d'un ornement; on commente les projets de Suzanne Lalique, les objections du modeleur. Et ces méditations sur des nuances, cette attention à l'infime détail, cette volonté de ne rien négliger pour un juge que l'on suppose difficile a rendu à tous une espérance, rétabli un but, un chemin praticable dans la confusion du monde.

Pauline ne séparait plus le destin de la Fabrique de la personne de Jean, enveloppant dans une même sollicitude amoureuse et maternelle des objets si mêlés. Il fallait se tenir ferme dans l'instant présent sans regarder au delà. On subissait l'événement fatal et pourtant les moindres mouvements personnels, l'humeur, une dépression dans la santé, pouvaient à tout moment en changer le cours. Elle s'inquiétait de la santé de Jean.

— Tu devrais aller à la montagne avec Max, pendant les vacances de Noël.

— Ce n'est pas le moment de dépenser de l'argent et je suis bien vieux pour les sports d'hiver! J'aimerais mieux le Midi.

— Il y a des montagnes dans le Midi, près de Nice. Je demanderai des renseignements à la petite Suzanne Picat. Elle va y passer quinze jours...

***

Vêtu d'un costume bleu, semblable à celui de Max, coiffé d'un bonnet, une écharpe autour du cou, ganté de grosse laine, Jean descendit l'escalier de l'hôtel d'un pas appesanti par ses lourdes chaussures, et jeta un regard au casier des lettres; comme la porte vitrée s'ouvrait devant lui, il sentit dans la bouche un air froid. Il regarda à travers ses lunettes teintées un ciel jaune, puis se dirigea vers une grotte garnie d'objets de sport. Max était parti à l'aube avec Suzanne. Jean se contenterait des modestes pentes voisines. On choisit pour lui des skis à sa taille et on les fixa avec de fortes ligatures, après des tâtonnements et quelques génuflexions. Il s'avança enfin sur le chemin de neige durcie, un bâton dans chaque main, levant une jambe après l'autre, empêtré dans ces appendices enchevêtrés qui à tout moment menaçaient de l'emporter. Retrouvant les secrets de l'équilibre, il s'abandonna à une descente suffocante et remonta le versant par des biais fatigants. Dès qu'il s'élançait les genoux fléchis, les yeux hagards, il tombait. C'était une abdication toute morale. Son esprit refusait l'angoisse de la vitesse.

Il revint à l'hôtel, se dégagea de ses skis et sentit avec plaisir un sol ferme adhérant à ses souliers légers comme des escarpins. Il s'assit au soleil devant une table de la terrasse, le dos contre le vitrage de la salle à manger, demanda du papier et écrivit à Pauline : « Max est parti avec Suzanne, chercher de la neige très loin. Ils reviendront pour le déjeuner, dispos après cinq heures de marche (Suzanne est dans un petit hôtel voisin. Nous sommes à peu près seuls dans notre Palace). J'ai essayé de faire du ski. Je n'ai pas oublié les principes, mais cet exercice n'est plus de mon âge. Il m'épuise et surtout

il m'ennuie. Je ne crois pas d'ailleurs que l'altitude me convienne, même aux environs de Nice. Évidemment, j'ai vieilli. Je le constate sans tristesse. Si certains jeux me sont maintenant défendus, je ne me sens pas frustré. Il faut croire que d'autres choses me sont données à la place et que je préfère. Je ne saurais les définir, mais elles existent. Ceci expliquerait l'allègre destruction qui t'a scandalisée. »

Ces derniers mots se rapportaient à un incident récent. La veille de son départ, montant au grenier pour fouiller dans une malle, il s'aperçut qu'une bonne avait découvert un monceau de lettres écrites à Pauline dans sa jeunesse et pendant la guerre. Ces lettres lui parurent si vieilles, si étrangères à tous deux, qu'il les brûla par poignées dans la cheminée de Max.

Il interrompait sa lettre pour regarder de temps en temps l'azur foncé et des monts sans neige, couleur de parchemin, tachetés par un duvet de mélèzes. Dans un ravin, sur un tapis blanc, des silhouettes noires simplifiées comme un dessin d'enfant sans cesse culbutaient.

Quand il eut fini d'écrire, il changea de place et ouvrit un livre. Mais souvent il regardait du côté de la route, guettant le retour de son fils.

Il arriva, levant ses grands bras, le visage illuminé et s'assit à côté de son père.

— Raconte, — dit Jean fixant sur le jeune homme ses yeux souriants et tendres.

Mais le récit de Max était incompréhensible pour lui. Cette force inépuisable de la jeunesse le déconcertait. Jadis, il pouvait donner des conseils à son fils, mais à présent s'il parlait de fatigue, de ménagement, du chaud et du froid, ces vues de la raison absolue ne s'appliquaient pas à Max.

— Et Suzanne?

— Je l'ai quittée devant son hôtel. Elle viendra tantôt, nous patinerons.

Pour Jean, qui avait connu enfant la mère de Suzanne, la jeune fille d'aujourd'hui demeurait inséparable de cette vision ancienne. Malgré des retouches, les sourcils amincis, les lèvres et les ongles peints, le costume masculin, il reconnaissait la brunette acide d'autrefois qui toute sa vie avait crié des injures à un mari sourd. Dans les allures nouvelles,

dans le besoin incessant de jeux et de mouvement, la familiarité déclarée avec les garçons, il retrouvait la petite brodeuse assise, à la bouche pincée. Elle semblait plaire à Max. Il imaginait très bien son fils, d'aplomb sur terre et hors de la vie, allant de son large pas tranquille la prendre pour femme sans souci de l'argent et prêt à s'accommoder de tout. Mais toutes les jeunes filles que Jean regardait lui paraissaient insipides et faites pour désespérer un époux. Il ne trouvait d'attrait qu'à certains visages un peu usés. Assurément, l'âge lui avait donné des perceptions trop pénétrantes, un jugement bizarre, mal adapté à la vie, plus trompeur que l'innocence et qu'il devait réprimer. Il ne pouvait plus rien dire de sensé à son fils sur le choix d'une femme et la conduite dans le monde.

Jean regarda dans la salle à manger à travers le vitrage, puis déplia un journal, le visage tout à coup soucieux.

— Allons déjeuner!

Ils entraient chaque jour un peu plus tard dans la vaste salle où vingt valets en habit les attendaient. Aussitôt leur table se couvrait de raviers bariolés et l'on voiturait un jambon dans sa conque de métal. Jean dit à mi-voix :

— J'ai appris que nous logions dans un hôtel en faillite. Comment soutenir tant de faste? Ce qui est étonnant, c'est qu'il y ait encore des domestiques.

— Ils attendent les visiteurs d'autrefois qui ne reviendront plus.

— Oui.

— Est-ce que tu as pu restreindre suffisamment les frais de la Fabrique?

Max prononça ces mots gaiement, mangeant avec appétit.

Jean détourna la tête vers le professeur de patinage, que l'on voyait le matin voleter tout seul sur la glace et qui était assis discrètement devant une table, écarté, mais dans un si beau costume qu'il attirait les regards; puis il contempla le jour éclatant à travers la vitre avec une expression concentrée.

— J'ai congédié des ouvriers et des employés, mais je ne puis réduire les bâtiments; leur entretien coûte cher. Les impôts sont terribles. Les petites fabriques ont de la chance!

— En somme, pendant les périodes de prospérité, les grandes

entreprises écrasent les petites. C'est l'inverse dans la crise. Il y a toujours des victimes.

— C'est ainsi. Il y a même des victimes parmi les touristes. La belle route que nous avons gravie dans la montagne rouge pour venir ici est parsemée de pierres. On m'a dit qu'elles tombent parfois sur les passants. Mais les victimes ne souffrent pas longtemps et les privilégiés ne s'aperçoivent pas de leur chance. A quelque distance, je pense que tout cela est égal. Si nous avons des sujets de plainte, c'est à cause d'un défaut de perspective.

Les repas de l'hôtel avaient plu à Jean le premier jour. Maintenant, il repoussait tous les plats et se nourrissait de pommes. Ils quittèrent la table, les joues en feu, étouffants sous leurs tricots. La chaleur des salles semblait correspondre à l'ardeur du soleil, mais sur la terrasse où ils s'assirent pour prendre le café, un air glacé les refoula dans le hall. Ils s'installèrent dans de larges fauteuils de cuir auprès d'une cheminée de château féodal.

— J'ai vu M. Vouzelles à Paris, — dit Max à mi-voix. — Il m'a parlé de toi et de la Fabrique. Il m'a dit : « Si votre père se souvient de nos conversations, il admettra que je n'avais pas tort. Ce n'était pas la peine de priver des hommes et de tant lutter pour bâtir un si grand monument qui n'est plus utilisable. »

— Quand j'ai construit la nouvelle Fabrique, j'avais raison. A cette époque, elle était nécessaire.

— C'est comme la guerre.

— Comment?

— On le voit bien maintenant, elle a été inutile.

— Non, rien n'est inutile. Sur le moment, en 1914, nous n'avons eu aucun doute.

Max se souleva de son fauteuil, poussa le sucrier vers la tasse de son père avec un élan affectueux, et murmura :

— M. Vouzelles pense que les relations économiques entre les nations, entre l'Europe et l'Orient, entre tous les hommes ont changé, et il dit que tes idées...

— Les relations entre les êtres ont sans cesse varié, mais pour chacun les mêmes vertus sont toujours bonnes. On ne verra jamais un homme plus complet, plus respectable que le

philosophe Lachelier par exemple. Je ne parle pas de ses œuvres. Si je le propose comme exemple, c'est qu'il représente par son caractère, par sa vie, une espèce d'homme qui n'est pas nouvelle et qu'on ne pourra surpasser. J'admire le courage de l'aviateur, l'endurance de l'ouvrier, mais je trouve ces qualités et beaucoup d'autres chez le philosophe Lachelier.

— Je ne parlais pas des qualités d'un chef d'entreprise, mais de son but...

— Que veux-tu dire?

Max rougit et d'une voix éteinte :

— On peut imaginer, comme M. Vouzelles, que l'accord remplacera la lutte et que la notion de service sera substituée à celle de profit. On travaillera pour le bien de tous et non pour le bien d'une fabrique...

— Je connais la formule. J'en ai même vu l'application. Au front, nous avions supprimé le profit. Pourtant, le meilleur jugement sur la guerre, je l'ai trouvé dans ce livre de souvenirs que je lisais ce matin : « L'accablement de toute cette médiocrité autour de moi fut mon plus grand supplice à la guerre ». D'ailleurs la société que tu rêves existe. C'est un monde de fonctionnaires et de gendarmes.

— Non, elle exige seulement du zèle. Le sentiment que votre tâche est utile à tous et qu'elle est dédiée à la communauté suffit.

— Ce sentiment n'est pas nouveau, mais il est réservé aux aristocrates. Méfie-toi du culte de la masse, il implique en réalité le mépris de la masse. Cela finit par un clan, un chef, l'exaltation des petites ambitions collectives, des buts bien inculqués. Les buts sont toujours bas.

— Il me semble, mon cher père, que tu es un anarchiste et que je suis un représentant de l'ordre.

— Peut-être.

— Les buts ne sont pas toujours bas, — dit Max en détournant les yeux. — Si l'on vise seulement à la grandeur de l'État, à la suprématie d'une race, à une domination quelconque, le but est médiocre. Mais en Russie, c'est différent. Par la masse, c'est l'homme même qui est élevé.

— Il est élevé par des hommes.

— Bien sûr, les buts sont humains.

— Trop humains.

— Qu'est-ce que tu proposes?

— Des idoles individuelles... Ce sont des Dieux... Je te donne de mauvais conseils... Mais cela ne fait rien... Tu vas entrer dans un monde où l'on sera très bien élevé. Chacun recevra un mot d'ordre, car il faudra résoudre des questions pratiques de vie ou de mort, urgentes, primordiales, tout à fait insignifiantes.

Jean chercha un crayon qu'il avait laissé sur une table de la terrasse et s'asseyant de nouveau, un papier appuyé contre le livre qu'il tenait sur ses genoux, il se mit à dessiner tout en parlant :

— Tu sens plus fortement que moi, ou du moins tu accueilles plus volontiers les transformations de la société, mais les idées auxquelles je suis attaché sont durables... Gœthe composa le Divan oriental et Montaigne écrivit la plus belle prose en des temps extraordinairements différents du nôtre, dont nous séparent beaucoup d'abîmes... Ils croyaient à des choses qui n'ont pas disparu...

Il s'interrompit pour regarder son dessin, réfléchit en jetant les yeux vers la tasse à café, puis reprit lentement :

— Vois-tu, la plus grande épreuve pour l'homme est d'être toujours ramené à sa mesure. L'excès lui est fatal. Il lui faut du soleil, du mouvement, mais pas trop; un bonheur mitigé, de préférence un peu douloureux afin de l'apprécier; quelques commodités, mais très restreintes. Au delà, tout est pour lui satiété, folie, poison. Il ne supporte, dans l'extrême, que la privation. Cette loi lui est sans cesse rappelée par des cataclysmes, car cet homme à jamais médiocre est immodéré; il a une âme mal logée qui le pousse à s'agrandir. Il s'y est évertué par des mythes, par la guerre, par des mots, par la science et l'industrie... C'est inutile. Il doit se contenter pour toute grandeur d'accepter ses limites. C'est dur, mais au delà il ne serait plus un homme... Je crois que j'aperçois Suzanne... Allez patiner. Je vous rejoindrai tout à l'heure. Quand on est resté un moment dans cet hôtel, il faut absolument sortir.

Jean pensa tout à coup à l'Esterel où il était resté deux jours avec Max. Il se rappela avec plaisir ces montagnes dont

l'incendie a découvert les beaux contours. Sur le sol pierreux, dans les ravins rosés, poussent le romarin, l'arbousier, le myrte, les bruyères. Isolé dans la brousse argentée se dresse un grand pin d'autrefois. Nul passant ne trouble cette étrange enclave à l'abandon, Eden stérilisé, muet, tempéré, où toutes les félicités sont réunies : la lumière et le silence.

***

Doucement remué sur les coussins du wagon, Jean tournait la tête vers la portière. Une nappe d'eau bleue, la courbe du rivage se balançaient un instant dans le ciel, puis la voie suivit un couloir de roches et d'arbustes; par une échancrure rougeâtre, il aperçut la touffe des palmiers du Trayas. Le train longeait l'Esterel.

Jean s'était dit qu'il aimerait à vivre ici avec Pauline. Sans doute ce serait sage, au lieu d'aventurer ses dernières ressources sous la pluie de Limoges à la poursuite d'une porcelaine rare dont personne n'avait envie. Mais ce qu'il jugeait désirable ou sensé restait détaché de lui comme ces tableaux fugaces dans le cadre de la portière, caresse pour les yeux qui déjà se fermaient. Il était emporté dans le sens de sa vie qui ne relevait ni de la raison ni du plaisir, fidélité mystérieuse, volonté subie, implacable comme la direction du train.

Il s'arrêta à Paris, afin d'interroger quelques marchands sur la clientèle française qui pourrait s'intéresser à la porcelaine Barnery.

Il disposait de peu de temps pour des courses nombreuses, mais comme il sortait d'un magasin, boulevard Malesherbes, il fut surpris par l'aspect vieillot de ce quartier où se trouvait le petit hôtel gothique jadis habité par Robert Barnery. Avant de remonter dans sa voiture, il fit quelques pas sur le large trottoir bordé d'arbres.

Depuis la jeunesse de Jean, maint fléau a frappé les habitants de ces avenues, mais les boutiques subsistent et leurs enseignes indélébiles incrustées entre les portes cochères de bois jaune, sous les rangées de fenêtres qui conservent encore des voiles pâles derrière un balcon de fer noirci. Les vitrines sont garnies et toujours prêtes à séduire, le vendeur dans

l'ombre, figurant obstiné. Il atteste, comme les festons de la grille du parc Monceau, comme la douce clarté de ses gazons ou le roulement régulier des automobiles, avec leurs petits cris de canard, que la ville demeure par son décor, même quand on n'entre plus dans le magasin et qu'à tous les étages peu à peu chacun est délogé de son rang.

Boulevard des Italiens, là où jadis, un matin, Jean avait aperçu Paul Adam sur le bord du trottoir, immobile comme un ibis engoncé dans son beau plumage, il remarqua la procession des passants, toujours dense, mais bourbeuse, foule d'hommes surtout en de pauvres vêtements. Tout décolorés par les économies, ils défilaient devant les vitrines, regardant aux étalages des chaussures bien cirées, des gants frais, des mannequins fiers de leurs costumes neufs.

Sur les hauteurs de Passy, il fit arrêter sa voiture pour contempler par une brèche, entre des falaises, des galets blancs dans les bas-fonds du fleuve. Autour de lui, des rues gardaient intacte leur patine; d'autres tout juste soulevées de terre dressaient des cubes blancs fraîchement découpés.

Il se fit conduire à Belleville, aux Lilas, à Vincennes, suivant des rues presque semblables, parfois bordées d'arbres, soudain élargies et champêtres. Jusqu'à la banlieue, aucun logis n'avouait la misère. La ville stoïque et plantureuse cachait bien la chambre où sans secours, faute de quelques papiers, des gens vivent d'une gorgée de thé et n'ont plus jamais faim.

Devant son wagon, dans un souterrain où déjà il croyait respirer l'air de Limoges, Jean acheta des journaux, puis s'installa dans un angle du compartiment face à une banquette où un voyageur avait disposé son manteau.

Son enquête décourageante ne l'avait pas abattu. Aux sombres avertissements, il opposait une certitude intime. Comme tous les créateurs, en contact avec la vie, il avait ses propres raisons d'espérer et qui tenaient au mouvement même de l'esprit. Il rêvait constamment à une forme de tasse inspirée par le motif élargi de la bordure de l'assiette et qu'il voulait appliquer à toutes les pièces du service. Pour se distraire, il ouvrit un journal mais fut péniblement chatouillé par des nouvelles qui toutes l'atteignaient personnellement

comme si rien ne bougeait dans le monde sans quelque répercussion sur la porcelaine de Limoges. Enfin, il ferma les yeux.

Il fut interpellé par le voyageur qui lentement déplaçait son manteau et mit un béret basque. C'était M. Giri. Jadis, on n'entendait sa jolie voix que dans les Comités. Aujourd'hui, la douleur lui arrachait des plaintes. Il devenait bavard. Jamais il n'avait tant réfléchi.

Jusqu'à Limoges, baissant à peine le ton aux arrêts, M. Giri maudit la démocratie, les hommes politiques, la science, la littérature, la machine, les financiers et le savetier, les guerroyeurs et les pacifiques, l'époque à laquelle il devait tout et qui lui retirait ses présents.

Ensemble, dans une gare neuve, ils descendirent du wagon et se séparèrent devant la ville morte, tout entière frappée par la chute de quelques industries.

La peur se propageait à travers les maisons solidaires. Le boutiquier oisif regardait sa porte, l'employé s'inquiétait songeant à son patron, la fiancée et le vieillard craignaient d'être abandonnés. Le bourgeois qui s'était tant privé dans sa jeunesse se réduisait encore, ne conservant guère que des manies, un tic, une manière de parler qui dénonçait son origine et l'exposait à l'envie.

Se réveillant chez lui, Jean eut l'impression d'avoir quitté Limoges depuis très longtemps. Il remarquait chaque objet sans définir si cette lumière pauvre lui plaisait ou l'attristait. Mais sûrement, il avait pris des forces et en sifflotant il mit un costume oublié depuis quelques années et qui lui parut neuf.

A la fabrique, pour éviter de rencontrer le comptable, il s'enferma tout de suite avec un dessinateur. Il était penché sur son épaule, quand on lui annonça l'arrivée de miss Howard qui passait par Limoges allant vers Padirac et désirait visiter la fabrique.

— Il n'y a rien à voir! — dit Jean.

Et il chargea Théodore, le fils de Frédéric, depuis peu employé dans ses bureaux, d'accompagner miss Howard.

Pour Jean, la fabrique ne représentait plus qu'un difficile problème financier, des entretiens à mi-voix avec le comptable une pensée qui vous réveille en pleine nuit comme un coup de feu.

Il manquait à Limoges les cent millions qui naguère venaient chaque année d'Amérique. La conquête de Robert Barnery s'était évanouie.

« Il faudrait tout recommencer dans la pauvreté générale sur d'autres bases, en respectant de cruelles hiérarchies », se disait Jean. Mais les ouvriers résistent, pleins de confiance. On leur a dit qu'il existe des trésors dont ils sont frustrés et que de justes lois répartiront le bien-être entre tous, lorsque de fortes têtes seront éliminées. Sans doute, ils verront bientôt la Terre Promise. Puis ils redeviendront des bergers dans la lande d'où Robert Barnery les avait tirés.

Cette vision s'imposait à Jean pendant qu'il traversait les longs ateliers vides et chauffés, cherchant miss Howard qu'il voulait saluer en souvenir de G. K. Howard, un ancien client d'Amérique.

Piétinant d'enthousiasme, au côté de Théodore impassible, elle contemplait l'ouvrière qui faisait surgir d'un pâle tourbillon, source toujours vive, un objet fragile.

— C'est beau! — dit-elle, secouant avec excitation la main de Jean. — Et ces hommes! qu'ils sont intéressants! les bonnes figures!

— Voulez-vous voir les peintres?

— Oui, je voudrais bien!... Vous vivez dans la beauté, monsieur Barnery.

— Je vous montrerais volontiers les fours, mais ils sont éteints. Il n'y en a qu'un en activité.

— Oh! vous avez encore un four en activité! je serais curieuse de le voir!

— Par ici.

Ils traversèrent dans une chaleur d'étuve une salle garnie de hauts casiers gris où reposaient des porcelaines alignées comme des colombes blotties.

Descendant un escalier, Jean éleva la voix pour dominer le bruit des courroies et des machines.

— Les fours sont de l'autre côté de la cour...

D'un ton un peu chantant, le geste arrondi, se penchant vers miss Howard, peu à peu gagné par sa ferveur, il dit :

— Cette pâte encore souple que vous venez de voir est issue des plus anciennes roches cristallines, les premières qui ont

paru sur la croûte terrestre, celles que l'on nomme les roches ignées.... Le feu, à de très hautes températures, lui restitue...

Dans un vaste hall sombre, deux hommes demi-nus jetaient des pelletées de charbon sur un brasier aveuglant puis reculaient vers la porte d'entrée, la face salie et mouillée de sueur. Miss Howard fixait sur eux son regard puissant et ingénu. Elle aurait voulu les questionner, connaître leur vie, leurs amours. Soudain, ils abandonnèrent leur pelle et se précipitèrent en avant. Elle se retourna et aperçut Jean étendu à terre. Le visage rouge, le regard durci par la souffrance, il éloignait du geste ceux qui cherchaient à le relever.

— Théodore, téléphone à Pauline, mais sans l'inquiéter. Il faut qu'elle prévienne le docteur Vercoustre. Je vais me faire conduire à la clinique... Excusez-moi, miss Howard... Je sens que je me suis démis le genou... C'est stupide... Je n'ai pas vu ce trou. Théodore, tu feras visiter à miss Howard l'atelier des modeleurs.

— Non, monsieur Barnery! ce qui est arrivé est ma faute!... Je suis désolée! Je veux rester auprès de vous.

Il était devenu très pâle.

— Allez avec Théodore.

Elle offrit encore son aide en s'exclamant, mais vit le regard de l'homme à terre, qui avait peine à maîtriser en lui quelque chose de farouche, et elle céda à sa volonté.

Adroits, habitués à manier des objets délicats, deux ouvriers soulevèrent Jean avec précaution et l'étendirent sur des planches qui servaient à transporter la porcelaine.

— Déposez-moi chez le concierge et qu'on demande la voiture d'ambulance.

Un ouvrier roula sa veste et la glissa sous le genou de Jean.

— Merci, Michel.

VI

« Est-ce vraiment un accident? » se demandait Jean. Mais sa grand-mère à soixante ans ne pouvait plus marcher, et cet oncle avec ses cannes...

Vercoustre a dit : ce sera long. Sera-t-il condamné pendant des semaines ou pendant des années à cette position où tous

les mouvements naturels semblent une maladresse et qu'il n'accepte que pour éviter la douleur? On le trompe avec une voix douce et des regards tranquilles. Couché à plat, immobile, il écoute Pauline qui lui lit le dictionnaire de médecine. Mais elle saute des phrases. C'est à peine si on lui montre la feuille de température. Il veut voir ces graphiques réguliers, apprendre à lire cette écriture pointue.

Ils n'ont pas l'air de comprendre ses souffrances, tous si calmes, avec leurs réconforts de gens bien portants que rien ne menace. Ils disent qu'il y a de l'eau dans le genou; on croit que le mal est borné à la place brûlante que recouvre la couche de ouate. Mais il sent la racine bien plus profonde.

A la Fabrique, personne ne peut le remplacer. Il ne veut pas qu'on le remplace. Il veut lire le courrier, dicter les réponses, tout décider. Il réclame Bavouzet.

Il faut s'accoutumer à des postures intolérables. Les répits ne sont pas un repos. Cette félicité suprême : moins souffrir, n'est jamais parfaite. Il croit qu'il va fumer, lire, manger, parler. Il n'a que des appétits faux, des désirs insoutenables.

On déploie un journal devant lui et déjà il s'en détourne rassasié. Il a demandé une banane écrasée dans la crème et certaines cigarettes d'Orient qui sont de pur tabac, mais il n'en reconnaît pas la saveur. Tout l'excède. Il n'a pas la même température du sang qu'autrefois, ni la même sensibilité. Ses rapports avec les objets dans le temps où il avait un autre corps, ses goûts, ses habitudes, sa discipline d'antan, ne peuvent plus servir. Il est devenu un être sauvage, furieusement inconstant, dans un monde nouveau où les horloges sont déréglées : certaines heures ne s'écoulent pas et il étouffe dans une stagnation universelle, d'autres fuient comme souterraines.

Il se replie dans une paresse incommode, une perpétuelle attente, guettant la venue du soir, du matin, le pas de Pauline sur le tapis et le parquet du couloir, ce pas fort et pressé qui accourt avec un bruissement frais. Quand elle entre, vive et lumineuse, il semble qu'elle va tout renouveler; mais si elle dit : « Je te laisse un moment », il ferme les yeux et répond « Oui », presque soulagé. C'est en s'éloignant qu'elle emportera tout ce qui adhère à lui de si crispant.

Quand il souffre, dépossédé de sa vie normale, il lui semble qu'il a toujours connu cette douleur. Il ne retrouve aucun souvenir dont elle soit absente, et sur quoi se reposer. Elle est mélangée à tout son passé, à son avenir aussi, qu'il rêve parfois dans un demi-délire.

***

Les objets qui l'entourent sortent comme d'un brouillard, se détachent et se répandent suivant l'heure et l'intensité de la fièvre.

Puis vient une fatigue que tout froisse : un tableau de travers, un reflet sur un meuble qu'il attend chaque soir à la tombée du jour et qui n'est pas apparu.

Cette lumière projetée d'une fenêtre lointaine et qui se dessine sur le mur, ce n'est pas une ménagère qui là-bas prépare le dîner, un homme qui lit accoudé à une table : c'est un signe pour lui. Il y voit une présence bienfaisante.

Pauline ne peut comprendre ce chaos où il est à la fois isolé, perdu, et au bord d'un autre monde, hors du temps et de la souffrance. Les vivants sont trop réels. Il faudrait d'autres êtres pour entendre ces choses du silence.

Mais la toilette, le bouillon de légumes, la visite du médecin le ramènent un peu vers les vivants et l'obligent à rappeler en lui ce qui encore leur ressemble.

***

Il reconnaît cette maladie. Elle est très ancienne. Des images de jadis lui reviennent devant les yeux avec une étrange intensité : le départ de Barbazac, la clinique, la chambre d'hôtel, la douleur, la solitude, Pauline dans sa robe mauve. Il sait maintenant comme elle tremblait intérieurement sous son air un peu guindé et l'épaisse voilette. Il voit ce qu'il n'avait pas remarqué alors : le frémissement de son pied sur les fleurs du tapis, ses mains nerveuses qui pétrissaient le petit sac.

***

Il sut choisir les meilleures positions et demeurer immobile. Il pouvait se relever un peu sur l'oreiller. Il avait oublié la santé et apprenait à vivre avec lui-même, compagnon négligé, inquiétant et qu'il ne connaissait plus.

Tout ce qui avait occupé sa vie et son esprit depuis quarante ans, tout ce qu'il avait remué, rejeté, appris, oublié, l'assaillait avec des voix discordantes. « Je me suis toujours trompé », se disait-il, tâchant de refouler dans l'ombre ces choses inutiles encore effervescentes et qui gênaient une autre pensée.

Pauline ne pouvait plus lui donner que le soulagement d'une présence muette. Parfois, un mot d'elle le faisait sursauter, comme si elle le réveillait brusquement. Elle devait annoncer de loin son arrivée par un pas silencieux assez marqué cependant pour l'avertir.

Il fut question de l'emmener à la campagne. Jean aurait préféré qu'on le descendît seulement dans le jardin sous un vieil arbre aux fortes branches. On parla aussi d'une opération. L'idée qu'on lui couperait la jambe le laissait indifférent. Il n'avait pas besoin de marcher. Il n'avait besoin de rien.

***

Jean regardait la fenêtre ouverte sur le jardin, d'où venait une odeur d'œillet et de chèvrefeuille. La bonne frappa doucement et ouvrit la porte.

— Fardissou envoie les premières cerises à monsieur.

— Donnez, Marie. C'est une gentille pensée, — dit Pauline, prenant le panier d'osier rempli de cerises et de feuilles.

Elle le posa près de Jean, chercha une coupe, s'assit au pied du lit et tous deux mangeaient les cerises en souriant.

— Jean, te souviens-tu du cerisier, le jour...

Brusquement elle eut un tel désir de voir Jean bien portant qu'un sanglot la surprit.

— J'ai avalé un noyau de travers, — dit-elle en se sauvant jusqu'à la chambre de Max, où Jean ne pouvait entendre la crise de larmes qui la secouait, couchée sur le lit.

Elle se baigna le visage dans le cabinet de toilette, se poudra les joues, et, revenant dans la chambre elle s'assit auprès de Jean, baissant la tête, et se remit à picorer dans le panier presque vide.

— Eh bien? ce noyau...

— Ah! j'ai cru étouffer!

— Te rappelles-tu ce bouquet de lilas que tu m'as apporté un jour... je t'ai dit : « C'est trop... un brin seulement, tout près de moi. » Oui, c'est ainsi que les Japonais contemplent les fleurs : une seule, dans un vase. C'était l'année dernière, n'est-ce pas?

— Oui, l'année dernière.

— L'année dernière! c'est incroyable! Les visites de Vercoustre me semblent très rapprochées... mais le dernier printemps est infiniment loin... J'ai oublié trop de choses... Je voudrais me souvenir de toi à Rens... mais tu es la même, je le sais... Si je reste ici encore quelques années, j'aurai peur de guérir et de descendre dans le jardin... De mon lit à la fenêtre il y a déjà un monde... Pour un homme immobile tout change d'aspect, se dissout et se recompose autrement... Il faut trouver un autre équilibre... le véritable... Tout change... sauf toi... parce que tu es là, semblable à toi-même.

Elle écoutait sans prendre garde aux paroles, observant son visage.

— Tu vas te reposer un moment. Je vais à la Fabrique.

— Oui, je vais me reposer.

Très vite, la présence de Pauline le fatiguait comme une lumière trop vive. Il avait besoin de contempler une image d'elle à sa portée, faite par l'absence.

Chaque jour, Pauline se rendait à la Fabrique. Elle s'inquiétait du détachement de Jean pour ses affaires : elle sentait par une sorte de superstition un rapport entre sa vie et la Fabrique. On avait interrompu les essais de la porcelaine ivoire. Elle voulut qu'on les poursuivît comme si Jean était là. C'est elle qui apportait les lettres à Jean et transmettait les instructions à la place de Bavouzet. Mieux que les étrangers, elle savait comment parler à son mari et à quel moment l'aborder.

Ainsi, il ignora les nouvelles alarmantes. Bavouzet refu-

sait de tromper son chef et d'écrire des renseignements faux. Pauline prenait la responsabilité de modifier les chiffres et de remettre à Jean un compte rendu erroné.

— Ah, te voilà! — dit Jean, heureux de la revoir.

Elle arrivait toujours vivifiée par l'air de la Fabrique, par le contact d'hommes et de choses orientés vers un semblant d'avenir. Posant sur la table une sacoche de cuir qui contenait les papiers, elle dit avec animation, cherchant à ramener Jean aux intérêts de sa vie passée qui le rattachaient à la terre :

— La Compagnie Transatlantique nous a commandé le service des cabines de luxe. Ce qui a frappé Bavouzet, c'est la précision de leurs exigences. Ils veulent une belle qualité. Il y a encore des connaisseurs.

Elle cachait les rabattements, les gracieusetés qui leur valaient ces commandes sur lesquelles finalement on perdait.

Il sourit en lisant la lettre et, dans son air de satisfaction, il entrait quelque feinte pour contenter Pauline, mais aussi un véritable plaisir.

— As-tu dormi?

— Non... j'ai rêvé... j'ai rêvé à la Fabrique... Quand j'y pense, ce que j'ai fait ou rien... « Notre demeure est enlevée et transportée loin de nous comme une tente de berger... » C'est une phrase de la Bible que j'ai répétée souvent devant les tombes, sans bien en connaître le sens... Le sol cède sous nos pas et emporte...

— Mais Jean, la Fabrique est là!

— Pas pour très longtemps, ni moi non plus. Tout ce que j'ai fait est inutile... Eh bien! c'est étrange, je n'ai pas le sentiment d'une vie perdue... Il n'y a pas de vie perdue, quand on a aimé... Cet attachement, cet amour pour des êtres et pour de petites choses de rien, assurément périssables, et que la vie même, avant la mort, nous retire, je voudrais savoir ce qu'il signifie... Ce que signifie l'amour... et cette espérance qui est au fond de l'amour... cette espérance qui est au fond de tout...

Il défendait que l'on baissât les rideaux le soir. De son lit mécanique où il était surélevé, il regardait par les fenêtres carrées et basses les étoiles poindre dans le ciel et Limoges s'illuminer.

***

Pauline était à la Fabrique quand on retira du four les premières pièces du service ivoire, qu'elle fit tout de suite transporter chez elle.

On déposa la caisse dans le vestibule. La bonne enleva des planches sur le dessus et dégagea de leur gaine de foin les objets enveloppés d'un mince papier rouge; Pauline garnissait d'assiettes, de soucoupes, de tasses un plateau qu'elle monta dans la chambre. Elle descendit en chercher d'autres et bientôt, le lit, la commode, la table, les chaises furent couverts de porcelaines qui éclairaient la pièce de leurs amas légers et chatoyants.

Jean caressait une assiette du bout des doigts.

— Approche la lampe, Pauline. Je ne vois pas bien. Mets-la sur le lit.

Elle s'agenouilla pour maintenir le pied de la lampe. Tandis que Jean examinait une assiette avec attention, elle observait ses traits ainsi éclairés et les traces de la maladie qui avait vieilli son visage.

— Tu peux enlever la lampe. C'est bien. Je suis content.

Elle voulut aussi emporter l'assiette, mais il la retenait sous ses longs doigts maigres. De sa main libre, il toucha la tête de Pauline.

Elle se redressa en entendant frapper à la porte.

— Madame, c'est un monsieur qui demande s'il peut monter. Il n'est pas d'ici. M. Desrenaudes.

— Oui, je serai heureux de le voir, — dit Jean.

Desrenaudes piétinait le foin et les papiers épars dans le vestibule; il leva la tête quand Pauline descendit l'escalier et buta contre la caisse.

— Excusez ce déballage. On vient d'apporter un nouveau service que Jean voulait voir. Montez.

— Je ne le fatiguerai pas? Il va mieux?

— Par moments, — dit-elle à mi-voix s'arrêtant sur une marche avec une expression anxieuse et lasse. — Vous le trouverez changé.

— Que s'est-il passé au juste? C'est une chute?

– Il est tombé dans la Fabrique et s'est démis le genou. Le choc a fait apparaître je ne sais quoi de très ancien...

Elle connaissait le nom de la maladie, mais elle n'osa le dire devant un étranger. Cependant elle éprouvait une sensation agréable de repos à monter l'escalier très lentement, le visage préoccupé, sans contrainte.

Elle entra dans la chambre, souriante, et dit d'un air d'entrain :

— Jean, voici monsieur Desrenaudes.

Se tournant vers la porte :

— Vous trouvez le fabricant au milieu de ses œuvres.

— Cher ami, — fit gaiement Desrenaudes, — on dirait qu'un vol de mouettes s'est abattu dans votre chambre!

Il s'assit auprès du lit, mais regarda Pauline :

— Votre femme me disait que vous alliez beaucoup mieux.

— Oui, — dit Pauline vivement. — Et bientôt nous irons au bord de la mer.

Desrenaudes se leva et s'approcha de la table.

— La belle porcelaine!... Toujours inventif, Barnery.

— Toujours.

— Vous reviendrez à la Fabrique, — fit Desrenaudes en se frottant les mains.

— Ce n'est pas sûr... Mais je ne me plains pas... J'avais peur de mourir brusquement, sans avoir le temps de regarder la vie... A présent, échoué... Alors cette porcelaine ivoire vous plaît?...

— Magnifique!

— Quand j'étais enfant, mes cousines faisaient des assiettes pour leurs poupées avec des pétales de magnolia... une belle matière onctueuse de ce même ton... Il me semble que nous l'avons ressuscitée... Desrenaudes, parlez-moi de la Charente.

— Je ne vous dirai rien de gai, mon cher ami, — fit Desrenaudes en s'asseyant.

— Parlez-moi de Barbazac...

— Aux élections municipales on a balayé les antiques représentants du Cognac. Le peuple veut des hommes nouveaux.

— Oui. Le vigneron veut vendre son vin. Si Hennessy ne peut plus l'acheter, que ce soit l'État!

— Vous savez que Burgaud-Duperron a fait faillite?

— Non!... Burgaud-Duperron? C'est inouï... Tu entends, Pauline, Burgaud-Duperron!

— A Bordeaux, la situation n'est pas meilleure.

— Je sais. Ici, une ville de chômeurs. Dans la campagne, on voit revenir des messieurs de Paris qui se mettent à la charrue. Un Bournonville est laboureur... Eh bien! cela fait un mauvais laboureur. On n'est paysan que de vieille souche. C'est comme un bon porcelainier, cela vient de très loin, ou encore un artiste, un livre, aboutissement d'une lignée d'obscurs précurseurs... Dans ce branle-bas de la société, tout le monde y perdra... Mais, dites-moi, dans la tourmente, que devient Pommerel?

— Pommerel se maintient. Il n'a jamais fait beaucoup d'affaires, il va son petit train...

— Ah! Pommerel! Tu entends, Pauline? Pauvre vieux Pommerel, s'il le savait! lui qui a été toujours à demi ruiné...

— La maison est solide.

— Dans la vie, tout de même, il y a de jolies choses... Il faut de la patience pour les voir, il faut les chercher... Ce qui se perd dans le monde aujourd'hui, c'est l'amour...

— Ne parle pas trop, Jean.

— Laisse-moi dire ceci encore à Desrenaudes, parce que j'en suis sûr... Mais quand on est sûr, on n'a presque plus de voix... L'amour... Il n'y a rien d'autre dans la vie... rien.

— Il ne faut pas retarder monsieur Desrenaudes, il part ce soir pour la Tremblade.

Lentement, Pauline redescendit l'escalier.

— Comment le trouvez-vous? Il est changé, n'est-ce pas?

— Est-ce qu'il souffre beaucoup?

— Il y a des crises... les abcès surtout le font souffrir... et puis de longs répits. On a pensé à une opération. Mais on l'évitera, j'espère.

— Il guérira!... Vous savez, il y a des résurrections...

— Je crois à la résurrection.

Il regarda Pauline, se souvenant du temps où il aimait à lui raconter des histoires drôles pour le plaisir de voir l'animation de son visage. A présent, le sourire ne montait plus jusqu'à ses yeux qui seulement prenaient une expression plus triste lorsque le coin des lèvres s'abaissait.

— Je vous retiens, pardon.

— J'ai le temps. Mais je ne voudrais pas que Jean se figure que nous parlons de lui.

— Vous êtes fatiguée.

— Oui... L'inquiétude et puis la dissimulation... mentir toujours à l'homme... Cette solitude!... Voulez-vous dîner avec moi?

— Non, c'est moi qui vous fatiguerais.

***

Après le départ de Vercoustre et la piqûre calmante, Jean somnolait. Assise auprès de lui, Pauline éprouvait une détente en le regardant dormir. Le visage de Jean contre l'oreiller et ses mains allongées sur le drap semblaient pâlir, à mesure que le jour baissait. Soudain des larmes coulèrent sur les joues de Pauline. Sans force pour les retenir et n'osant bouger, de crainte d'éveiller Jean, elle appuyait sa tête contre le montant froid du lit, pressant un mouchoir contre sa bouche, quand elle sentit dans l'ombre la main de Jean qui s'avançait pour la toucher :

— C'est bon de ne plus souffrir, — dit-il.

Elle alluma la lampe. Avant le dîner on préparait la chambre pour la nuit; on dépliait le lit de Pauline et de nouveau la table se couvrait de fioles posées sur une serviette, avec la lampe à alcool, la bouilloire, la boîte pour les tisanes.

On apporta le dîner de Jean sur un plateau à quatre pieds assez haut pour préserver les jambes de tout contact.

— Il y a une lettre pour madame.

Pauline déchira l'enveloppe, les yeux brillants, et parcourut avidement deux pages mal écrites.

— Veux-tu que je te lise la lettre de Max?

Elle omit quelques mots et s'arrêta avant la dernière phrase, craignant de provoquer une réflexion amère. Elle sentait exagérés certains doutes de Jean, mais, heureuse quand elle recevait une lettre de son fils, ouverte chaque fois avec une excitation pleine d'espoir, une sourde inquiétude la prenait elle aussi après cette lecture et, aussitôt, elle avait besoin

de travailler de ses mains, de mettre de l'ordre, de descendre dans la cuisine.

Quand elle remonta dans la chambre et alluma la lampe de chevet :

— Je suis sûre que Max sera un homme posé à vingt-cinq ans. Ce qu'on appelle l'adolescence dure longtemps.

— Oui, je l'avais oublié. Cela dure très lontemps.

— Est-ce que tu crois qu'il épousera Suzanne?

— Il me l'a dit.

— C'est une folie!... une bêtise! — dit Pauline. — Je ne peux pas comprendre qu'un enfant qui est ma chair, qui est moi-même, n'ait pas les yeux faits comme les miens. Comment peut-il aimer une fille que je trouve niaise et que je ne peux pas supporter?

— Tu as raison. C'est une pauvre fille bien ennuyeuse, mais si Max veut l'épouser, il n'a pas tort. Ne lui faisons pas de peine. Nous ne savons plus voir les choses comme elles sont. Quand il nous présentera sa fiancée, nous l'accueillerons comme une merveille. Nous dirons : elle est exquise! Et il faudra penser que c'est un grand bonheur pour tous... Tu peux prendre les journaux... Je ne veux plus en lire du tout... La guerre! Voilà ce qui attend Max. S'inquiéter pour soi, ce n'est rien, mais trembler pour les autres...

— Oui, c'est le pire.

— C'est curieux, il vient un âge où, sauf la douleur physique, on n'éprouve plus rien qui vous soit vraiment personnel. Votre sensibilité a transmigré. On n'est heureux, on ne souffre que par d'autres. Ce qui reste de soi-même est méconnaissable.

— Jean, je voulais te demander quelque chose depuis longtemps. Tu as fait entrer Théodore à la Fabrique. Bavouzet m'a dit qu'il allait partir pour l'Amérique. N'est-ce pas la place de Max?

— C'est Théodore qui sera mon successeur.

— Théodore! le fils de Frédéric?

— Je connais ses qualités.

— Mais tu as un fils!

— Il a hérité ma jeunesse, qu'il aille ailleurs! Le monde a besoin d'enfants. Ici il faut un homme.

Pauline resta éveillée cette nuit-là, une courte nuit d'été,

vite absorbée par ses réflexions fiévreuses, comme dans le sommeil.

Le matin on roula dans le cabinet de toilette le lit cage de Pauline, et la pièce perdit son aspect de chambre de malade. Vêtue de sa blouse d'infirmière, Pauline aidait Jean à se raser, tenant la glace devant lui. Fatigué par cette toilette, il appuya sa tête contre l'oreiller. Par la fenêtre ouverte au soleil, on entendait Fardissou qui ratissait les allées.

Jean cherchait à se rappeler une phrase de Paul Valéry qu'il avait lue dans une ancienne *Revue de Paris*.

— Là-bas, sous le dictionnaire...

Feuilletant la revue, Pauline s'approcha du lit de Jean, et quand elle eut trouvé le passage, elle lut à voix haute :

Un jardinier italien gratte le sol avec un râteau endormi. Tout à coup il parle dans son patois. Cela sonne dans le silence de midi et se mêle au bruit très particulier du râteau qui remue le gravier. Il semble dire : que le travail est chose vaine!...

Elle s'interrompit, regardant la figure immobile de Jean:

— Jean!

Il ouvrit les yeux.

— Ah!... Tu m'as fait peur! — dit Pauline.

— Pourquoi?... J'étais dans le jardin, sous le cerisier.

JACQUES CHARDONNE

ILS CAMPAIENT SUR MES TRACES[1]

Vers midi il s'était contraint à s'arrêter cinq minutes. Depuis, il avait repris un pas calme et raisonnable. Avant cette halte il allait trop vite, perdant ses forces en tentatives rapides qui ne l'avançaient guère sur cette piste étroite au milieu de la jungle où il était difficile de marcher d'un pas égal.

La nuit s'était passée à veiller anxieusement, à s'égarer, à trébucher dans l'obscurité et, tout cela, joint à l'effort de la matinée et à son état général de tension morale et physique lui avait donné une affreuse impression de fatigue; son sac pesait lourdement, il était gêné par son fusil qui ballottait sur son épaule, lui frappait le coude.

Les Indiens Populacas étant de petite taille, la piste ne se trouvait frayée que jusqu'à la hauteur de la poitrine du marcheur; elle formait une sorte de tunnel dans lequel il avançait courbé, pendant de longs moments; lorsqu'il était las de cette posture, il se redressait, coupant lianes et branches minces devant sa figure. C'était un travail insensé qui ralentissait terriblement sa marche.

Il cherchait à se persuader que le danger était passé. Maintenant, il était sorti du territoire des Populacas. Néanmoins, il était plus prudent de ne pas perdre de temps. Avec un soupir,

1. Olivier La Farge est un jeune écrivain américain né en 1901. C'est à la fois un savant qui poursuit des études d'anthropologie déjà très remarquées, et un romancier dont les ouvrages ont tout de suite trouvé la faveur du public. Les romans qu'il a jusqu'à ce jour publiés sont : *Laughing Boy, Sparks Fly Upward, Long Pennant, All the Young Men.* M. La Farge a fait de longs séjours au milieu des Indiens pour mettre au point certains travaux d'ethnographie.

il se courbait à nouveau, réajustait son fusil et repartait.

Il se demandait ce qui avait bien pu les exciter ainsi contre lui. En tout cas, la fuite avait été nécessaire. Que serait-il arrivé, s'il ne s'était pas sauvé?

La piste montait lentement vers un terrain plus sec où se dressaient quelques pins. Les arbres, sur la pente, étaient moins gros et plus espacés, de sorte que par moments le ciel apparaissait. La broussaille était encore épaisse, mais il pouvait s'en dépêtrer et il n'y avait plus de lianes.

Il pénétra dans une clairière, au milieu de laquelle une sorte de chaumière tombait en ruines. Ici la piste des Populacas rejoignait le grand chemin, « le Camino real », que suivent les attelages de mules pendant la saison sèche. Mais aucun n'avait passé encore cette année et la végétation née des pluies atteignait déjà près d'un mètre. Il songea à camper là. Pourquoi pas? Mais les Indiens ne devineraient-ils pas, justement, qu'il allait choisir cet emplacement pour se reposer? Il n'était pas sûr d'être poursuivi, cependant la plus élémentaire prudence lui commandait de ne pas s'arrêter là.

Il repartit.

Un mille plus loin, sur le « Camino real », de chauds rayons de soleil, à la faveur d'une éclaircie dans les frondaisons, parvenaient jusqu'au sol. Il ne semblait pas y avoir d'eau dans les environs, mais l'endroit était propice. Dans sa gourde, il avait de quoi boire. Il laissa tomber son sac avec un soupir de joie, puis se retourna vers la piste suivie et écouta. — Rien. — En regardant autour de lui, il aperçut une sorte de grande vigne vierge chevelue qui enveloppait les branches d'un bouquet de gros arbres. C'était une vraie chance. Il fourragea dans la vigne avec son couteau et recueillit dans sa gamelle, grâce aux morceaux coupés, un bon quart d'une eau pure.

Il fit cuire du riz et du café sur un petit feu. C'est un repas de Chinois, pensa-t-il. Il se lava la figure et les mains dans un peu d'eau. Il se sentait poisseux : mouillant un mouchoir avec l'aguardiente de sa gourde, il se frotta la figure, la poitrine et les épaules. Cela lui rappela l'odeur d'un saloon de bas étage, mais l'alcool rafraîchissait la peau. Enfin il était

parvenu au moment du repos, l'étape franchie, la chaleur tombée, mais il écoutait tout le temps et regardait sans cesse du côté de la piste. Il était maintenant à des milles d'Ocotan; jamais les Indiens ne le suivraient aussi loin et il était parti si rapidement et sans bruit, la nuit précédente... Toutefois, il ne serait absolument tranquille que lorsque cette nouvelle nuit serait passée.

Le soleil se coucha. Les moustiques apparurent. Il décida de ne pas ouvrir son hamac et l'installa roulé contre un arbre avec ses couvertures; il avait tendu sa moustiquaire. Puis il éteignit le feu. Ainsi, même à petite distance, on ne pouvait l'apercevoir et il avait de sa place une vue assez étendue sur la piste où quelques arbres moins feuillus laissaient filtrer une pâle lueur d'étoiles.

« Quelle aventure d'enfer! » pensa-t-il. Et tout cela parce qu'il avait été à une réunion de 1er janvier!

Quelle idée leur avait traversé la cervelle, à ces Indiens? Ils avaient été si gentils quelques mois auparavant quand il avait passé la nuit à Ocotan au moment où il remontait la rivière, en canoë. Ils étaient tranquilles depuis des années. Et puis, la nuit dernière, il avait dû fuir du village, la mort à ses talons.

Cela lui apprendrait à prendre des raccourcis... Mais il n'avait guère eu le choix. Il ne pouvait pas quitter son service plus tôt et, en suivant en canoë les méandres de la rivière, il aurait mis deux jours de plus. Il aurait manqué la réunion. Ç'avait été assez dur de passer Christmas tout seul dans la brousse, il ne voulait pas « rater » aussi le 1er janvier. Si son directeur n'était pas content, tant pis!

Deux jours de marche très durs derrière lui et aujourd'hui encore plus de cinq milles à cause de ces maudits Populacas; encore deux jours, deux nuits et peut-être une demi-journée en chemin de fer après Cuautepec. Il arriverait à Miramar le même soir, pour la Saint Sylvestre. Un bain et des habits propres et les camarades assis autour des tables, devant le cabaret du Polo Norte où l'on entendrait le piano mécanique. Et Thomson, l'espion des Azteck Oil, vous offrant à boire pour tâcher de vous griser et de vous faire dire où vous surveillez les passages. « Auld Lang Syne » à minuit. Puis

« Home, sweet Home » probablement. Cela finissait toujours par ce chant-là, des hommes pleuraient, d'autres étaient à moitié gris et le chant si mélancolique reprenait toujours... et tout le monde s'attristait et personne ne pouvait s'arrêter. Le refrain ne quittait pas sa tête, faisait jaillir une source inconnue de sentiments, une disposition lénifiante. *Be it ever so humble... Indiana, champs de blés, douce contrée. Un de ces jours, je m'en irai d'ici, Indiana...*

Il s'éveilla en sursaut. Bruit? Non? Il avait entendu quelque chose et s'en souvenait vaguement. Tout ce qu'il pouvait voir à travers sa moustiquaire était un enchevêtrement d'ombres. Rien ne bougeait. Le bourdonnement des insectes remplissait la nuit : tout près de lui il entendait le vol sifflant et aigu des moustiques.

Les Indiens n'attaquent pas la nuit, mais seulement à l'aube. Il regarda sa montre. Minuit et demi. Les Indiens n'attaquent pas la nuit. Mais peut-être ces Indiens-là ne savent-ils pas cela? Ses mouvements, quand il chercha à armer son fusil, étaient maladroits.... Il y avait eu quelque chose familier dans ce bruit; en se réveillant, il avait eu une impression incompréhensible. Que se passait-il?

Il entendit miauler. Sa respiration s'arrêta — un jaguar. Parfait. S'il y avait des hommes dans les broussailles, le jaguar serait parti. Surveillant avec précaution, il vit enfin bouger non loin de lui. Il alluma sa lampe électrique. L'animal s'arrêta — deux points brillants se montrèrent : les yeux tournés vers l'homme. Puis il y eut un léger froissement d'herbes, une branche arrachée, un bruit qui s'éloignait, plus rien. J'ai tort de m'énerver comme cela, pensa-t-il. Zut, il y a longtemps qu'ils ont cessé de me poursuivre.

Il alluma une cigarette. L'éclat de l'allumette l'aveugla une seconde; après chaque lueur jetée par la cigarette, il regardait pendant une seconde dans l'obscurité qui se teintait de vert. Mauvais. Enfermée dans la moustiquaire, la fumée s'alourdissait dans l'air et l'épaississait. Il tira une dernière fois sur la cigarette, puis l'éteignit. Il pouvait somnoler un peu, mais il faudrait partir avant l'aube.

Il s'assoupit et se réveilla au moment où, tombant dans un sommeil plus lourd, il glissait de tout son long sur le sol. Cet

avertissement l'agaça, mais une longue habitude de la brousse lui avait inculqué une patience sans bornes et beaucoup de prudence.

Il bâilla, changea de position, baissa la tête, écouta, attendit. Sa montre lui apprit que l'aube était proche.

Pour se garantir des piqûres de moustique, il se passa un fort onguent sur la figure et les mains. Puis, prenant son fusil, son machete et sa lampe électrique, il sortit lentement de sa moustiquaire et, s'appuyant contre un tronc d'arbre, écouta. Tout était paisible. Il n'y avait personne, ce guet semblait inutile. Pourtant, avec la même prudence, il alla vers un groupe d'arbres à environ vingt pieds de son campement. Le plus gros formerait une solide barrière pour son dos; les deux autres serviraient d'abri et de meurtrière. Il s'installa. C'était une simple habitude, un rite par lequel il pensait parer à tout danger, un peu comme on espère qu'il ne pleuvra pas si l'on emporte son parapluie.

L'obscurité diminuait peu à peu; les quelques étoiles qu'il pouvait voir pâlissaient. A petite distance on distinguait les arbres des buissons. Aucun son, ni froissement de branches, ni bruit dans les broussailles. Sa prudence semblait ridicule. La moustiquaire, là-bas vers la droite, faisait une tache blanche dans l'ombre. Au-dessus de sa tête les feuilles commençaient à se dessiner sur un ciel plus clair.

Il y eut soudain trois notes musicales, profondes, comme si l'on arrachait les cordes d'un violon, suivies de trois coups sourds. La moustiquaire vacilla et changea d'aspect aux endroits où les longues flèches l'avaient percée : leurs têtes s'étaient enfoncées dans l'arbre derrière elle. Tout son sang lui refluait au cœur, quand de nouveau deux autres cordes résonnèrent. Deux flèches s'enfoncèrent dans sa couverture. Il vit d'où celles-là étaient parties et, levant son fusil, tira deux fois soigneusement. La lueur du coup l'éblouit une seconde. Ce bruit sec sembla faire chavirer le monde dans un profond silence pendant qu'il pensait : « C'est idiot de faire cela, tout est perdu! » Il chercha deux nouvelles balles pour recharger son fusil.

Avec un claquement, une flèche frappa l'arbre qui était devant lui à peu près à deux pieds de son oreille. Une autre

suivit. Leurs pointes ferrées entrèrent profondément dans l'arbre, leur bois vacilla un instant. Il pensa qu'il pouvait situer son adversaire et tira dans un engageant bouquet de petits palmiers.

Le jour était venu maintenant; les feuilles et les herbes révélaient leurs différentes notes de vert. Ce qu'il fallait faire, c'était « les » attaquer, de la seule façon qui fût possible, en se lançant dans une bonne fusillade. Allant d'un côté à l'autre, il tira quatre fois, ni vite ni lentement. Mais il faut toujours avoir un coup en réserve. Il rechargea son fusil. Le ciel devenait radieux. La lumière remplissait la jungle. Quelque chose remua derrière lui. Rapidement il envoya deux balles dans le bouquet d'arbres, puis deux à droite, deux à gauche pour continuer à tirer, afin de les atteindre pendant qu'ils rampaient, — tirer encore — encore dans un buisson qui remuait — encore. Son chien s'abattit enfin, stupidement, sur un canon vide. Et ce son inutile, plus fort, pensa-t-il, que tous les coups tirés, disait aux Indiens : « Allez maintenant! »

Sans regarder, il vit nettement son machete à côté de lui appuyé à l'arbre; ses mains se hâtaient et tâtonnaient pendant qu'il rechargeait son fusil.

Rien n'arriva. Son excitation tomba, lui laissant une sorte d'engourdissement intense et, dans la bouche, une impression d'avoir trop bu. La chaleur montait et il avait soif. Il pensa au 1er janvier au Polo Norte. Dieu! si j'y arrive jamais!

Regardant sa montre, il attendit dix minutes, puis une autre minute, puis une autre encore pour faire bonne mesure. Il tendit son chapeau hors de son refuge. Rien. Il se montra lui-même, quitta son abri. Les ennemis avaient disparu. La riposte avait été salutaire. Oui, mon cher, je les ai abrutis.

Il alluma une cigarette, prit une gorgée à sa gourde, puis examina les fourrés environnants. Il releva les traces d'une douzaine d'hommes environ. Ici, quelque chose de différent, l'empreinte d'une main, clairement dessinée. J'en ai touché un. Les autres l'ont emporté dans cette direction. Ils venaient surprendre un homme endormi et ont trouvé un accueil inattendu. Bien fait pour eux.

Sa tension nerveuse s'atténuait. Hier, il s'était dit qu'il était

sauvé, aujourd'hui il était sûr de l'être. Ils avaient disparu. Ils déjeuna d'un peu de riz gardé de la veille, d'eau et d'une gorgée d'aguardiente. Il fallait sortir au plus vite de ce pays pour trouver un bon lunch et un bon somme à Hato del Cerrito. Il compta les munitions qui lui restaient — dix-huit balles. Il avait été large. Bon, heureusement.

Ils avaient sûrement troué sa moustiquaire, il faudrait la réparer. Il la roula avec ses couvertures et l'ajouta à ses sacs de riz, de sucre et de café. Le hamac, enveloppant le tout, forma le paquetage.

Il marchait tranquillement et facilement, plus vite près du sommet de la colline, plus lentement quand la piste descendait de nouveau vers un terrain plus humide et la vraie jungle.

La route formait une sorte de corridor sinueux, marécageux, entouré et couvert d'une végétation intense à travers laquelle le jour arrivait verdâtre et adouci comme dans un paysage sous-marin. Pendant les dernières pluies, des petites pousses avaient surgi partout et gênaient la marche; çà et là, des lianes traversaient bas la route et il fallait les couper d'un coup de machete.

Fréquemment, de grands arbres tombés bloquaient la piste, parfois il pouvait grimper dessus ou ramper dessous, parfois il devait se frayer un passage autour de leurs vastes troncs sur lesquels avaient déjà poussé des fougères et des petits palmiers épineux.

— *El camino esta un poco deschecho*, songea-t-il (la route est plutôt mal entretenue).

Un peu devant lui, ses yeux guetteurs aperçurent les plumes sombres d'un coq de bruyère perché sur une branche. Prenant son machete et décrochant son fusil, il se courba et rampa de couvert en couvert au bord de la piste. Quand il atteignit l'arbre, il vit s'enlever la queue blanche et noire du grand oiseau, visa soigneusement et tira. La tête et le cou se détachèrent du corps.

Enchanté de sa prouesse, et de la perspective d'un bon repas, il retrouva, malgré sa fatigue, toute sa joie de vivre dans la jungle. Par nature il était un homme des bois et avait choisi de son plein gré la vie solitaire de la brousse plutôt que la camaraderie et le confort relatif de la vie dans les grands

camps de pétrole. Tout en marchant, il se prit à regretter de n'avoir pas emporté deux ou trois flèches comme souvenir.

Hato del Cerrito était un défrichement fait à main d'homme, entouré d'une jungle épaisse, au sommet d'une éminence rocheuse, haute d'une soixantaine de pieds. Pour éviter les terrains marécageux environnants, la piste montait droit vers le sommet. D'un côté de cette clairière, il y avait une fraîche petite source au bord de laquelle il jeta à terre son paquetage peu après onze heures.

Une demi-heure avant, en passant la rivière Ictapa, il s'était déshabillé et lavé — heureux de se rafraîchir et de se débarrasser de la boue et de sa sueur.

Maintenant il commençait à faire cuire son gibier et se sentait parfaitement à l'aise. De l'endroit où il était assis, il voyait en arrière la trouée par laquelle la piste, quittant la jungle, entrait dans la forêt pour monter vers le défrichement. Le cours de l'Ictapa coupait le manteau que font les arbres. Plus bas, dans la brume, au delà d'un moutonnement vert, c'était le sommet bleuâtre sur lequel il avait passé la nuit et plus loin, à peine visible, le pic plus élevé sur lequel vivaient les Populacas, avec leur principal village, Ocotan, quelque part dans l'irréel lointain. De nouveau il se demanda ce qui leur avait pris. Était-ce un accès de folie religieuse, les résultats d'une prophétie? Un Oilman ou un *Mestizo* leur aurait-il joué quelque mauvais tour, et se vengeaient-ils sur lui?

L'odeur de la viande aiguisait son appétit. Il mangerait, puis ferait la sieste et marcherait ensuite comme un être raisonnable. Piquant dans la marmite avec son couteau, il choisit un bon morceau qu'il tint un instant en l'air pour le refroidir avant de le prendre avec ses doigts. Au moment où il y enfonçait ses dents, il leva machinalement les yeux vers l'horizon embué... Il resta sans bouger, la bouche pleine et l'appétit coupé; il venait d'apercevoir une petite fumée, grise, légère, toute terne, qui s'élevait à l'endroit où la piste traversait l'Ictapa.

Ce ne pouvaient être des Indiens — ce devaient être des voyageurs quelconques, trop nombreux pour être attaqués. Peut-être — peut-être pas. La sécurité s'évanouissait. La fumée de son propre feu était assez visible. S'ils le cherchaient, ils ne

tenaient sans doute pas à l'attaquer en plein jour, au sommet d'une colline. Donc ils mangeaient. Ils n'avaient pas besoin de cacher leur feu, les bandits. Non, des muletiers ne se seraient pas arrêtés là, ils auraient atteint El Hato, où ils savaient trouver de l'herbe. En tout cas, que ce fussent des amis ou des ennemis, ils s'étaient arrêtés et avaient besoin de manger. Sa fatigue revint, ses paupières lui firent mal de nouveau. Il se força à mâcher et à avaler un peu de nourriture, surveillant la fumée et la piste inférieure. Il pouvait facilement voir à deux cents mètres.

Bientôt il serait fixé. Il faudrait agir. Il se sentit plus vivant. Il prit une gorgée d'eau avec une bonne rasade d'eau-de-vie, cracha et s'essuya la bouche. Savoir à quoi s'en tenir. Il refit son paquetage, arrangea le reste de son repas dans la gamelle, la plaça près de lui et s'étendit confortablement sur le ventre, derrière un bouquet d'arbustes à larges feuilles. Son feu mourut — on pourrait croire qu'il était parti. La chaleur était intense; sur ses jambes étendues au soleil, ses bottes le brûlaient, mais il ne bougeait pas, ne fumait pas. Ses paupières se fermaient. Un refrain, « *Rien n'est plus agréable que d'être en Caroline,* » chantonnait dans sa tête. Le calme était oppressant. Alternativement il surveillait le point le plus éloigné qu'il pouvait voir sur la piste, la colonne de fumée et examinait la jungle plus proche. « *Que d'être le matin en Caroline.* » Je voudrais être à Cuautepec. Rien ne bouge. « *Rien n'est plus agréable.* » Comment est-ce ensuite? « *Ma Dinah pourrait.* » La fumée au loin devint plus mince, disparut. Son animation revint. Il plaça son fusil à portée de sa main. « *Dinah pourrait changer d'idée sur moi.* »

Sans erreur possible, le son d'une voix humaine là, en bas. Écoutant avec une attention intense, il reconnut le bizarre parler guttural et larmoyant des Populacas. Ils arrivaient directement par la piste. Il épaula. Il était complètement réveillé. L'homme qui parlait se tut brusquement, comme si on l'avait interrompu. Il attendait, tout son être tendu, tandis que les minutes se traînaient avec une lenteur impitoyable. A cinquante pieds au-dessous de lui une cojolite s'envola en criant. Ce fut pour lui un présage d'angoisse et de crainte. Ils l'avaient dépisté et ils étaient circonspects — en tous cas

ils arrivaient par la jungle au bout de la piste. Quelques-uns peut-être viendraient le surprendre par derrière en tournant la colline. Ses membres devinrent lourds; il eut envie de se coucher sur le sol et de jurer.

Allons, du cran, se dit-il. Ne pas se laisser aller. S'agenouillant derrière le buisson, son paquetage hissé sur son dos, il tira deux coups vers la jungle, à cinq secondes d'intervalle. Cela les forcerait à prendre le couvert et à venir plus lentement. Cela aussi ne lui laissait que quinze balles!

Il se mit à courir, courbé, cherchant à se tenir sur le couvert. Aucune flèche ne l'atteignit. Il dégringola précipitamment l'autre côté de la colline, se demandant combien de temps un Indien mettrait à en faire le tour. En bas il eut de mal à avancer sur un demi-mille boueux — il glissa, fut giflé par des branches.

Trempé de sueur, il allait d'une marche lourde, oscillante. Sa figure brûlait comme un four.

Le sol devint plus ferme, mais il reprit difficilement son pas ordinaire. Il regardait souvent derrière lui — son paquetage lui pesait de nouveau, son fusil le gênait et l'équipement de sa ceinture était mal réparti et le gênait douloureusement — munitions, couteau, compas de Brunton et gourde. Il n'avançait que très lentement à cause des obstacles.

Cuautepec devint soudainement très lointain. La réunion de la Saint-Sylvestre lui semblait un mythe. « *Rien n'est plus agréable que d'être en Caroline...* »

Oh assez! Cette vieille chanson... Il pensa à jeter son compas; mais il pesait peu et coûtait quarante dollars. Peu importait l'histoire qu'il raconterait, son directeur lui en retiendrait le prix sur sa solde. « *Rien n'est plus agréable...* » Ses jambes étaient rompues, il trébucha plusieurs fois sans raison.

Ordinairement, on campait à l'endroit où la piste traversait la rivière Tochtalcos, mais, après s'être lavé, il continua la route jusqu'à la première montée. La rivière suivait une ancienne brisure géologique sur le côté de laquelle il y avait une falaise calcaire. De là il pouvait voir la piste parcourue jusqu'à la traversée de la rivière. Il s'assit sur les racines d'un acajou et s'appuya à l'arbre, le corps mou. Peut-être ne le suivaient-ils plus... Ne fais pas l'idiot.

Il alluma un feu par habitude et y jeta un peu d'herbes vertes pour le faire fumer. Ils verraient ainsi qu'il s'était arrêté. Cela finissait par être une sorte de jeu avec des règles, des mouvements convenus. Au bout de quelques minutes, il reçut la réponse prévue, un flocon léger s'élevait de l'autre côté de la rivière. Ainsi, ils n'étaient pas plus loin que ça, derrière lui. Courir ne servait à rien. Dès qu'ils savaient qu'il s'arrêtait, ils campaient. Ils ne se pressaient pas, ne risquaient rien. Ils campaient sur ses traces. Il jeta des branches sur le feu jusqu'à ce que la flamme montât haute et claire; puis se remettant péniblement sur ses pieds, partit sur le sentier déjà obscur. C'est ainsi qu'on brise les règles.

C'est bon, ils ne voulaient rien risquer. Ils savaient exactement combien de temps un blanc pouvait marcher et à quelles difficultés il se heurtait; ils se les représentaient parfaitement. Ils n'attaquaient pas, ne donnaient pas la chasse. Ils campaient, marchaient et attendaient que le sommeil ou la jungle ou la maladresse de l'étranger le leur livrât. Tout de même, il les avait joués le matin et il les jouerait encore. Cette nuit et demain et la nuit suivante lui semblaient interminablement lointaines. Les distances s'allongeaient. Cuautepec faisait partie d'un autre monde. Ils campent sur mes traces...

La nuit tomba tout à fait, faisant de la route un mystérieux tunnel entouré d'inimaginables frondaisons. De temps à autre, il allumait avec précaution sa lampe électrique. Le jet éclairait des branches entremêlées, des monceaux de feuilles informes d'un vert clair, qui semblait artificiel à cette lumière et devant lui s'ouvrait une obscurité tortueuse et un trou plus noir vers lequel il marchait. « *Rien n'est plus agréable que...* » La chanson l'obsédait.

Il trébuchait souvent sur des arbrisseaux, des racines; des branches et des lianes le frappaient au visage; ou bien craignant de se cogner, il se protégeait les yeux à contretemps, quand il n'y avait pas d'obstacle devant lui.

« *Vers elle les yeux de Dixie brillaient...* » Il s'étala tout de son long dans une sorte de boue molle et putride. Un moment il resta ainsi. Il sentait sous ses mains et sa poitrine une mousse épaisse et douce et se rendait compte que d'être couché

et ne rien faire était une des plus grandes jouissances de cette terre. Les moustiques foncèrent sur lui. Avec un soupir et un grand effort, il se souleva sur les mains et les genoux.

Et j'ai perdu ma lampe électrique. Charmant. Il chercha autour de lui, puis s'arrêta pour tuer des moustiques. Il fit craquer une allumette. Rien. Si, la voilà. Il l'essaya. O. K. Il alluma une cigarette et envoya de la fumée autour de lui, ensuite il mit sur son visage et ses mains une épaisse couche d'onguent. La fondrière continua encore pendant une trentaine de mètres sur une piste embourbée. C'était pénible certainement, mais les Populacas ne penseraient jamais qu'il pouvait résister aussi bien.

Cinq minutes plus tard, il tomba de nouveau, mais cette fois sur un sol dur; une liane s'était entortillée à ses chevilles. Il se dégagea et se releva, tout raide comme s'il était rhumatisant.

Impossible de continuer. On ne peut pas marcher toute la nuit. Il se tourna vers la piste parcourue. Que le diable vous emporte, sales petits vauriens. Dix heures. Il n'avait dû faire que trois milles tout au plus.

Il regarda autour de lui avec sa lampe. Près d'un grand arbre il découvrit une ouverture assez engageante, sorte de caverne de feuillage. Il se courba et essaya d'entrer. Un faisceau de longues épines happa son bras et son côté gauche; il resta la bouche crispée de souffrance, se dégagea et se tapit contre le sol. Il avait mal. Il recommença avec plus de précautions et se coula sous l'arche. Entre deux grands arbres, trois énormes fougères formaient une sorte de bosquet.

Le sol était presque nu, et sec près des plus grosses racines. C'était parfait. En dépit de la forte odeur de l'onguent, des moustiques le piquaient de temps à autre. En ouvrant son paquetage, il se souvint des trous de sa moustiquaire. Il fallait les réparer. Il pensa qu'il pourrait faire un feu — il était bien caché. Il en alluma un et mit en dessous des herbes pour le nourrir et des brindilles pour obtenir une flamme claire afin d'y voir. Il s'accroupit à côté, mort de froid et de fatigue et but une bonne lampée d'eau-de-vie au goulot de sa gourde. Cela le réchauffa et lui rendit des forces. Il examina sa moustiquaire à la lueur de son feu; ces brutes l'avaient fortement trouée.

D'un coup rapide de son machete, il faucha une demi-douzaine des longues et fines épines qui l'avaient déchiré.

Les pointes aiguës lui servirent à raccommoder les trous de sa moustiquaire; ensuite, il s'organisa un abri sous les fougères géantes qui croissaient contre un arbre. Il s'y coula sans être déchargé de son équipement, et resta ainsi, recroquevillé, regardant le feu et mangeant machinalement les restes du coq de bruyère. La quinine semblait indiquée. D'une petite boîte, dans sa poche, il tira deux comprimés et les avala avec un peu d'eau. Il alluma une cigarette, se sentit reposé.

Gentil petit campement. Il imaginait les Indiens dormant sur leurs nattes, au bord de la rivière, parlant tard, de leurs voix tranquilles, avec de fréquents ricanements, comme ils font d'habitude. Les Indiens ne semblent pas avoir besoin de dormir. Ils parlent, et sans aucun effort d'attention perçoivent instantanément les moindres bruits ou mouvements dans la brousse. Il s'en était rendu compte. Il les connaissait. Un peuple doux et timide, épouvanté par la jungle et la nuit, effrayé par la lune, la rivière, les lions, les jaguars, les crocodiles, par leurs propres dieux et le nouveau Dieu des Chrétiens; ayant peur des Mexicains, des oilmen, des armes à feu. Actuellement ils avaient peur de lui et de son 30-20 comme ils auraient peur d'un lion qu'ils attaqueraient, timidement, humblement, attendant que l'animal leur donnât une occasion de le tuer sans risques comme cela arrive finalement avec les lions. Ils avaient tout combiné, sachant exactement la distance entre Ocotan et Cuautepec, combien de temps il mettrait à la couvrir et calculant à quel endroit sur la piste il tomberait entre leurs mains. Donc, ils campaient et ne se pressaient pas. Seulement je les roulerai...

Qu'être en Caroline le ma-a-tin...

Oh assez! Il regardait fixement son feu, petit monceau de cendres, une pâle petite lueur crépitant au-dessus. Cela s'évanouit, reprit et mourut.

Il était couché par terre sur la piste, sa jambe cassée et les Populacas disaient : « Vous voyez, nous vous avons sauvé. Nous sommes en Caroline. »

Il ressentit le désespoir des prisonniers; une sorte d'horreur

aveugle, et en même temps, un grand détachement, en regardant l'Indien arranger le bouchon d'une espèce de bouteille dans laquelle se trouvaient les flèches. Un autre Indien dit : « Tenez, je veux faire un trou pour la flèche », et il enfonça un doigt dans la joue du blessé.

Il était sans défense; et tout avait été combiné à l'avance. La fin approchait maintenant...

Sa propre terreur le réveilla. Oh! bien. Partout une profonde obscurité et aucun bruit, sauf le bourdonnement des insectes. Le nom de Caroline est espagnol. Je n'y avais jamais pensé avant. Allons, réveille-toi. Il était bien lui-même, tout seul, à moitié tombé sur son puncho, une jambe douloureusement repliée sous lui, son visage sur la terre molle et grasse. Une petite branche cassée lui entrait dans la joue. Encore vivant. La quinine lui donnait de légers bourdonnements d'oreilles. Il se souleva lentement. Complètement réveillé, avec une vigilance alerte, d'ailleurs voisine de l'épuisement. Il frissonna. Tout était tranquille; il faisait encore nuit noire et aucun Indien n'était en vue. Il ne comprenait pas comment il avait pu dormir aussi profondément. Il chercha ses allumettes, regarda sa montre. Deux heures et demie.

Ses plans, faits la nuit précédente, lui épargnèrent tout effort de décision. Il commença à agir machinalement, comme s'il remplissait une tâche obligatoire mais privée de tout sens. Le premier éveil de l'aube était loin encore et les Indiens ne bougeraient sûrement pas avant. Il alluma un petit feu pour se faire un peu de café, coupa la tête du palmier épineux, en sortit le cœur de la palme. Il prit encore un peu de quinine, but un quart de café chaud et légèrement amer. Accroupi sur ses talons pendant qu'il fumait une cigarette, il se surprit regardant fixement le feu : cette chaleur sèche, sa fatigue, tout l'incitait au repos, au sommeil. Mais pas de ça... Il secoua sa tête, se leva en jurant et commença son paquetage — sa bouche était amère, ses membres lourds, ses articulations douloureuses.

Trois heures et demie; là-bas, assis sur leurs talons autour d'un beau feu, ils mangent chaud. Ils vont partir bientôt, mais lui sera parti avant et avec une bonne avance.

Sur la piste, la lumière éteinte, il semblait être au milieu

du néant. Ayant légèrement tourné, il ne pouvait plus savoir quelle direction prendre; tournant de nouveau, sa joue fut touchée par une feuille humide.

Il sursauta et s'arrêta. Il dirigea sa lampe vers ses propres traces, pour être sûr de ne pas prendre la mauvaise direction. Usant de la lumière avec précaution et parcimonie, il se mit en route, d'un pas ferme, sans se presser — c'était inutile; il voulait maintenant, dans l'obscurité, ajouter des milles à d'autres milles, entreprise que les Populacas n'avaient pas prévue, qu'ils ne pensaient même pas qu'un blanc pût tenter.

« *Caroline est un nom espagnol* », seulement alors vous le prononcez « *Caroléene* ». « *Rien n'est plus agréable qu'être en Caroléene.* » Il secoua sa tête pour éloigner l'obsession. Il jouait une sorte de jeu, suivant les règles de ces Indiens. Gagnée cette manche! Peut-être ont-ils des règles différentes. Comme un joueur qui prend son fusil quand il a mauvais jeu.

Un doux piétinement se fit entendre sur la piste derrière lui, cela passait légèrement sur les feuilles et courait vers lui. Sans réfléchir il se retourna, épaula et tira deux fois dans le noir. Rien. Il regardait l'obscurité, discernait vaguement deux taches vert foncé. Idiot! qu'est-ce qui t'a pris? Le piétinement se fit entendre de nouveau, rapide, et il se sentit glacé. Cela l'atteignit, le dépassa, l'inondant de gouttes de pluie. Tirer sur des gouttes de pluie! Maintenant je tire sur des gouttes de pluie!... Zut, assez! Une chanson suffit. La courte averse et sa propre réaction le laissaient transi et trempé de sueur.

Il reprit sa route. Ses muscles étaient de coton. La vie simple, la piste ouverte, l'aventure avec un grand A. Ah oui!

Il lui sembla que des années entières s'étaient écoulées. Quand il fit halte, enfin, regardant devant lui, il discerna le vague dessin des feuilles; au-dessus de sa tête, l'obscurité était moins profonde.

Merci, merci, mon Dieu! Il alluma une cigarette pendant ce court repos, reprit sa marche avec le sentiment que le monde était redevenu réel.

La chaleur arriva, augmenta; la sueur aveugla l'homme et il se sentit las à tomber. Une bande de singes qui se poursuivaient et jacassaient au-dessus de sa tête le rendit furieux;

un moment, il eut envie de tirer sur eux. Mais non, il roulait les Indiens, inutile de leur montrer où il était. Il s'appuya contre un arbre, écoutant et sentant la chaleur l'environner de toutes parts. Rien, seulement ce refrain dans sa tête.

« Si vous continuez cette chanson, se dit-il tout haut, je vous cogne dessus. »

Midi à sa montre. Il s'assit et but copieusement à sa gourde, la vida. Pas d'arrêt pour le lunch; son idée était de marcher, marcher, de déjouer les Indiens. S'ils vous traquent, ils attendent et espèrent que vous pourrez tomber et qu'en tombant vous vous casserez la jambe — c'est un plan.

« Allons, marchons, dit-il, je ruse avec eux; mais il faut que je marche. »

Sa propre voix, à la fois rauque et terne, l'étonna. Il se demanda s'il avait la fièvre — mais non, il transpirait, son front était couvert de sueur, son pouls était régulier. Simplement il avait chaud et était fatigué.

Fatigué à mort, dit-il aux arbres. Il s'étira en se levant; Dieu, ce que je donnerais pour pouvoir me coucher.

Il ne devait pas se coucher, ni dormir. Marcher. Il scandait son pas, marche, marche, marche. Les Indiens peuvent arriver, traverser la jungle, trouver la piste et se précipiter sur vous comme une averse. Marche.

Voici Naranjal, une longue étendue de nouvelles pousses, absolument impénétrable; de chaque côté de la piste il y avait eu autrefois des villages et des champs cultivés, la piste était découverte, ensoleillée. Au bout, elle croisait un étroit ruisseau mince et clair. Au delà il y avait un petit bout de terrain défriché, autrefois jardin; quelques orangers sauvages y poussaient.

C'était Naranjal et le soleil allait se coucher. Lassé, il plongea ses mains et ses bras dans l'eau, s'aspergea la figure. Les Indiens avaient sans doute leur plan à l'avance. Que pouvait-il faire? Malgré ses efforts surhumains il était obligé de camper à Naranjal pendant cette dernière nuit, il était trop épuisé pour continuer.

Une rage folle le saisit. Tout de même, ç'aurait pu être pire. Les Indiens eux-mêmes ne pouvaient traverser cette étendue de pousses neuves, qui formaient presque une sorte de

matelas, sans suivre la piste. Ils arriveraient là exactement, il n'avait qu'un passage à surveiller.

Il s'éloigna du ruisseau et s'installa, son fusil sur les genoux, mâchant une orange à moitié mûre dont la douceur fraîche était agréable à sa bouche sèche et amère. L'inévitable colonne de fumée s'élevait déjà de l'autre côté du maquis, à l'endroit où la piste sortait de la jungle. Ils n'avaient même pas attendu, pour camper, de savoir ce qu'il ferait. Quel aplomb! Bon, il pouvait aussi bien manger. Il alluma son feu comme une réponse. « Venez et vous trouverez à qui parler. » Il n'avait pas faim, mais il avala un demi-litre de café. Inutile de penser à dormir cette nuit. D'ici Cuautepec il y a moins de six lieues; ils vont attaquer bientôt. Les Indiens n'attaquent pas la nuit... On ne sait pas.

La nuit tombait, on pouvait déjà voir quelques étoiles; et la nouvelle lune allait rester encore une heure au ciel, argentant le brouillard léger qui montait du ruisseau. Il arrangea son feu de façon à ce qu'il brûlât le plus longtemps possible et s'éloigna de lui pour s'installer à l'ombre épaisse que formait un bouquet de jeunes arbres, près de la traversée du ruisseau. De là le maquis ressemblait à une vaste moisson de cannes à sucre ou de maïs dans l'Indiana... Surtout ne pas dormir, ils peuvent à leur tour ne pas suivre la règle. Le temps passait, les fourrés prenaient d'étranges formes, puis redevenaient eux-mêmes quand il concentrait sa vision. La lune avait disparu. Les Indiens ont peur de la nuit, mais se lèvent très tôt le matin.

Il ne sut pas comment il arriva au bout de sa veille. Cinq minutes lui semblaient une éternité. Un son éveilla soudain son attention et il se rendit compte qu'une longue partie de la nuit était passée.

Il avait gardé sa position de guet, éperonné par l'idée que la grande attaque ne tarderait plus. A minuit, rien ne s'était produit; veiller devint de plus en plus difficile. — Peut-être avaient-ils escompté cela aussi; c'était possible. — Pourrait-il jamais couvrir les six lieues jusqu'à Cuautepec?

Brusquement, deux heures. Il avait dû s'assoupir. De son feu, vers la droite, but indiqué aux flèches, il ne restait qu'un timide œil rouge. Il se sentit tout petit et perdu.

Il lui sembla voir quelque chose bouger du côté du ruisseau; ses oreilles le trompaient et lui faisaient percevoir des bruits irréels, mais il ne bougeait pas, ne voulant à aucun prix révéler sa cachette par un coup tiré au hasard, peut-être sur rien. Trois heures passées. Ils doivent s'éveiller. Ils se lèvent terriblement tôt et ne font aucun bruit en marchant. Pourquoi attendre?

La piste était passablement ouverte pendant un kilomètre et les premières lueurs de l'aube ne tarderaient pas à paraître. Ses yeux essayaient de percer les broussailles, et il écouta. Pourquoi attendre? Il y avait dans l'air une odeur et une fraîcheur matinales.

Avec les plus grandes précautions, il se prépara à quitter son poste, abandonna son sac et rampa lentement sous le couvert obscur qui longeait la piste.

Maintenant des buissons et de jeunes arbres cachaient le brouillard flottant au-dessus du ruisseau, maintenant les palmiers près desquels il avait allumé son feu étaient masqués. Il avait mis vingt bonnes minutes à faire cinquante mètres. Il se sentit tout à fait réveillé, presque alerte.

Il se redressa, marchant encore avec précaution, mais plus délibérément vers la piste. Une liane invisible saisit sa cheville, il manqua de tomber et jura tout haut. Aussitôt il entendit le bruit strident et le bourdonnement d'une flèche, toute proche. Il frissonna, se courba lentement, s'accroupit. C'était à croire qu'un des arbres avait tiré sur lui, mais quelque part, tout près, ils devaient écouter et scruter la nuit, comme lui. — Cette horde damnée a traversé le ruisseau.

Auprès de lui, ni buissons ni arbres pouvant le protéger. Sa respiration lui semblait avoir un écho dans la jungle. Dieu seul sait ce qu'amènerait un autre faux pas, mais il se força à bouger, pouce par pouce, tâtonnant, regardant, gagnant du terrain lentement, après de longs moments d'immobilité. En tous cas, il se rendait compte qu'ils étaient aussi terrifiés que lui. Avec peine, il atteignit les ténèbres plus épaisses levées sous un grand arbre dont il commença à faire avec soin le tour. Cela lui rappela les précautions qu'il prenait dans sa prime jeunesse pour contourner dans le noir le lit de son frère et sortir de leur chambre. Il fit encore un pas derrière l'arbre et se

cogna à un être vivant. L'homme avait cherché du côté opposé; tous deux haletèrent et l'homme poussa un cri inarticulé en bondissant en arrière. Il tira deux fois.

Plus de mystère — il était découvert. S'appuyant fortement à l'arbre, il tira encore cinq coups dans la direction d'où il était venu. Ils pouvaient arriver à chaque minute. En rechargeant son fusil, il vit qu'il mettait ses dernières munitions dans le magasin, six balles en tout. Un bout de ciel pâle luisait du côté de la rivière. Bientôt, il ferait jour, mais pour le moment, l'obscurité servait ses desseins. Il envoya une autre balle dans la direction d'un bruit léger, ensuite quitta l'arbre lentement d'abord, fusil prêt, se sentant presque hors de lui-même et saisi d'une sorte de rire sardonique en entendant de nouveau les cordes résonner et les flèches atteindre l'endroit même qu'il venait de quitter. Reconnaissant la piste sous ses pas, il marcha un peu plus vite.

Il lui semblait avancer sur une corde raide, mais il fallait gagner — oui, gagner. Et le jour arrivait. Il marchait rapidement. La lumière traversa la jungle. Il se mit à courir. Le jour était complètement levé lorsqu'il s'arrêta. Tout de même, je ne m'en serais jamais cru capable, se dit-il.

Il était essoufflé et fut saisi d'un malaise qui le força à s'asseoir un instant. Tout semblait tranquille sur la piste derrière lui. Il se dit que la meilleure chose était encore la bonne vieille marche en avant. Il lui semblait avoir marché pendant un an. Il écouta encore, prolongeant son court repos avant de se relever et de reprendre sa marche à pas lourds, traînants, douloureux.

Il se sentait la tête vide, se reprit, se disant qu'il devait continuer à garder toute sa conscience. Les arbres défilaient les uns après les autres. Il faisait chaud et par moments le soleil, passant par les interstices du feuillage, blessait ses yeux. Il se demandait s'il pourrait « tenir le coup », rester debout et en mouvement jusqu'à Cuautepec, si cette piste conduisait bien à Cuautepec ou d'ailleurs à n'importe quel endroit.

Après cette ville, il y avait des chemins de fer, Miramar, des bains, des bars et l'on parlait anglais. Mais tout cela était secondaire. Cuautepec était la fin du cauchemar, cela suffi-

sait... si seulement ses pieds pouvaient continuer à le servir — c'était douteux.

Il pensa : ils sont idiots de ne pas me sauter dessus. Tout est arrivé comme ils l'avaient prévu; ils ont gagné.

Il essaya de se remettre d'aplomb, raidissant, au dedans de lui-même, comme des muscles, son opiniâtreté et sa volonté de combattre.

Quien viva?

Le cri l'étonna. Il eut le vertige et sa propre voix lui semblait lointaine quand il répondit.

Viva Mexico.

La jungle faisait place à un grand défrichement. Devant lui, sur la route, un petit soldat plein d'aisance, en drap olive, le regardait curieusement. D'autres soldats étaient étendus à l'ombre. A travers les arbres, les toits de chaume de Cuautepec et, tout près, les feuilles d'une plantation de bananiers.

Un officier arriva et l'interpella.

— Dieu soit loué, — dit-il, — j'ai cru que je n'arriverais jamais.

— D'où venez-vous?

— Du Hawk, Oil camp au delà d'Ocotan.

L'officier sembla surpris.

— Avez-vous vu des Indiens?

— Je vous crois! Ils m'ont poursuivi pendant trois jours.

— Nous avons appris qu'ils s'étaient soulevés; c'est la raison de ce poste avancé. Croyez-vous qu'ils puissent nous attaquer?

— Non, ils n'étaient qu'une douzaine et ils sont peureux.

De nouveau l'officier sembla surpris.

— Pardonnez-moi, señor, continua-t-il, je suis très las et n'ai rien mangé depuis hier matin. Je voudrais arriver à la ville et prendre le train de midi s'il n'est pas parti.

— Non, il n'est que midi moins le quart. Vous semblez en effet bien fatigué. *Pase caballero.*

— *Muchas gracias, con permiso.*

Les misérables huttes, la petite animation autour de la gare lui semblèrent bonnes à regarder. Quelques soldats en uniformes fanés, armés de fusils modernes, lui parurent ajouter merveilleusement au paysage. Près de la gare, un Chinois,

installé dans une large cabane, tenait un comptoir. Il s'approcha. Le Chinois sortit de l'ombre de l'intérieur et s'avança tranquillement vers lui. Il entendait le bruit monotone que faisait à côté une femme préparant des tortillas. Il dit : « Bonjour, Vicente. Je voudrais bien une bouteille de bière. »

Vicente lui lança un coup d'œil doux et simple, puis chercha dans un récipient d'eau et sortit une bouteille.

— Pas de glace?

Vicente répondit : « Nous n'avons pas de glace ici, señor », d'une voix impassible, indifférente, comme il aurait pu certifier un fait quelconque, évident. Il ouvrit la bouteille et la posa sur le comptoir. « Cinquante centavos ». Bouteille nourrissante, pensa-t-il en la prenant.

— Vous arrivez directement de la jungle? — demanda Vicente.

— Oui, les Indiens ont failli m'avoir.

Il sortit un peso :

— Donne-moi deux bouteilles.

Vicente ouvrit une deuxième bouteille et la mit à côté de l'autre. « On dit ici qu'ils se sont soulevés », puis il retourna dans l'ombre épaisse de la cabane.

La forte odeur de la bière l'enveloppa quand il souleva la bouteille, le rafraîchit par anticipation. Quand il eut fini la première, le goût de la fatigue quitta sa bouche, il sentit ses muscles et ses nerfs se détendre et dans tout son corps un apaisement. Sur son estomac vide, la douce bière « carta blanca » avait un effet calmant et fort. Elle était fraîche; la seconde bouteille, humide encore avec son étiquette à moitié décollée, était agréable à la main. Il s'appuya de tout son poids sur le comptoir, renversa la tête, et, les yeux fermés, but.

Il en aurait demandé une troisième, mais il entendit siffler le train qui entrait en gare, il se dirigea vers le quai, tranquille, un peu gris, pour y voir se ranger une file d'une douzaine de vieilles voitures et wagons de marchandises avec, à leur tête, une locomotive blindée, construite dans le pays et conduite par un peloton de soldats. Il monta dans le premier wagon, respirant l'air intérieur à la fois ombreux et chaud, sentant du fer sous sa main, abrité par l'âge de la mécanique et la civilisation.

Un grand homme roux l'interpella du fond de l'ombre :

— Hi! Skimy.

— Hallo Mac!

Il s'assit à côté de l'autre sans lui serrer la main et mit ses pieds sur le strapontin en face de lui avec un soupir d'aise.

— Vous allez à la réunion du 1er janvier?

— Oui, et vous?

— Aussi. Vous avez une mine du diable. Qu'est-ce que vous avez fait? La noce sans arrêt?

— Non, j'arrive à pied du camp Douze, où je surveille les routes, comme vous le savez. Les Populacas étaient soulevés et ils campaient sur mes traces nuit et jour. Il me semble qu'il y a un an que je n'ai dormi.

— Oui? Vous en avez l'air.

— Pour sûr, j'en ai eu un tout de même. Peut-être deux.

Mac le regarda d'un air soupçonneux. « Oui? Le bon fusil a marché *bang-bang*, tiens! Si vous aviez été un peu intelligent, vous seriez venu par la rivière. »

Soudain, il se sentit idiot et pas à la page. Cela avait été abominable, mais comment le faire comprendre? Il renonça, s'enfonça dans son siège, appuya sa tête au dossier et dit :

— Éveille-moi quand nous serons à Miramar, Mac, j'ai envie de dormir et après, mon vieux, j'ai envie de m'amuser.

OLIVIER LA FARGE

(Traduit par JEAN NORAH.)

L'IRAN SÉDENTAIRE ET NOMADE AU MUSÉE DE L'ERMITAGE

Une galerie couverte, jetée en pont par-dessus un canal, relie au palais de l'Ermitage le petit théâtre que Catherine II fit construire en annexe à ses collections. Dans ce théâtre de cour se sont tenues, du 8 au 18 septembre 1935, les assises du IIIe Congrès international d'archéologie iranienne. Un décor classique : une colonnade, des balustres, quelques statues au geste engageant; vingt délégations y discourent en cinq ou six langues et remontent les siècles jusqu'à l'époque glaciaire. Sur la scène, le comité de direction, des notables, les orateurs : le professeur Sarre, président; A. U. Pope, secrétaire général; un Iranien de Paris ou, si vous préférez, un Parisien de Téhéran : S. E. M. Ali Ashgar Hekmal, ministre de l'instruction publique, et délégué du gouvernement de S. M. I. Pahlavi, schahanchah de l'Iran; la blouse ceinturée de cuir du commissaire du peuple : Boubnoff; et auprès de lui un visage grave et secret, un beau masque d'asiatique défendu par une barbe d'ébène et d'argent : le directeur du Musée de l'Ermitage, le savant géorgien Orbeli.

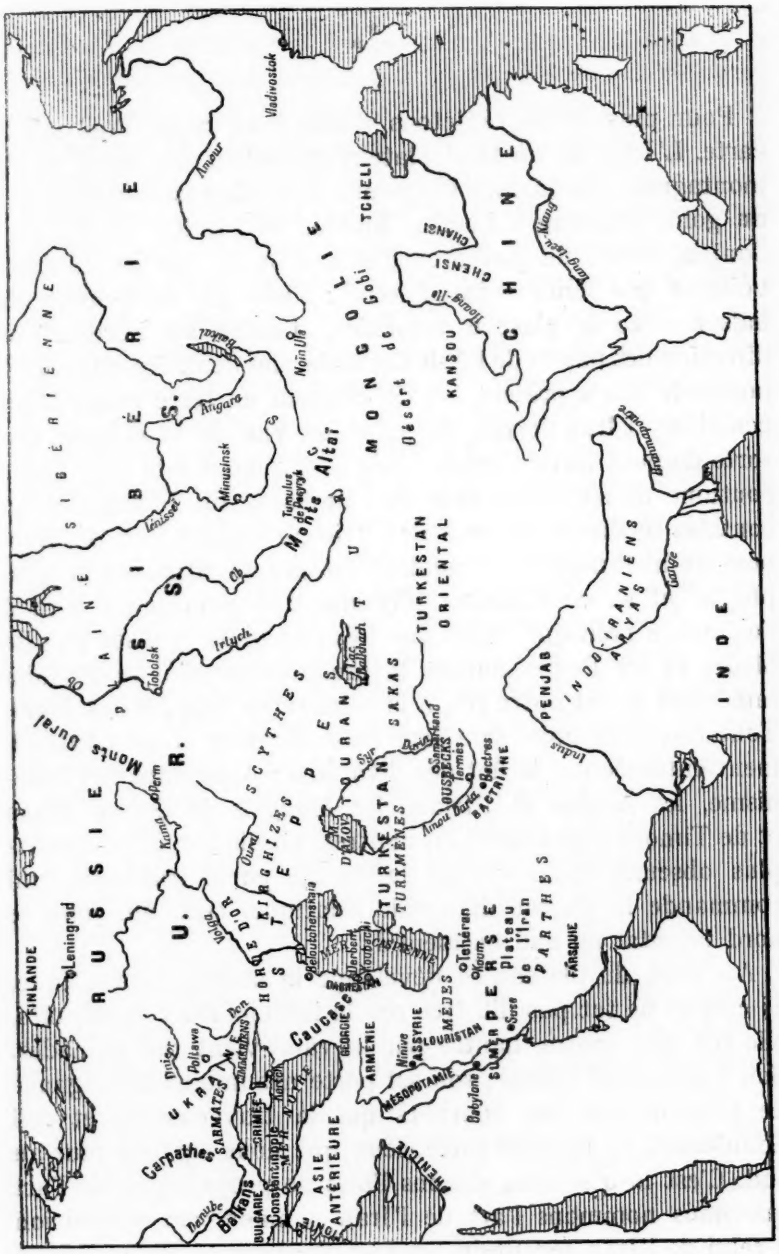
Mais là n'est pas le spectacle; la vraie scène est ailleurs.

L'arc à nouveau franchi, après que notre œil a glissé sur des images de ciel et d'eau, sur la nappe blanche de la Néva et sur les froides vapeurs qui montent là-bas du golfe de Finlande, nous plongeons dans le monde ombreux des musées : l'Ermitage d'abord, puis, dans son prolongement, le Palais d'Hiver,

qui est, aujourd'hui, presque en totalité, occupé par des collections d'œuvres d'art. Ces musées sont un Louvre par leurs richesses, un Louvre qu'un autre climat aurait chargé d'une autre sève, et où pousseraient, sous des voûtes de palmes, des colonnes de malachite et des obélisques de lapis-lazuli.

Par le dédale des galeries de peintures, on gagne la section orientale : quatre-vingts salles, récemment aménagées, ouvertes à l'occasion du Congrès.

L'Asie est là chez elle. Pour y venir elle n'a pas franchi de frontières; tous les objets qui l'y représentent ont été, à quelques numéros près, trouvés sur le territoire de l'U. R. S. S. Beaucoup d'entre eux en Russie même : le long de la Volga, du Dnieper ou du Don; sur les bords de la mer Noire et de la Caspienne; les autres en Géorgie, en Arménie, au Turkestan, dans les provinces mongoles ou dans l'immense plaine sibérienne. Voici le singulier de cette exposition et son enseignement : elle rompt notre géographie, et déplace notre axe visuel. Elle alourdit l'Asie d'un large morceau d'Europe, et, du même coup, change les caractères par lesquels nous définissons l'Asiatique. Si le terme barbare d'Eurasie eut jamais un sens, c'est ici, devant les produits du continent amphibie qui s'étale en diagonale de Vladivostok à Constantinople. Des objets de l'âge du bronze trouvés au nord et au sud du Caucase, à l'ouest et à l'est de l'Oural, des ouvrages d'or sortis des sépultures russes et sibériennes, des étoffes exhumées sur les confins du Gobi et de l'Altaï, nous entraînent, à travers l'exposition, sur les traces d'une Scythie nomade et pourtant industrieuse, qui nous livre — nous dirons tout à l'heure pourquoi — une des faces, la grande face nomade de l'art iranien. Nous voyons ailleurs, classés dans les collections des âges plus récents, les argenteries sassanides et les cuivres du Daghestan, les armures des tribus de la Horde d'Or, les éblouissantes mosaïques de faïence des Timourides de Samarkand, et tous les vestiges recueillis chez les Turkmènes, les Ousbecks et les Kirghizes, moisson multicolore sur laquelle rayonne le soleil iranien, mais moisson qui leva ou fut récoltée non sur le haut plateau qui porte l'Iran sédentaire, mais dans cette zone souvent encore anonyme, qui le borde au nord et qui nous apparaît comme les coulisses mobiles de son histoire.


FINLANDE
Leningrad
RUSSIE
U.R.S.S.
Monts Oural
Perm
Kama
Volga
Don
Dniepr
Pripetz
Poltava
Pen
UKRAINE
Carpathes
SARMATES
CRIMÉE
Kertch
Sébastopol
Odessa
Dniestr
Danube
Balkans
BULGARIE
Constantinople
MER NOIRE
ROUMANIE
Caucase
GÉORGIE
ARMÉNIE
ASIE ANTÉRIEURE
MÉSOPOTAMIE
Ninive
ASSYRIE
LOURISTAN
Babylone
SUMER
PERSE
Plateau de l'Iran
Ecbatane
Suse
Téhéran
Ispahan
MÉDES
PARTHES
PARSQUE
Derbent
Tiflis
Erivan
Tabriz
Kouban
Don
Volga
Oural
Kama
Perm
Tobolsk
Irtysch
Yenisséi
Minusinsk
Angara
Baïkal
Noin Ola
Monts Altaï
Tumulus de Pazyryk
Lac Baïkal
Lac Balkhach
Ob
Amour
Vladivostok
Gobi
Désert de Gobi
MONGOLIE
TCHELI
CHANSI
CHENSI
KANSOU
CHINE
Hoang-Ho
Yang-tse-Kiang
Brahmaputra
Indus
Gange
INDE
PENJAB
INDO-IRANIENS
ARYAS
TURKESTAN ORIENTAL
TURKESTAN
TURKMÈNES
TURANIENS
SAKAS
SCYTHES
HORDES KIRGHIZES
Syr
Amou Darya
Samarkand
Boukhara
OUSBECKS
Termes
Balkh
Amou Darya
BACTRIANE
Bactres
Sogdiane
Ferghana
Tashkent
Issyk Kul
Lac Aral
Lac Caspienne
Kouban
Don
Volga
Oural
Kama
Perm
Tobolsk
Irtysch
Yenisséi
Minusinsk
Angara
Baïkal
Noin Ola
Monts Altaï
Tumulus de Pazyryk
Lac Baïkal
Lac Balkhach
Ob
Amour
Vladivostok
Gobi
Désert de Gobi
MONGOLIE
TCHELI
CHANSI
CHENSI
KANSOU
CHINE
Hoang-Ho
Yang-tse-Kiang
Brahmaputra
Indus
Gange
INDE
PENJAB
INDO-IRANIENS
ARYAS
TURKESTAN ORIENTAL
TURKESTAN
TURKMÈNES
TURANIENS
SAKAS
SCYTHES
HORDES KIRGHIZES
Syr
Amou Darya
Samarkand
Boukhara
OUSBECKS
Termes
Balkh
Amou Darya
BACTRIANE
Bactres
Sogdiane
Ferghana
Tashkent
Issyk Kul
Lac Aral
Lac Caspienne
Kouban
Don
Volga
Oural
Kama
Perm
Tobolsk
Irtysch
Yenisséi
Minusinsk
Angara
Baïkal
Noin Ola
Monts Altaï
Tumulus de Pazyryk
Lac Baïkal
Lac Balkhach
Ob
Amour
Vladivostok
Gobi
Désert de Gobi
MONGOLIE
TCHELI
CHANSI
CHENSI
KANSOU
CHINE
Hoang-Ho
Yang-tse-Kiang
Brahmaputra
Indus
Gange
INDE
PENJAB
INDO-IRANIENS
ARYAS
TURKESTAN ORIENTAL
TURKESTAN
TURKMÈNES
TURANIENS
SAKAS
SCYTHES
HORDES KIRGHIZES
Syr
Amou Darya
Samarkand
Boukhara
OUSBECKS
Termes
Balkh
Amou Darya
BACTRIANE
Bactres
Sogdiane
Ferghana
Tashkent
Issyk Kul
Lac Aral
Lac Caspienne
Kouban
Don
Volga
Oural
Kama
Perm
Tobolsk
Irtysch
Yenisséi
Minusinsk
Angara
Baïkal
Noin Ola
Monts Altaï
Tumulus de Pazyryk
Lac Baïkal
Lac Balkhach
Ob
Amour
Vladivostok
Gobi
Désert de Gobi
MONGOLIE
TCHELI
CHANSI
CHENSI
KANSOU
CHINE
Hoang-Ho
Yang-tse-Kiang
Brahmaputra
Indus
Gange
INDE
PENJAB
INDO-IRANIENS
ARYAS
TURKESTAN ORIENTAL
TURKESTAN
TURKMÈNES
TURANIENS
SAKAS
SCYTHES
HORDES KIRGHIZES
Syr
Amou Darya
Samarkand
Boukhara
OUSBECKS
Termes
Balkh
Amou Darya
BACTRIANE
Bactres
Sogdiane
Ferghana
Tashkent
Issyk Kul
Lac Aral
Lac Caspienne

***

Pour plus de clarté, jetons d'abord un coup d'œil sur la carte. L'Iran est un haut plateau qu'isolent des mers et des montagnes : de la mer Caspienne aux plaines touraniennes, du golfe Persique à l'océan Indien, de l'Indus au Tigre ce donjon, cerclé de pierre et d'eau, n'ouvre sur les contrées voisines que deux voies d'accès : l'une au nord-ouest, en liaison avec le plateau arménien, l'autre au nord-est en direction des passes de l'Asie Centrale. Ces deux ouvertures, — notons-le dès à présent, — débouchent en terre russe. Ainsi constitué, l'Iran forme, du point de vue de la culture, une sorte de pont fortifié entre l'Asie proprement dite (que l'on a coutume de situer au delà de l'Indus et du Pamir), et les contrées méditerranéennes de l'Asie antérieure. Son développement historique sera conditionné par sa situation géographique et sa constitution physique : il parviendra tard à l'existence politique, mais une fois son unité réalisée par les Mèdes et les Perses durant la première moitié du premier millénaire avant notre ère, il la conservera jusqu'à nos jours. Toutefois cette unité sera sans cesse ébranlée et momantanément entamée par le flot des invasions : Alexandre et l'hellénisme, les Arabes et l'Islam, les Mongols de Gengis Khan et de Timour y passeront en maîtres, tandis que des courants plus obscurs afflueront par la double porte iranienne, qui commande la grande diagonale asiatique, celle qui joint le nord oriental au sud occidental.

Au nord du plateau se développe la steppe eurasiatique. Si celle-ci ne fut pas illustrée par la marche des conquérants, elle fut, par contre, hantée par le va-et-vient des nomades. Son histoire est diffuse; son sol porte néanmoins témoignage de l'importance des courants qui la traversèrent, et qui doublèrent, en quelque sorte, ceux que nous suivons plus au sud. C'est là que nous situons l'aire de propagation de l'art que nous nommons l'art de l'Iran nomade, par opposition à celui de l'Iran sédentaire, qui se place sur le plateau de ce nom.

Un bref aperçu historique expliquera l'emploi de ces deux termes[1].

Nous savons peu de chose de l'histoire primitive du plateau iranien. Il est probable qu'au troisième millénaire, il était, au point de vue culturel, dans le prolongement des vallées mésopotamiennes, et sous la dépendance des civilisations de Suse et de Sumer. Puis, tout se passe comme s'il avait été brusquement pénétré par des éléments nouveaux : un grand mouvement de peuples marque le début du deuxième millénaire en Asie antérieure; ce mouvement aurait été déclenché par le déplacement, à travers l'Asie occidentale, des Aryas, ou Indo-Iraniens, peuples de race indo-européenne, qui donnèrent, aux temps historiques, les Indiens, les Mèdes et les Perses. Descendus de la steppe occupée par le Turkestan actuel, ils se répandent sur le territoire qui sera désormais leur domaine historique, et qui de leur nom fut appelé « l'Iran ».

Mais tandis que Mèdes et Perses s'établissent sur le plateau iranien, tandis qu'ils y passent de la vie nomade à la vie sédentaire, et qu'ils y reçoivent les enseignements venus de Ninive et de Babylone, l'arrière-ban iranien, demeuré dans la steppe nordique, y poursuit son existence nomade. C'est de cette réserve que s'échappent, durant la seconde moitié du VIIIe siècle, ceux que les Grecs connaîtront sous le nom de Scythes : ils franchissent l'Oural, conquièrent la Russie méridionale, envoient même quelques bandes au delà du Caucase, et, par ce long détour, rejoignent les premiers migrateurs.

Ce que nous savons des Scythes nous a été transmis par les Grecs, et, entre autres, par le plus fantaisiste de leurs historiens, Hérodote. Ils nous ont rapporté bien des contes, mais aussi quelques faits, dont les plus éloquents sont un certain nombre de noms propres en usage chez les Scythes : nos linguistes y ont récemment reconnu des noms uniformément iraniens. Aussi, comme l'a dit très justement Grousset dans une conférence faite en 1930 à la Société des études iraniennes,

1. Voici, pour mémoire, quelques dates de l'histoire iranienne : période achéménide (les Perses), 530 à 331 avant Jésus-Christ. — Conquête d'Alexandre. — Période séleucide et période parthe, 323 avant Jéus-Christ à 226 après Jésus-Christ. — Période Sassanide (renaissance nationale), 226 à 636. — Conquête arabe. — La Perse islamique, 651 jusqu'à nos jours.

« la question est-elle aujourd'hui tranchée : l'unanimité du monde scientifique considère actuellement que les anciens Scythes, Sarmates et Sakas, habitants de la steppe russo-turkestane n'étaient pas autre chose que des Iraniens restés nomades, et que le Touran n'est rien de moins qu'un Iran extérieur ».

Pour établir leurs campements dans la zone de terre qui s'étend de la Caspienne aux Balkans, les Scythes en avaient délogé les Cimmériens, qui à leur tour avaient envahi les empires situés au sud du Caucase et y avaient par leur migration hâté la chute de l'Ancien Orient. Des Scythes poursuivent les Cimmériens dans leur fuite vers le sud. Il est probable que les influences désormais si vivaces entre l'Iran proprement dit, d'une part, et la Russie méridionale de l'autre, puis le nord-est de la plaine sibérienne, datent de ce moment.

Iran nomade et Iran sédentaire auront désormais une histoire conjuguée. Rivalité d'abord : vers 628 les Scythes se rendent maîtres de la Médie, qui est peu après délivrée par le roi Cyaxare, le fondateur de l'empire mède. En revanche les successeurs des Mèdes, les Perses, soucieux d'éviter un retour offensif de leurs turbulents cousins mènent contre ceux-ci, tant au Turkestan qu'en Russie, deux vigoureuses campagnes sans résultat décisif : Cyrus puis Darius échouent dans la domination de l'Iran extérieur. Indépendants les uns des autres, Iraniens nomades et Iraniens sédentaires seront liés, pendant des siècles, par des échanges d'autant plus fertiles qu'ils demeureront libres. Lorsqu'au IIIe siècle avant notre ère les Scythes seront, à leur tour, chassés de la Russie méridionale par la venue d'autres Iraniens nomades, les Sarmates, ceux-ci continueront les usages de leurs devanciers. Ils se maintiendront sur le même territoire jusqu'au IIIe siècle de notre ère : ainsi durant plus d'un millénaire la Russie aura été une terre iranienne. Ne nous étonnons donc pas en voyant les richesses amassées dans les vitrines de l'Ermitage.

***

Nous voudrions donner une idée du caractère original des arts qu'à travers l'Eurasie a dispersés cet Iran nomade. Et

d'abord demandons-nous : y a-t-il un art des nomades? L'objet trouvé à la frontière de Chine a-t-il un air de famille avec celui découvert sur les bords du Danube? L'archéologue finnois Tallgren écrit : « Toute bigarrée qu'ait été par sa composition ethnographique l'antique population des territoires de l'Eurasie, elle présente par sa culture une homogénéité étonnante. A partir de l'an 700 avant Jésus-Christ jusqu'aux abords de l'an 300 après Jésus-Christ et plus tard encore en partie, le centre culturel s'en est déplacé des sources du Ienisseï jusqu'aux Carpathes. Ce centre reçut des impulsions, des influences, une habileté technique provenant des grandes cultures plus méridionales : des colonies grecques sur la rive septentrionale de la mer Noire, de la Transcaucasie et de la Perse et plus tard des pays de la Bactrie, *sans jamais perdre son originalité propre.* » Le fait est là nettement posé. Malgré des apports étrangers sans cesse variables, nous avons une culture originale, partant un art original. Efforçons-nous de le définir.

L'art, que souvent l'on nomme scythe, et que nous baptiserons du nom des premiers peuples chez lesquels nous le rencontrons « l'art de l'Iran nomade », est avant tout un art animalier. Il s'inscrit dans de petits ouvrages de bronze, d'or ou d'étoffe, ouvrages d'un peuple qui a pour toutes richesses ses armes, sa tente et son harnais. Plaques d'ornement innombrables qui décoraient de métal le bois, le cuir, le feutre ou la laine, poignards, haches, colliers, bracelets, mors, selles et couvertures... voici le matériel qui porte, tordues en tous sens, ajourées et découpées les images d'un monde de proie. Vie sauvage et cruelle, vie de la jungle et de la steppe. Le cerf fuit; la biche est aux aguets; le cheval se tord sous la griffe de l'aigle; le sanglier lutte contre le tigre; le loup montre ses crocs; tous sont en chasse, tous se combattent et s'emmêlent, s'affrontent et se confondent. Parfois la scène se complique : ce n'est plus un duel, c'est une mêlée de trois, quatre, cinq bêtes qui s'entredévorent, et sur lesquelles, surajoutés au pelage ou à la ramure, un feston de têtes, une gerbe de becs recourbés, un œil perdu, des griffes jetées çà et là achèvent la confusion et chargent le carnage. Car cet art excelle à unir dans une seule figure des attributs pris à plusieurs espèces : un élan porte des bois recourbés en cols

d'ibis; les boucles d'une crinière léonine dessinent la spirale de l'oiseau; le lion traîne en guise de queue un chapelet de lionceaux enroulés. L'artiste répond à chaque invitation de la ligne et profite en maniaque de toutes les chances qu'elle lui offre de fixer un double sens; il ne résiste pas à faire ce que Vignier avait drôlement nommé « des calembours plastiques ».

Les diverses parties de l'animal s'en vont ainsi dans le décor en pièces détachées. Il n'est pas rare même de les rencontrer composant à elles seules le décor entier d'une plaque, qui n'est alors qu'une patte griffue, une corne enroulée, un sabot emmanché d'un tibia, ou un bec en crochet. Tandis que l'accessoire est souvent supprimé, le détail typique est exagéré jusqu'à la caricature : l'œil exorbité, la dent hors des gencives, la narine contractée, l'oreille distendue; tout est pris au vol d'une vie galopante, hantée par les bêtes; tout est capté avec précision mais reproduit par une imagination qui utilise le monstrueux pour accentuer le réel. Prenons un exemple : un motif fréquemment employé est celui du carnassier — lion, aigle ou chimère — qui terrasse un cheval en l'empoignant au-dessus du garrot; le cheval s'abat sur les genoux, touche terre des naseaux et hennit de douleur; mais par une stylisation qui peut sembler arbitraire, son arrière-main est renversée, posture inconciliable avec celle de l'avant-main : pour avoir la croupe à terre et les sabots au ciel, il faudrait que l'animal ait non pas deux mais « les quatre fers en l'air ». Or si ce sans-gêne de l'artiste nous heurte, c'est ici pour mieux nous émouvoir : la composition y gagne une torsion en spirale qui appartient à la plastique sinueuse de cet art dynamique; le pathétique de la scène s'accroît par le contraste de deux gestes qui sans doute devraient s'exclure, mais par lesquels explose une même souffrance; le réalisme enfin est renforcé, car ces deux gestes, qui appartiennent à deux moments successifs du drame, présentés simultanément, emboîtés et même fondus l'un dans l'autre, nous transportent dans le mouvement de l'action : le raccourci fait passer dans l'image immobile la vérité des images mouvantes d'un film qui se déroule.

Il y aurait encore bien des remarques à faire sur l'originalité de cet art. Il conviendrait entre autres de signaler l'unité de ses ouvrages, qu'ils soient traités dans le métal,

ou dans des matières plus tendres, tels que l'os, le bois ou le cuir. Les uns et les autres semblent également creusés, taillés et découpés au couteau; leurs plans en biseau, leur relief arrondi, leur ajourage sont les mêmes. N'est-ce pas parce que l'os, le bois ou le cuir ont précédé le modelage ou la fonte, et fixé les modèles? On a déjà porté l'attention de l'historien sur ce fait que, les ouvrages façonnés dans des matières périssables ayant disparu, cette lacune est capitale lorsqu'il

PLAQUE EN OR DE LA COLLECTION DE PIERRE LE GRAND. SIBÉRIE, Ier SIÈCLE.
(Musée de l'Ermitage.)

s'agit de la production des nomades qui, comme le font encore aujourd'hui quelques tribus errantes, œuvrent des matières légères telles que l'écorce de bouleau. Un concours de hasards heureux remédie parfois à de telles lacunes.

Une des trouvailles récentes de l'archéologie soviétique a été faite dans le massif de l'Altaï, au tumulus de Pasyryk : elle occupe deux salles de l'exposition. On y voit un matériel complet de harnachements funéraires du IIIe ou du IIe siècle avant notre ère; — des masques en cuir, en crin, et en or, surmontés par des ramures destinées sans doute à donner au cheval enterré les attributs d'un animal totémique, cerf ou élan; des selles en bois couvert de feutre, de cuir et de crin,

ornées de pendeloques en bois travaillé; des applications en cuir teint et doré, ou en feutre découpé, qui représentent des combats d'animaux, ces griffons, ces élans, ces lions et ces tigres que nous avons déjà décrits. Tout ce matériel est intact; la dépouille même des chevaux est là, séchée et comme momifiée, auprès du long cercueil de bois creusé. La nature a fait ce miracle : une infiltration d'eau s'étant produite, la sépulture a été inondée; l'eau a gelé, et la glace a conservé ce qui avait été confié à la terre.

***

Ce style était-il formé quand les Scythes apparurent en Russie? Les vestiges les plus anciens trouvés à Kertch et en Crimée sont datés par la présence dans la même sépulture de vases ioniens du VIIe siècle avant notre ère, époque contemporaine ou du moins bien voisine des premières invasions. Mais le barbare est plus que le civilisé exposé à la contagion. Cet art fut perméable aux influences des civilisations plus fermement établies. Il aspira le suc des beaux jardins cultivés aux lisières de sa steppe; il fut un véhicule et transporta d'un bout à l'autre de l'immense domaine sur lequel il campait une sève étrangère. Il va de soi que les apports varièrent selon le lieu et le moment. En Russie méridionale, le Grec et le Perse dominent tour à tour; l'artisan nomade est tantôt à l'école d'une Asie où se rencontrent le Phénicien, l'Assyrien tardif et le Néo-Babylonien; tantôt à l'école de l'Ionie et de la Perse achéménide. Puis viennent les Sarmates et avec eux une technique que caractérise, entre autres, le goût des incrustations polychromes, en turquoise, corail, cornaline ou émail champlevé. Leur art révélé par les sépultures russes ou bulgares offre de grandes affinités avec celui de l'Inde du nord, de cette Inde grécisée et persianisée par les Indo-Scythes et les Parthes; rencontre qui ne saurait nous surprendre puisque ce qui est innovation dans l'art sarmate a été emprunté aux arts de la Bactriane, et que cette province a joué à la fin de l'ère païenne, et au début de notre ère, un rôle capital dans la diffusion des arts grécisant et iranisant. On retrouve son influence non seulement à l'ouest et au sud, mais aussi dans

les territoires nomades de l'Asie septentrionale et orientale Elle entre là en compétition avec des courants bien différents, les grands courants venus de Chine.

En 1925 une expédition, équipée par la Société de Géographie de Léningrad et dirigée par Koslov, terminait à Noïn Ula en Mongolie des travaux de fouille, qui avaient occupé plusieurs campagnes. Elle en rapportait à l'Ermitage un butin dont le plus bref inventaire dit le grand intérêt. On y voit trois séries d'objets : des objets de fabrication locale; des objets importés de Chine; des objets qui proviennent d'Occident, non pas de la Grèce ni de ses colonies du Proche-Orient, mais de la Bactriane et de l'Iran parthe. Une petite coupe en laque, de travail chinois, porte une inscription qui la date de l'an 2 de notre ère. Le lot le plus important est composé d'étoffes de soie et de laine, tapis, couvertures et vêtements brodés. Des cavaliers parthes coiffés du bonnet, la tête moustachue d'un barbare au cheveu long ceint d'un ruban, des dauphins, des palmettes, des rinceaux hellénistiques y voisinent avec le baroque chinois de l'époque Han et avec cette sombre Iliade de la steppe qui remet ici en scène, avec le même lyrisme, la faune et les combats que nous avons tout à l'heure contemplés dans l'or et dans le bronze. Les broderies reproduisent, entre autres, avec tant d'exactitude le motif de quelques-unes des plaques d'or acquises par Pierre le Grand et exposées aujourd'hui dans la salle du Trésor de l'Ermitage, qu'elles nous permettent de dater du premier siècle de notre ère ces objets qui jusqu'alors cherchaient leur place entre 400 avant Jésus-Christ et 400 après Jésus-Christ.

De nombreux bronzes, analogues à ceux qui jalonnent la Sibérie, ont été recueillis, en ces dernières années, dans la Chine du Nord, au Tcheli, au Chansi, au Chensi, au Kansou. Échelonnés sur bien des siècles, sur une période qui commence vraisemblablement au IVe siècle avant notre ère et s'en va fort avant dans l'ère chrétienne, ces bronzes appartiennent tous, de près ou de loin, au style animalier de l'Iran nomade; ils n'en présentent pas moins une prodigieuse diversité, car, comme l'écrit Pelliot, « il y a tous les degrés possibles entre l'objet sibérien influencé par l'art sarmate occidental et même par l'art grec, l'objet sibérien proprement dit, l'objet

sibérien fabriqué par des tribus turco-mongoles, l'objet sibérien reproduit par des Turco-Mongols fixés sur le sol chinois, enfin l'objet devenu chinois mais qui se ressent encore d'une origine sibérienne plus ou moins lointaine ». Monde disparate et pourtant uni, monde de formes voyageuses entraînées sur cette zone glissante de l'Eurasie au delà des portes de l'Extrême-Orient.

De toutes les originalités de l'art nomade la principale est, certes, son ubiquité. Sous ses pas, ou plutôt sous son sabot, les mêmes problèmes surgissent aux antipodes. Les possesseurs actuels de l'ancien Touran sont à l'œuvre pour résoudre ces énigmes que leur ont léguées leurs pères; ils portent, à voyager dans le temps, la mobilité ancestrale et n'hésitent pas à remonter les millénaires pour aborder l'énigme fondamentale que pose l'art de l'Iran nomade : quelles sont ses origines? D'après Borovka tout l'art animalier, qu'aurait connu l'Asie, dériverait d'une civilisation située en Haute-Asie, du côté de l'Altaï. La Chine même en serait tributaire. Pour d'autres le mouvement serait inverse, et l'art de l'Iran nomade dériverait des arts susien et sumérien qui, à travers l'Iran primitif, auraient gagné la steppe turkestane, et là auraient été transformés selon la nature et l'usage du nomade. Rostovtzeff unit les deux thèses en leur donnant un développement successif : la Mésopotamie aurait reçu de la Haute-Asie les modèles d'un art animalier qu'elle lui restitua par la suite, et qui par son intermédiaire aurait gagné l'Extrême-Orient. Au Congrès de Léningrad, Strzygowski s'est fait l'écho de ces recherches : il a traité de l'art iranien à l'époque glaciaire, et a promené ses auditeurs parmi les merveilles du huitième millénaire. Les esprits qui ne peuvent s'empêcher de remonter aux causes premières y ont trouvé leur compte. Mais ceux qui ont coutume de séparer, dans leurs goûts, métaphysique et archéologie, s'assigneront des explorations plus limitées : celles-ci ne peuvent, dans l'état actuel de nos connaissances, aller, avec quelque certitude, au delà de ces simples constats : l'art de l'Iran nomade est déjà formé lorsqu'il paraît en Russie méridionale vers le VIIe siècle avant notre ère; en Chine nous ne l'avons jusqu'alors rencontré qu'à une époque beaucoup plus basse; entre ces deux points

extrêmes se placent, tant en Sibérie qu'en Russie, d'autres sites où ont été reconnus d'importants gisements : ce sont la région de l'Altaï; en Sibérie méridionale les environs de Minusink, d'où proviennent la plus grande partie du trésor de Pierre le Grand à l'Ermitage et les riches collections du musée local; en Sibérie occidentale le pourtour de Tobolsk; à l'ouest de l'Oural le bassin du fleuve Kama. Maillons épars d'une chaîne que parviendront sans doute, quelque jour, à renouer les nombreuses expéditions mises sur pied par le gouvernement soviétique.

***

Un mot sur l'organisation des fouilles donnera une idée de l'intérêt que leur porte le nouveau régime. Les missions de fouilles émargent à deux budgets : celui de l'État et celui d'un certain nombre d'entreprises de travaux publics. Lorsqu'une de ces entreprises travaille dans une zone riche en gisements archéologiques, elle est en effet tenue de s'adjoindre et de subventionner une équipe de spécialistes pour assurer la prospection et la mise en œuvre archéologiques du terrain. Prenons un exemple : un métro de grande taille est percé à Moscou; un canal est en construction de la Volga à la Moskowa; des spécialistes sont attachés aux travaux et veillent à la manière dont ceux-ci peuvent être utilisés pour la découverte archéologique; pelles et pioches guidés par des savants servent à une double fin. Vingt-huit expéditions sont aujourd'hui à l'ouvrage et, sur le budget de trois cent mille roubles affecté à leurs recherches, un tiers seul est versé par l'État.

L'administration des fouilles incombe à l'Académie de culture matérielle. Fondée en 1919, cette académie a pour mission l'étude des sociétés « précapitalistes ». Elle est divisée en quatre sections : à la première est dévolue l'histoire de la société primitive communiste; à la seconde l'histoire de la société antique, période d'esclavage; à la troisième l'histoire de la société féodale; enfin la quatrième consacre ses travaux à la technologie historique.

Une bibliothèque, une « photothèque », une « cartothèque », des archives, cinq laboratoires, et cinq ateliers complètent

cet institut, qui forme de jeunes savants, publie chaque année de nombreux travaux, organise des voyages d'inspection dans les musées provinciaux, veille en un mot à toute la vie archéologique du pays. Un de ses directeurs est M. Jessen, qui a, d'autre part, entrepris au Caucase des recherches sur l'âge du bronze.

***

Sans quitter le sol russe, abordons à présent l'art iranien proprement dit. C'est la partie la plus brillante de l'exposition. Je dis « exposition », car tel est le titre de la manifestation à laquelle j'ai été convié, mais par là vous devez entendre ici une exposition durable et non pas une réunion occasionnelle et éphémère d'objets prêtés; quatre-vingt-quinze pour cent des pièces exposées appartiennent à l'Ermitage et demeureront en place, tandis que le reste, envoyé par Moscou et par quelques musées provinciaux, reprendront la route des Républiques de l'U. R. S. S.

Après avoir traversé les ors achéménides et les ors parthes, nous débouchons dans une grande salle claire dont le décor unit au vert argenté de l'amande la blondeur d'argent du bois de tilleul; dans ce décor choisi est dressé à la ronde le vaisselier quasi complet des argenteries sassanides : plats d'apparat, et vaisselle de table, coupes plates, gobelets, flacons, aiguières, assiettes, toute l'argenterie que nous a léguée l'art sassanide est, à deux ou trois exceptions près, présentée ici dans sa variété de style et de technique. Tantôt coulées, tantôt forgées à chaud ou à froid, sculptées au repoussoir, gravées, dorées, niellées, polies ou incrustées, ces pièces portent une ornementation à l'image des plaisirs royaux : scènes de chasse et de festin, tournois ou danses, animaux et ballerines. A cheval ou à pied, le prince tire l'arc ou brandit le glaive contre le gibier royal : lion, sanglier ou bouquetin. Il galope, ses boucles et ses rubans au vent, tantôt droit ajustant la flèche, tantôt penché en avant pour frapper, ou bien encore à demi tourné sur sa selle et lâchant en arrière le coup meurtrier. La chasse est une sorte de combat singulier, où le souverain, luttant de vitesse avec la gazelle ou corps à

corps avec le fauve, affirme sa maîtrise. Malgré le mouvement du combat son visage demeure impassible : héros invincible, à l'image d'un Zeus barbu et bien peigné, il est coiffé de la tiare, paré de perles, ceint du tablier de cuir, chaussé de larges

PLAT SASSANIDE EN ARGENT, VIe SIÈCLE. (Musée de l'Ermitage.)

pantalons qui bouillonnent le long des mollets et des cuisses; il est dans tout l'éclat de sa puissance, tandis que la bête contractée rugit, bondit, fuit, ou s'affaisse. D'autres compositions nous montrent, parmi des danseurs et des musiciens, le prince sur un lit de coussins une coupe à la main. Ailleurs ce sont des animaux cernés de rinceaux, enchâssés dans des losanges ou des médaillons, ou bien encore encadrés dans un

réseau de perles ou de cœurs : un faisan une perle au bec, une antilope ou un canard cravatés comme l'était le gibier des réserves royales, un lion en promenade... Ces figures isolées ont le plus souvent le style géométrique et strictement décoratif des tissus iraniens contemporains, tandis que les scènes de chasse s'en séparent et sont marquées par un réalisme fougueux, qui n'est pas sans rappeler par endroit les ouvrages de l'Iran nomade. Au demeurant, chacun de ces objets est d'un art complexe et pose un problème différent. Nous donnerons une idée de leur variété et des énigmes qu'ils nous proposent en citant la préface du bel album qu'Orbeli et madame Trever nous ont offert à l'occasion du Congrès.

Avant de l'être par Orbeli, la plupart de ces objets avaient été publiés par Marre, Oldenbourg et Smirnoff : l'étude de l'orfèvrerie sassanide appartient à l'archéologie russe. A part trois trouvailles faites sur le territoire de l'Iran, à part deux autres trouvailles faites au Pendjab, toutes les pièces ont été en effet découvertes en sol russe, quelques-unes en Arménie et au Caucase, un plus grand nombre en Ukraine dans la région de Poltawa, la majeure partie bien plus loin encore des frontières iraniennes, de chaque côté de la chaîne de l'Oural et de préférence sur son versant occidental dans le gouvernement de Perm. Le hasard seul a présidé à ces découvertes : ces trésors ont surgi dans le sillon des labours, dans les ravins creusés par les eaux printanières, ou sous la coupe des défrichements. Des soixante numéros que compte la collection de l'Ermitage, il n'en est pas un seul qui ait été livré par une fouille scientifique. Sans doute les ouvrages en argent, que conservaient l'Iran et les pays limitrophes, ont-ils été détruits et réemployés au cours de la crise monétaire qui sévit dans ces régions au XIe siècle; nous ne connaissons donc aujourd'hui que ceux qui avaient servi de denrées d'échange, et qui, envoyés dans les pays du Nord, avaient été troqués contre des fourrures de prix. Les objets d'or furent encore moins épargnés : seuls en subsistent une quinzaine, presque tous trouvés dans la région de Poltawa, où ont été déterrés en 1911 neuf gobelets, un vase et une aiguière. Le bronze a connu un meilleur sort. Mais le bronze n'était pas un métal d'échange; aussi les objets de bronze sassanides, trouvés en Russie,

l'ont-ils été au Daghestan, pays au nord-est du Caucase, en bordure de la mer Caspienne, qui est comme une province de l'Iran extérieur. Ces bronzes sont sans doute un produit indigène, à l'école de l'Iran, exécuté dans les importantes fonderies de Derbent et de Koubachi. On les trouve encore en grand nombre dans le pays, où ils font partie des plus humbles dots et sont la pièce indispensable d'une entrée en ménage. Ceux de l'Ermitage sont des plats décoratifs, des aiguières, des aquamaniles, et des brûle-parfums. L'un de ces plats a soixante-quinze centimètres de diamètre, et les autres guère moins; les aiguières ont l'élégance et la fastueuse décoration des plus belles argenteries; les aquamaniles et les brûle-parfums sont en forme d'animaux : bouc, canard, coq ou cheval, qui ont ce grand style héraldique que l'Iran sassanide a propagé jusqu'en Occident.

Cet art sassanide est-il un art purement dynastique? est-il né à la cour des princes qui ont, en 226, évincé les Parthes et rétabli sur le trône de l'Iran la souveraineté du « Roi des Rois »? A-t-il disparu au lendemain de l'invasion arabe, qui en 651 a provisoirement mis fin à l'indépendance iranienne? A ces questions Orbeli s'apprête à répondre dans un prochain ouvrage. Mais dès à présent la vraisemblance nous permet d'admettre qu'à un art aussi complexe il faut démêler des origines multiples et lointaines. L'on a déjà souvent signalé le rôle de la province du Fars qui, au sud-ouest de l'Iran, fut malgré sa partielle hellénisation un foyer de renaissance nationale. Parmi les survivances orientales, qui y couvèrent sous l'hellénisme, Godard a introduit cette forme d'art animalier qui s'est perpétuée dans les montagnes du Louristan; par là il y intègre un art cousin de celui dont nous avons suivi l'aire de propagation à travers l'Iran nomade. D'autre part Herzfeld a mis au premier plan de cette renaissance l'influence de l'art gréco-bactrien. Il semble qu'Orbeli ait conduit ses investigations selon une méthode nouvelle : l'analyse technique des pièces et l'étude approfondie des procédés pratiqués par les artisans du métal. Les diversités que nous relevons dans les objets de l'Ermitage ne sont pas seulement stylistiques, elles sont aussi techniques. Le métier diffère selon le lieu et la date. Comparons donc les particularités de tel ou tel métier avec

celles d'autres techniques mieux localisées ou mieux datées : avec celles de la sculpture sur pierre, sur stuc ou sur bois, avec celle des tissus et de la médaille; dressons une carte des gisements de minerais. Peut-être poserons-nous ainsi quelques jalons qui permettront de mieux déterminer les courants générateurs et les lignes de développement d'un art, que l'on a souvent à tort cantonné dans les limites étroites d'un art de cour, et qui pour cela en est encore à chercher un acte de naissance légal et une chronologie uniforme. Nous verrons alors, sans doute, surgir plusieurs arts sassanides, et ces arts sassanides, qui s'annoncent avant la dynastie dont ils portent le nom, demeureront vivaces bien au delà de sa chute.

Ils se survivront loin même de leur Iran originel. Dans les lions bouclés et les hippocampes, dans les chevaliers en redingote, cotte de mailles et heaume pointu, dans les dinanderies à poil et à plume, nous reconnaissons à plus d'un trait et avec une avance de quatre ou cinq siècles, la faune et la société de notre moyen âge. De même que l'architecture religieuse trouve en Géorgie et en Arménie des modèles qui mirent un demi-millénaire à traverser le continent, de même l'imagination décorative, fixée ici dans le métal, eut en Occident son écho tardif.

***

Reprenons notre visite à travers l'Ermitage et le Palais d'Hiver; nous y cheminons de chantier en chantier, de mission en mission, à travers une Russie toute iranienne. Voici le Caucase iranien, du xe au xive siècle, et la suite des arts du Daghestan; voici la Géorgie iranienne, ses peintures murales et ses enluminures; voici, à l'est de la Volga, la tribu de la Horde d'Or, et la récolte d'armes, d'ustensiles, de céramiques du xiiie et du xive siècle, faite aux alentours de Saraï Berké; voici, au nord du Caucase, les fouilles de Beloritchenskaïa, où ont été trouvé mêlées des étoffes et des parures, tant orientales qu'européennes, des xive et xve siècles. Voici, au Turkestan oriental, les revêtements de stuc sculpté, recueillis à Termès par Denike et Strelkoff; en voici d'autres rapportés par Viatkine d'Afrasiyab : ils sont comme les précédents des

XIe et XIIe siècles. Voici le produit des fouilles faites en 1932 près de Koum à Mough'Kala : un guerrier peint sur un fragment de bouclier du VIIIe siècle semble s'être échappé d'une des fresques de Kizyl. Voici les éblouissantes mosaïques de faïence, enlevées aux mausolées des Timourides de Samarkand, et le chaudron géant, coulé en bronze sur l'ordre de Timour en 1399; il mesure 1 m. 56 de haut et 2 m. 47 de diamètre. Le directeur de la section orientale de l'Ermitage, Yakoubowski, nous en fait les honneurs, car le Turkestan timouride est son domaine d'élection. Voici encore bien d'autres trésors; mais j'écourte cette longue promenade; j'abandonne un chapelet de merveilles; je renonce même à vous mener à la suite de mon ami Hackin examiner avec Strelkoff la galerie des fresques rapportées d'Asie Centrale par Oldenbourg. Le butin est trop divers; trop nombreux sont les problèmes que soulèvent les recherches de la jeune archéologie russe.

De près comme de loin ils touchent tous plus ou moins à l'art iranien. Celui-ci compte au patrimoine national, et n'habite pas en étranger les beaux palais, que réchauffent ses ors et ses argenteries, ses cuivres et ses émaux, ses tapis et ses tentes, tout un Orient mouvant et fastueux que le flux de l'histoire a roulé jusqu'aux rives froides de la Néva.

GEORGES SALLES

JOURNAL D'AMOUR[1]

Le 12 germinal. — Le soir, il arriva encore de mauvaises nouvelles de Dusseldorff. Mon père redouble d'inquiétude. Ah! mon Dieu, si on l'arrête, je suis perdue. Il ne consentira jamais à me voir passer dans les bras d'un homme qui, à la vérité, n'a d'autre tort que d'être républicain. Mais songe combien les offenses personnelles ajoutent à l'esprit de parti. Mon père croit toujours que c'est à lui-même qu'on en veut, et non à sa politique. Maudit soit le comte Goldstein qui attacha mon père aux Autrichiens! Avant qu'il ne se fût livré à ses pernicieux conseils, mon père n'était ni d'un parti, ni de l'autre, il ne se passionnait pas. Me voilà donc réduite à désirer que si l'on arrête mon père, on fasse suivre sa famille. Mais j'ose encore espérer que l'on ne fera ni l'un ni l'autre et qu'il en sera quitte pour la peur. J'espère que le moment n'est pas encore venu où il me faudra choisir entre un père et un amant. Quoique le vœu de mon cœur soit bien prononcé, je sens qu'il est encore mille choses qui m'arrêtent et dont le sacrifice me serait douloureux. J'aime encore tant mon père! Mais c'est toi, c'est mon ami auquel je ne puis renoncer. Tu l'emporterais sûrement, mais ma raison, mon cœur en gémiraient. Je suis à toi, je le serais toujours et dans toutes les occasions, tirons le voile sur le reste.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1935.

Le 13 germinal. — A dix heures, mon père déjà parti, ta lettre me fut remise. Je répondis tout de suite. Mon ami, comment pourrai-je m'acquitter avec toi?

Je suis bien sûre que mes sentiments pour toi ne peuvent qu'augmenter et tu me montres tant d'amour, des procédés si généreux, que je ne puis douter de ta constance. Mais le général Hoche, malgré son propos si flatteur, ne craindra-t-il pas de voir un de ses généraux de confiance uni à la fille de son ennemi? L'aristocratie de ma famille ne rejaillira-t-elle pas sur moi, et la politique ne nous séparera-t-elle pas enfin? Ces considérations n'influeront-elles pas à la longue sur ton amour? Je me couchai avec ces réflexions, je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Le 14 germinal. — A dix heures et demie ce matin, Guillaume vint chez moi d'un air fort affairé; après avoir fait éloigner tout le monde, il me dit que tu avais obtenu du général Hoche que mon père ne serait pas arrêté, que Robens l'avait écrit à mon père en termes pompeux et que son frère l'avait engagé à t'écrire pour te témoigner sa reconnaissance. Guillaume me conta lui-même qu'il avait conseillé à mon père de n'en rien faire. Il y a de la franchise à me le dire, mais je ne lui en sus pas de gré; d'autant plus que mon père était déjà décidé à t'écrire. Au reste, il est plus prudent de n'en rien faire, cela aurait pu te compromettre. Mon père est extrêmement touché de ton procédé. Il est bien fait pour inspirer de la reconnaissance. Et toute la Chancellerie de faire tes éloges. J'étais bien fière de pouvoir me dire : c'est là mon ami, c'est l'homme auquel j'ai consacré ma vie, son cœur m'appartient, je partage sa gloire. Ce qui ne me fait point plaisir, c'est que, malgré ces choses rassurantes, mon père part demain pour Mulheim à la Roër, sous prétexte de visiter le général Dalwigk. Il écrira au général Hoche, qui, dit-on, a tenu *publiquement* à Dusseldorf le propos : « Si M. d'Hompesch ne prend pas garde à lui, je serai obligé de le faire arrêter et de l'envoyer garrotté à Paris ». Mon père ne peut ignorer un propos tenu publiquement, en présence de sa régence. Il va donc écrire au général Hoche pour se disculper et pour lui demander s'il peut rester en sûreté à Barmen. Si la réponse est satisfaisante, il reviendra

ici. Si elle ne l'est point, il restera à Mulheim qui, derrière la Roër, est dans la véritable ligne de démarcation, et nous y fera venir. Je crois qu'il a tort, si on a envie de l'enlever, il n'y a pas de ligne de démarcation qui tienne. Mais la lettre à Hoche est une démarche qui me paraît naturelle. Reste à voir quel en sera le style. Ce qui m'a fait grand plaisir, c'est que plus la frayeur de mon père était grande, et plus il a vivement senti ce que tu as fait pour lui. J'ai lu à Guillaume quelques phrases de ta lettre pour bien lui montrer que c'est à toi *seul* qu'on doit attribuer l'indulgence momentanée du général Hoche. Tout cela m'avait donné la fièvre, mon frère lui-même fut effrayé de me voir dans cet état et fit tout ce qu'il put pour me calmer. Nous arrivâmes enfin à la Chancellerie. J'eus peine à retenir mes larmes à dîner en songeant que mon père allait peut-être faire une démarche précipitée qui pourrait encore tourner contre lui et indisposer le général Hoche. Et que tout cela finirait par un éclat désagréable dont les suites incalculables ne pourraient que nous rendre malheureux. Après le dîner, mon père nous fit monter chez lui et répéta à ma mère le propos du général en chef, en lui annonçant son départ. Il nous lut ensuite sa lettre au général; elle est parfaite. Mais à l'article qui concerne ses fils (car une des dénonciations porte qu'il a trois fils au service de l'Angleterre) Guillaume et moi nous fondîmes en larmes et nous le conjurâmes à genoux de rayer cette phrase. Il ne voulut jamais. Elle portait à peu près « que ses fils étaient malgré lui depuis quinze ans à différents services étrangers et à présent tous à celui d'Angleterre. Sans son consentement. Qu'ils n'étaient presque plus en relations avec leur famille et n'en recevaient aucun secours; que, loin de lui en faire un crime, tout père plus heureux devait le plaindre ». Tout cela est vrai au pied de la lettre, mais cette phrase si touchante pour nous n'est pour tout autre qu'une *phrase*. D'ailleurs nous trouvâmes que les détails de sa famille n'intéressent que lui seul, il n'en est responsable à personne. A force de prières, il retoucha la plus grande partie de cette phrase. Mon père pleura en songeant à ses fils, à sa malheureuse famille. Oh! Dieu, mon cœur était déchiré, j'étais hors de moi. Je me jetai dans ses bras en le suppliant de ne point accuser ses malheureux enfants

qui l'adorent. Notre sensibilité était profonde et vraie, elle le toucha enfin. Guillaume et moi, nous le priâmes de ne point aller à Mulheim, il marquerait plus de confiance au général en chef en restant ici. Et le général Hoche ne peut manquer d'être tôt ou tard instruit de son départ, lequel, après ce que tu as fait et obtenu, devient également injurieux pour le général en chef et pour toi. Il promit d'attendre la poste de ce soir. Il évita tout le temps de parler de toi directement; mais il en parla à ma mère après. Ma lettre pour toi était déjà écrite et donnée lorsqu'il changea d'avis sur son départ. J'en suis fâché car il m'en avait coûté de t'instruire de cette démarche que je blâmais au fond du cœur. Pfeil ne vint pas et n'écrivit rien à ton sujet. On l'attend demain.

Le 15 germinal. — Je reçus ta lettre du 14. Déjà, depuis plusieurs jours, je me souviens d'une lettre en chiffres arrivée à mon père l'hiver. Celui qui l'écrivait paraissait chef de parti; elle était datée de Munster. Il parlait beaucoup de *clubs*[1], du duc de Deux-Ponts, du roi de Prusse, il assura avoir fait plusieurs prosélytes et recommandait à son ami de ne point encore éclater parce qu'il se ferait tort en attaquant la considération dont jouit mon père; que tous nos parents quitteraient la société secrète si l'on menait mon père à l'échafaud; qu'il fallait plutôt se servir de lui et de ses moyens; qu'il se trouvait encore un million dans la caisse de la Société; qu'il allait en Hollande pour parler à Noël (je crois que c'est un un de vos commissaires). J'ai oublié beaucoup de phrases de sa lettre, mais il me paraît que cette société hait l'ordre et cherche autant à s'agrandir sur les débris de la République que sur ceux des souverains. Je voulais aujourd'hui t'en envoyer copie, car cela me paraît assez intéressant, et je crains bien que, malgré ce que tu as fait, les ennemis de mon père

1. Les clubs et les sociétés secrètes réunissaient les esprits libéraux des divers pays rhénans et, sans être entièrement favorables aux Français, se servaient d'eux contre les anciens maîtres. Ces groupes tentèrent en 1797 d'organiser la République cisrhénane, qui eut l'appui de Hoche. Les chefs de ce mouvement furent d'abord Forster, puis Görres, jeune écrivain de vingt ans. Mais ce mouvement était dirigé vers les idées libérales plutôt que vers la France même. Une fois la République cisrhénane dissoute et l'annexion proclamée par Napoléon, Görres ne cessa de lutter contre l'Empire.

triompheront. Je me vois obligée de t'avertir du danger que tu pourrais courir dans la suite en continuant de le défendre, et peut-être en continuant de m'aimer. Plus tard peut-être, Hoche lui-même ne verra plus notre union avec plaisir; il serait encore temps, il pourrait y engager mon père.

Le 16 germinal. — Après t'avoir écrit et envoyé mes journaux, je me sentis plus tranquille. Ma résolution une fois prise, je souffre avec assez de courage, il n'y a que l'indécision et l'incertitude qui me tuent.

A onze heures, Guillaume vint me voir avec Francken qui vient tout exprès de Dusseldorf pour avertir mon père que son président, M. de Bentinck, paraît être de la société secrète; qu'il a tenu un conciliabule il y a quinze jours ou environ, à Duisbourg, avec plusieurs personnes du pays de Juliers; qu'on y a résolu de renverser l'ordre établi des choses et pour cela d'engager le général Hoche à destituer les fonctionnaires de l'Électeur en commençant par mon père. Pour plus de sûreté, Bentinck de son côté doit le dénoncer en cour, comme seul cause de la réquisition forestale de six cent mille livres; on espérait que le général Hoche agirait plus vivement et rétablirait d'abord toutes ces municipalités, ces commissaires, etc... l'engeance enfin qu'il a chassée par sa proclamation : Bentinck devait en imputer la faute aux imprudences de mon père, et tâcher en conséquence d'obtenir de l'Électeur pour lui-même, la régie des finances, en se faisant déclarer indépendant de mon père. Il a beaucoup de partisans à Dusseldorf; comme il a toujours exercé les fonctions de président et qu'il n'est pas compté au nombre des émigrés, rien ne l'aurait empêché d'administrer pour les Français et pour l'Électeur en les volant tous deux. Heureusement le général Hoche fut plus modéré et la campagne s'ouvrant, on nous oubliera.

Bentinck a déjà fait ses démarches en cour. Mon père craint cette intrigue, il en est affecté. A sa place, je serais trop heureux de remettre toute la boutique au premier qui voudrait bien se donner la peine de s'en charger; que gagne-t-on à être revêtu d'un caractère public, si ce n'est du tracas et du chagrin?

Au moment de retourner chez Rubel, mon père m'arrêta.

— J'ai quelque chose d'intéressant à vous communiquer, — me dit-il d'un air d'irrésolution. — Monsieur d'Oberndorff m'a écrit.

— N'est-ce que cela?

— Il prend occasion de quelques nouvelles politiques pour me parler de sa tendresse pour vous.

— Hélas!

— Il me prie de hâter son bonheur.

— Heureusement il est encore bien loin.

— Mais il se rapprochera, c'est un honnête homme, il sera toujours votre humble serviteur.

— Moi, je ne serai jamais sa très humble servante.

— Il est constant.

— Oh! je suis constante aussi, et voilà pourquoi nous ne nous rencontrerons jamais.

— Tout cela est fort bon pour la plaisanterie, mais j'espère vous voir plus raisonnable.

— Mon cher père, je vous assure que je ne plaisante point.

— Vous savez combien tout est précaire; il m'importe de vous voir établie et le plus tôt sera le mieux.

— Oui, mais je sais aussi que j'ai un bon père qui ne veut que mon bonheur.

— Fort bien, mais j'ai le droit d'en juger, et mon expérience me donne la faculté de savoir ce qui peut vous rendre heureuse, je le sais mieux que vous et je compte sur votre obéissance.

— Mais le vœu de mon cœur...

Il ne me laissa pas achever la phrase et se retournant avec impatience :

— Vous ne l'épouserez ni aujourd'hui ni demain, mais quand il en sera temps, je compte que vous n'abuserez pas de mon indulgence, vous vous en repentiriez. Vous devriez rougir des folies qui vous tournent la tête.

Et il s'ensuivit un beau sermon, dans lequel il ne nomma personne, mais qui ne m'en fit pas moins de peine. Il m'ordonna de rejoindre ma mère, craignant peut-être une réponse qui lui eût déplu. En vérité il avait tort, car il m'avait si bien mystifiée qu'il eût pu continuer deux heures sans craindre

d'être interrompu. Voilà donc ses véritables sentiments! Il me dit qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi, mais qu'il saurait bien mettre ordre à ce qui pourrait lui déplaire. En m'en allant, je priai Guillaume, en anglais, de répéter à mon père que je suis plus décidée que jamais de n'être qu'à toi. Je n'aurais osé le dire moi-même; en sa présence je ne suis plus moi-même, mais un être anéanti, confondu, qui n'ose ouvrir la bouche ni lever les yeux.

Le soir je reçus d'A. la nouvelle que tu reviens vendredi à Dusseldorf. Puisses-tu ne pas me presser de nous unir! Je sens que je ne résisterais plus, et j'aurais tort.

Le 17 germinal. — J'étais malade, maussade, d'une humeur pendable. Je ne vois pas de terme à ce qui m'arrive de désagréable, et après avoir passé la moitié de ma vie à m'ennuyer, j'en passerai le reste à gémir. Le bonheur n'est pas fait pour moi. L'amour, l'amitié, qui assurent la félicité du genre humain, n'assureront pour moi que la durée de mes tourments. Que ne puis-je m'enfermer dans quelque asile ignoré où il me serait permis de pleurer à mon aise! Où je n'aurais ni mauvaises plaisanteries, ni sermons, ni reproches à entendre; où la crainte ni l'espoir ne pourraient plus m'atteindre! Heureux qui peut à jamais s'isoler! Bannir de son esprit les douces chimères qui nous bercent de leur espoir trompeur! Cet amour si tendre ne doit donc que me rendre malheureuse! Ah! je ne veux plus être à la merci des événements et des caprices, je veux écarter de mon imagination ces séduisantes images qui me font éprouver tour à tour le désir et la crainte. Je ne veux être qu'à ma douleur, j'oublierai qu'il fut un temps plus heureux, mais ton souvenir ne s'effacera point de mon cœur. Quel tourment affreux de te savoir près de moi et de ne pouvoir te dire encore une fois que je t'adore! Que ne puis-je donc abréger cette existence qui me pèse! De puériles craintes me retiendraient-elles? Qu'est-ce que cet avenir dont on nous menace? Puis-je devenir plus infortunée? La mort n'est-elle pas préférable à la souffrance? Et j'emporterais peut-être des regrets, tu te dirais : « Ma Louise ne put supporter la vie sans son ami », tu donnerais une larme à mon souvenir. Et s'il est une autre vie, je jouirais de tes regrets, mon ombre errerait autour de toi, un

jour nos âmes se confondraient dans quelque sphère plus heureuse, et s'il n'est rien après cette vie, au moins je ne souffrirai pas. Quelle est donc cette ridicule sensation qui arrête encore mon désespoir? N'aurai-je point le courage de terminer ces maux! Personne ne me regrettera. Mon ami m'oubliera enfin, il sera heureux dans les bras d'une autre. Et pourquoi serais-je toujours le jouet de la fortune? Ne puis-je me rendre indépendante? Ah! dans la tombe tout cesse, les illusions de l'amour, la crainte des persécutions, le despotisme des égoïstes. Que m'importeront alors les malheurs de ma famille et les orages de la politique, les opinions de mon père et sa dureté pour moi! Mais toi! Toi, dont l'idée si chère me suit partout. Il faudrait aussi m'en séparer *à jamais*! Je sens qu'en maudissant mon existence, je tiens pourtant encore à la vie. Ah! c'est mon imagination exaltée dont je devrais me défaire. C'est là ce qui cause cette violence de sentiments. N'aurai-je donc jamais de raison, de patience? Ne puis-je voir les choses telles qu'elles sont, sans les envisager toujours en noir! La nature eût dû me créer moins sensible ou le sort eût dû moins me persécuter. Je suis un être bien faible! Pour me désoler il ne faut qu'un événement contraire à mes vœux, et tout mon désespoir ne changera rien aux circonstances. Il faut savoir souffrir, attendre et ne point s'épuiser en d'inutiles efforts. Ne dépendrait-il pas de moi de calmer mon âme agitée! Toujours trop prompte et trop vive, mon impatience me cause plus de maux que les événements.

A dîner je trouvai Bentinck qui va à Munich et vient prendre congé de nous. Ce voyage confirme les données de Francken. Et cet homme a la lâcheté de courtiser mon père, au moment où il ne songe qu'à le perdre! Il eut l'imprudence d'offrir ses services, et vantant son crédit auprès de l'Électeur, d'avance il répondit du succès de toutes les négociations dont on voudrait le charger. Mon père lui remit un long mémoire à présenter, pour engager l'Électeur à secourir de *sa bourse ses fidèles sujets* ruinés par la guerre. Le tour n'est pas mauvais; il y a de l'espièglerie à prendre Bentinck au mot. Il sera sûrement mal reçu car l'Électeur est fort amoureux des beaux yeux de sa cassette et se moque bien de ce que font ou ne font pas *ses fidèles sujets*. Il faut que j'aie eu vraiment un air

d'humeur et de chagrin, car mon père me demanda : « A quel propos faites-vous donc pareille grimace? » Heureusement R. venait de dire à ma mère que tu as promis une sauvegarde pour Mickelen, et elle n'eut rien de plus pressé que de le raconter. Mon père en prit occasion de me parler de toi, il fit tes éloges et ajouta qu'à la paix, si ta fortune répond à ses espérances, à ce qu'il se croit en droit d'exiger, qu'il ne s'opposerait point à mon bonheur. Vint ensuite un long sermon sur les convenances, la plus sévère défense de paraître le moins du monde d'accord avec toi, et une terrible diatribe contre tous les Français. Peu m'importent ses opinions s'il me permet d'être à mon ami. Mais il est singulier de me faire hier une scène pour M. d'Oberndorff et aujourd'hui de me donner les plus belles assurances. Il faut convenir que cela varie bien promptement. A la vérité, encore aujourd'hui, il me répéta que je ne pouvais rien faire de plus inconsidéré que de m'attacher à toi, mais qu'à mon âge l'on n'est plus enfant, et qu'il se bornait à me dire son avis; que si je persistais, il ne voulait plus s'en mêler parce qu'il n'avait rien contre toi personnellement. Et puis tes éloges, et puis la paix avant laquelle je ne dois songer à rien, etc..., etc... Enfin cette seule assurance suffit à me rendre le calme.

Le 19 germinal. — Les nouvelles de vos succès en Italie devinrent si positives que mon père même n'en douta plus. On se berce encore de l'espoir que les renforts de Hongrie changeront les affaires; je n'en crois rien. Mon père sortant à cheval, je montrai quelque envie de l'accompagner; il ne voulut jamais le permettre, sous prétexte qu'il est possible de rencontrer des officiers français sur la route, même des *généraux*, ajouta-t-il en appuyant beaucoup. Que veut-il dire? Si je voulais lui échapper, à coup sûr je prendrais d'autres moyens que celui-là. Après le dîner, je reçus ta lettre du 17. Elle me donna la fièvre. L'idée d'être d'abord à toi me parut trop séduisante pour ne pas m'y arrêter quelques moments; mais tu crois bien que la raison vint bientôt m'arracher à ce délire. Tu dois avoir à présent reçu toutes mes lettres, tu ne prendras donc point de mesures qui puissent faire soupçonner. Je résolus de ne pas te répondre : mon journal et ma dernière

lettre répondent d'ailleurs et il ne faut pas donner de l'humeur à St. en abusant trop souvent de sa complaisance. En relisant ta lettre, je réfléchis à tout ce que je t'ai écrit. En vérité, j'étais un peu folle; mais la faute n'en est pas à moi, elle est aux circonstances, à l'indécision de ce qui m'entoure. Je crains bien d'avoir perdu dans ton opinion en te montrant ainsi tous les sentiments divers qui m'agitaient. Ah! mon ami, c'est là tout ce qui pourrait m'arriver de plus cruel. Je sens que j'ai eu tort de tout dire. J'aurais dû ménager davantage les inquiétudes de mon ami. Tu vas me ranger dans la classe des femmes ordinaires, tu ne m'aimeras plus! Et le 17 tu ne pouvais encore avoir reçu mes journaux, cette confession trop exacte de mes sentiments. Que sera-ce quand tu les auras lus? Que ne puis-je hâter le moment où me parviendra ta réponse! Je tremble, je me désole, je ne suis plus à moi. Oh! Dieux, pourquoi mes plus doux sentiments doivent-ils toujours être empoisonnés par quelque crainte? Je le sens, il n'est pour moi ni repos, ni bonheur, jusqu'à ce que nous soyons unis indissolublement par un lien avoué et sacré. Peut-être vas-tu cesser de le désirer; mais j'en fais le serment, le moment qui me prouvera que je ne te suis plus chère sera le dernier de ma vie. Mais tu me donnes des assurances si tendres! Et me proposerais-tu de fuir, si tu ne croyais être heureux avec ta Louise? Sans les assurances que me donna dernièrement mon père, certainement je ne balancerais pas. Mais dois-je me confier en ses promesses? Ses dispositions à mon égard seront-elles moins précaires que ses résolutions politiques? Aujourd'hui encore, il m'a répété que si la réponse du général en chef n'est pas aussi rassurante que possible, il se retirera à Mulheim et nous y fera suivre. Ainsi d'un jour à l'autre on change d'avis et je ne puis rien contre les fausses démarches que je lui vois faire. Je n'ai qu'à obéir et me taire. Et quant à ce qui me regarde personnellement, je suis absolument seule, je ne puis me confier à personne et les intérêts de ma famille sont directement opposés aux miens. Il ne me reste donc qu'à prendre patience en attendant la paix; et si tu continues de m'aimer, je serai dédommagée de reste de l'impatience et de l'ennui qu'il me faut digérer à Barmen.

Le 20 germinal. — Je m'occupai toute la journée des préparatifs de départ de Guillaume. Nous causâmes longuement et longtemps de toi : je vis avec peine qu'il est encore plus contraire à mes vœux que mon père lui-même. Il se flatte d'être employé l'hiver prochain, il espère que Charles va se casser le cou pour lui céder la place. Nous fîmes un pari assez singulier. Si d'ici à trois ans je ne suis pas mariée, il sera tenu de pourvoir à ma bibliothèque et à ma musique. Si au contraire je suis établie avant ce temps, je dois me charger de l'ameublement d'un certain cabinet à Eichstadt et broder un écran. A coup sûr il y perdra ; d'abord je suis convaincue que je resterai chanoinesse et d'ailleurs jamais je n'ai su broder un peu passablement.

Les bruits de paix continuent. Ils me font plaisir ; mais il est un pressentiment secret qui me dit que nous ne serons jamais unis. J'attends avec crainte la réponse que tu feras à ces journaux que je t'ai si étourdiment envoyés. Je crois fermement que tu ne m'aimeras plus, et moi-même j'en suis cause ! Sans mes terreurs paniques, tu ne m'aimerais pas moins et moi seule j'ai pu me nuire dans ton esprit. A. K. m'écrivit que Robens t'avait offert de me faire passer tes lettres, que tu l'avais refusé. Cela est prudent, je reconnais là mon ami toujours le même et toujours raisonnable. Bentinck vint encore aujourd'hui pour engager mon père à *se mettre en sûreté* derrière la Roër. Il lui assura que tes instances seules l'avaient garanti du coup cette fois, et que par conséquent il ne serait pas prudent de remettre son sort aux mains d'un homme que l'on ne connaît pas et qui peut changer d'avis. Il part après-demain pour Munich, je voudrais qu'il nous eût épargné sa visite aujourd'hui. Il est des personnes qui prétendent qu'avant d'aller à Munich, la société secrète l'envoie à Berlin. Je ne conçois pas comment on peut employer un homme qui a aussi peu de moyens. Je suppose qu'il n'est guère qu'un instrument dont se servent des gens plus adroits en tirant parti de sa bourse et de ses connexions.

Le 21 germinal. — Guillaume partit après le dîner. Son départ me coûta des larmes. Mon père fut un instant ému, et le stoïcisme de mon frère y échoua. Heureux qui rétrécit le cercle de ses idées et de ses sensations : s'il a un peu moins

de plaisirs, à coup sûr il a beaucoup moins de peines. Je m'enfermai une grande partie de l'après-dîner. Combien je sens que désormais je suis entièrement isolée! Je n'ai rien qui m'attache ou m'attire, la confiance et l'amitié n'existent plus pour moi. Quel sort pourtant que le mien! Bien jeune je connus le malheur. Je coûtai la vie à un jeune infortuné que j'aimais, et, par une singulière destinée, le prix que je refusais à l'amour, fut arraché par l'égoïsme[1]... par celui même qui aurait dû me protéger! Née avec tous les sentiments généreux, je fus... où n'entraîne que le désespoir. Que ne paraissais-tu lorsque je ne connaissais encore ni la honte ni le remords? Je t'eusse adoré alors comme je t'adore aujourd'hui et rien n'eût empoisonné notre bonheur; mais à présent! Je le sais, mon ami est perdu pour moi; je n'ai qu'à pleurer ta perte, et je ne puis en accuser que moi. Tu m'as pardonné mes égarements, mais tu ne pourras jamais les oublier. C'est une barrière insurmontable qui s'élève entre nous. Le bonheur est perdu pour moi sans ressource. Quand même les circonstances et les événements s'uniraient pour embellir ma vie, je ne connaîtrai plus la félicité. C'est en moi, en moi-même que gît le mal, c'est mon cœur qui n'est plus ouvert aux douces impressions de bonheur. Mon âme ne connaîtra jamais le calme; trop de passions violentes l'ont agitée. Le moindre événement désagréable rouvre toutes mes blessures, donne une nouvelle vie à tous les souvenirs déchirants qui viennent en foule assiéger mon imagination; et voilà pourquoi des choses que d'autres supporteraient sans peine, suffisent déjà à me mettre au désespoir. J'ai voulu me guérir de cette sensibilité outrée; mais c'est en vain. La nature m'avait formée pour une vie pure et calme, le sort en a disposé autrement et il est tout simple que le système entier de ma frêle existence se ressente de cette contradiction. Au reste, à quoi bon ces plaintes? Elles n'y changeront rien. Tout ce que j'aime souffre de cette influence.

Le 22 germinal. — Je ne sais si l'absence de Guillaume ou bien les nouvelles d'Italie attristèrent mon père, je sais seule-

1. Tout ce passage soigneusement raturé est d'une lecture difficile. Il fait allusion à la mort d'un jeune homme épris de Louise et, probablement, aux entreprises de son frère Charles. Le *Journal* reviendra sur ces faits un peu plus tard.

ment qu'il fut de bien mauvaise humeur. A dîner il arriva une ordonnance de Pfeil avec des choses assez rassurantes, mais un ami intime de M. de Bentinck, sûrement commissionné par lui, vint avertir mon père que sûr et certainement les Français doivent l'enlever cette nuit. Le voilà donc en l'air de nouveau, prêt à partir, et dans des anxiétés! Si j'avais osé lui parler je lui eusse dit qu'il entre naturellement dans les vues de M. de Bentinck de lui faire quitter Barmen. Et M. Leseck a sûrement été envoyé par lui; il est son protégé et cet homme croit avoir à se plaindre de mon père qui l'empêche de grappiller. Je ne conçois pas que mon père puisse se laisser ainsi entraîner par la crainte; la fourbe de cette intrigue devrait lui sauter aux yeux. Mais enfin les frayeurs augmentèrent si bien, qu'en faisant la partie d'ombre chez Rubel, le moindre bruit sur la rue le faisait tressaillir. Portes, fenêtres et volets furent barricadés pour soutenir en tout cas un premier assaut, jusqu'à ce que mon père ait eu le temps de s'évader. Je revenais de la promenade lorsque je les trouvai tous enfermés, osant à peine respirer et faisant la plus comique grimace. Mon arrivée inspira de l'effroi, personne ne voulait ouvrir. Le hasard voulut que ma mère tomba, cela causa du bruit dans la maison et les *braves* quittèrent la partie d'ombre au plus vite, croyant déjà voir les chasseurs à leurs trousses. Le jeune Wulfing fut chargé, en cas d'alarme, de mener mon père par des sentiers dérobés jusqu'à Schmelm. A dix ou onze heures on frappe de grands coups. Toutes les mines s'allongent, personne ne veut sortir. On sonne, on mène du train. Enfin M. Ark, le plus courageux de la compagnie, ouvre un demi-volet et demande ce que l'on veut. Pendant ce temps les autres gagnaient tout doucement la cave. Enfin il se trouve que c'est le tailleur de la maison qui cause tout ce train. Vous jugez si l'on fut honteux. J'étouffais de rire. On décida que, si les circonstances ne changent point, mon père passera cinq ou six jours soit à Schmelm, soit à Mulheim pour s'épargner des terreurs inutiles. Vous jugez si cela me donne la fièvre. Je souffre avec mon père, je le plains, je le blâme quelquefois secrètement, mais je n'ose lui dire mon avis et lorsque les gens mal intentionnés l'entraînent à sa perte, je ne puis qu'en gémir sans l'en sauver.

Le 24 germinal. — On a dénoncé la suspension d'armes; cela me fait plaisir et peine. J'espère et je crains pour mon ami. Si tu étais blessé! Si je ne recevais plus de tes nouvelles! Le soir, après avoir fait musique, je descendis au salon d'assez bonne heure, lorsque l'ordonnance arriva de Dusseldorf et la première nouvelle que mon père communiqua fut que la division du général Klein et trois autres attaquent le 16 avril. On dit que les Autrichiens ont trente-huit mille hommes de ce côté. Il m'échappa une exclamation, et mon père a fait la grimace! Je m'en repens, car au lieu de craindre, je ne puis qu'être charmée de voir mon ami en passe pour se distinguer. J'aime la carrière militaire, il est beau de braver la mort et le péril. Le laurier qui ceindra ta tête donnera un nouvel éclat aux roses de l'amour. Il est si doux d'appartenir à un homme estimable, d'en être aimée. Combien je m'enivrerai de tes succès! Que ne puis-je donc les partager! défendre tes jours!

Le 2 floréal. — Les nouvelles de paix se confirmèrent. Il y a vraiment de l'héroïsme et une grandeur d'âme peu commune à sacrifier la gloire d'entrer triomphant à Vienne. Bonaparte est bien mon héros; c'est l'homme le plus distingué que la Révolution ait produit. Grand guerrier, habile négociateur, la renommée le devance, la victoire l'accompagne, la paix et le bonheur vont suivre ses traces. Le Capitole et l'Empire ont tremblé devant lui et puisqu'il sait sacrifier un triomphe de plus au bonheur de donner plus tôt la paix à l'univers, il mérite mieux encore que des trophées. Je suis enthousiaste de cet homme-là. C'est le plus grand de nos contemporains.

Madame Robens écrivit encore aujourd'hui un long commentaire sur tout ce que le général Klein lui a dit, et les lettres de Hoche que tu lui as montrées avec la phrase « je vous avertirai de tout ». Le pauvre Robens se mit en quatre pour démontrer à mon père qu'il ne peut rien faire de plus sage que de s'attacher un homme qui est aussi bien avec le général en chef et il lui répéta que le général Hoche est fait pour conserver toujours son influence, même après la guerre; il lui détailla de quel avantage il est pour toi d'avoir pu t'assurer son estime et son amitié d'avance, et je crois qu'antici-

pant sur l'avenir, ils vous voyaient déjà, à eux deux, membre du Directoire ou ministre de la guerre pour le moins.

Le 3 floréal. — Au lieu de nouvelles de paix, on nous dit que l'armée de Sambre-et-Meuse avait essuyé un revers terrible. Non seulement mon père me l'annonça d'un air triomphant, mais plusieurs personnes prirent plaisir à me le répéter en détail. Tous ces gens-là savent bien qu'on ne peut me faire de plus grand chagrin qu'en disant du mal de votre armée et une défaite m'accable. Je voudrais vous voir toujours victorieux. L'homme serait-il donc un animal méchant de sa nature et par instinct? Je ne leur donnai pas le plaisir de m'affliger quoique, en effet, mes inquiétudes fussent très vives, car on assurait que la cavalerie surtout avait infiniment souffert. Le soir même j'appris que vous êtes victorieux et je pris la ferme résolution de ne jamais croire aux contes en l'air de la Chancellerie.

Le 7 floréal. — On disait les Français près d'Achaffembourg. Cela est peut-être prématuré. On fit les éloges de la division de dragons; mon père remarquant mon air de satisfaction s'empressa de dire que d'Hautpoul les commande et qu'ils sont attachés à l'aile droite. Ma mère s'informa si personne n'avait eu de tes nouvelles :

— Il s'expose beaucoup, — dit-elle.

Mon père ne répondit rien.

— Mon cher ami, c'est qu'il pourrait être blessé, il court grand danger.

— Grand malheur! — répondit mon père entre ses dents en continuant sa promenade.

— C'est un bien honnête homme, je serais bien fâchée qu'il lui arrivât quelque chose, — continuait toujours ma mère.

— Peuh! — dit-il d'un air d'impatience, — qu'est-ce que cela nous fait?

Et il s'en alla, j'étais là comme une pensionnaire, embarrassée de ma figure, arrangeant mon fichu et n'osant lever les yeux. Mon père n'aurait pu me blesser plus profondément qu'en montrant de l'indifférence. Vos victoires lui donnent tant d'humeur que l'esprit de parti lui fait oublier ce qu'il

vous doit personnellement. Nous eûmes des nouvelles certaines de paix. C'était un vrai délire! La tête tournait à tout le monde. Je ne puis encore me rendre raison de la mélancolie qui s'empara de moi. La paix n'est-elle pas le but de mes vœux, ne me rapprochera-t-elle pas de mon ami? Et cependant je me désole, je m'afflige. D'où vient que tu n'es pas le premier à m'annoncer une nouvelle qui doit nous intéresser si vivement tous deux? La désirerais-tu moins? Ah! que ne parles-tu! Il en est temps encore. Je renoncerais à toi, dès l'instant qui me prouverait que je ne puis suffire à ton bonheur. C'est toi que je veux savoir heureux. Tu sais bien que je préfère ton existence à la mienne. Je te saurai gré de ta franchise, il vaut mieux briser d'un coup les liens qui m'étaient si chers, que de me faire mourir mille fois par des preuves d'indifférence. Mais je suis peut-être injuste, ingrate. Tu n'auras pu m'écrire et je t'accuse! L'amour pardonnera ce tort.

Le 10 floréal. — L'on parlait aujourd'hui de Bonaparte et du prince Charles[1], on me demandait mon avis. Je crois qu'il n'y a pas à balancer entre le vainqueur et le vaincu; Bonaparte est mon héros; s'il est un mortel dont j'envie l'existence, c'est bien lui. On me reprocha cette prédilection : « Vous êtes Française dans l'âme, ce n'est pourtant pas un sang français qui circule dans vos veines », et tous les hauts faits de mes aïeux me furent récapitulés. Que me font mes aïeux? Ils furent heureux à leur manière, qu'ils me laissent la mienne. Mon père me turlupina cruellement à dîner. Il me gronda beaucoup de ne pas prendre part à la joie publique, au bonheur, disait-il, d'avoir *forcé* les Français à *rendre leurs conquêtes* et à conclure une paix *honorable pour l'Empire.* Comme l'esprit de parti aveugle!

Le 11 floréal. — Je lus aujourd'hui un ouvrage de madame de Staël : *De l'influence des passions sur le bonheur.* Le chapitre de l'amour est parfait, elle a lu dans mon âme.

1. L'archiduc Charles (1771-1837), troisième fils de l'empereur Léopold II, fut un des meilleurs généraux de l'armée autrichienne dans les guerres contre la République et l'Empire. Il avait forcé Kléber à capituler dans Mayence et commandait sur le Rhin en 1796.

Le 13 floréal se passa encore dans les plus vives inquiétudes à ton sujet. Plusieurs personnes me dirent que ton cheval s'était abattu dans une charge, que tu avais été fait prisonnier à la première affaire. Je n'en crois rien, tu es trop adroit et trop heureux pour qu'il puisse t'arriver pareille aventure. Mais ton silence!

Le 14 floréal. — Je passai la journée à pleurer, je suis bien enfant! Mais que faites-vous donc, où êtes-vous? J'accomplis aujourd'hui ma vingtième année sous de jolis auspices. Le bonheur ne sera jamais fait pour moi. Et si les Autrichiens t'ont fait prisonnier à la première affaire, plus d'avancement, plus de succès, la guerre se finirait bien malheureusement pour toi. Le sort, qui me poursuit, se répand sur tout ce que j'aime! Et cette paix qui vient au moment auquel l'armée de Sambre-et-Meuse marchait de victoires en victoires! Bonaparte vous a joué là un mauvais tour, vous ne pouviez manquer d'aller loin, si on vous eût laissé faire.

Le 15 floréal. — Le soir je croyais devoir trouver quelque lettre de mon ami, mais rien, encore rien! Tu ne m'aimes donc plus? Et si tu avais été fait prisonnier, on l'eût vu dans les gazettes, tu serais d'ailleurs échangé. Suis-je donc oubliée? Mais tu me rassuras d'avance par l'incertitude des postes. J'ai donc tort de te soupçonner. Et si tu ne m'aimes plus, la faute n'en serait qu'à moi de n'avoir pu te fixer. Les Rubel me trouvèrent en larmes, elles ne conçoivent pas qu'on puisse s'affliger depuis la conclusion de la paix. Elles me démontrèrent que j'avais mille raisons de craindre pour toi, qui cessent désormais. J'assurai que je n'avais guère songé aux dangers que tu peux courir, avec du courage et de l'adresse on se tire de tout. Mais l'adresse et le courage, disaient-elles, n'auraient pu t'empêcher de perdre un œil, un bras, une jambe, et puis le joli plaisir d'avoir un amant borgne, manchot ou boiteux! Je ne pus m'empêcher de rire de leurs comiques réflexions. Nous nous occupâmes toutes trois à calculer combien un homme peut être défiguré sans cesser d'être aimable. A mon avis toute blessure est honorable, en coûtât-il même un peu cher, et je me croirais obligée en honneur d'aimer encore davantage celui

qui aurait un agrément de moins. Je ne serais pas plus charmée qu'une autre de voir mon ami sans bras et sans jambes; mais il me serait doux de t'en consoler et combien de reconnaissance une si belle constance ne devrait-elle pas t'inspirer? En calculant tous les avantages qui en reviendraient à mon amour, je fus tentée d'être au désespoir que tu aies conservé ta jolie figure, je perds là une belle occasion de prouver ma constance et le platonisme de mon amour.

Le 16 floréal. — On avertit mon père que la République a des desseins sur sa personne. A chaque instant de la journée il vint des exprès de Pfeil, Beveren, de la régence de Dusseldorf, pour l'engager à se mettre en sûreté. La consternation fut grande, toutes les têtes étaient démontées. Mon père partit seul avec Ark d'abord après dîner. Les Rubel tremblaient qu'un détachement de républicains ne vînt visiter la maison pour l'y chercher, elles finirent par se rassurer en croyant que tu viendrais peut-être m'enlever dans cette bagarre et elles comptaient implorer ta protection. Cette idée biscornue m'amusa, mais je leur donnai bien ma parole que tu ne peux venir, que nous sommes tous deux trop *sages* pour faire une étourderie et que les autres ne viendront pas non plus. Le soir, mon père nous envoya l'ordre de le suivre sur-le-champ, pour voyager avec lui. Nos femmes, nos équipages, tout cela ne suivra que dans huit jours. Oh! la jolie fête. S'il va nous traîner à Munich! Je passai la nuit à arranger mes papiers, à t'écrire. Ma pauvre tête était en compote. Nous partîmes de grand matin, ma mère fut de mauvaise humeur tout le long du chemin.

Le 18 floréal. — Nous arrivâmes à Mulheim le soir. C'est donc là le terme de notre émigration. En vérité, c'est la montagne qui enfante la souris. Ce mystère, ce détour de vingt lieues nous mènent à six lieues d'où nous sommes partis! Plusieurs personnes m'avaient assuré que nous nous établirions à Herten chez le comte Nesselrode, je suis enchantée qu'il n'en soit rien. Cette fourmilière d'aristocrates et d'Autrichiens ne me tente guère.

Le 19. — Je m'éveillai dans l'enchantement. La Roër, couverte de bateaux, coulait majestueusement devant mes fenêtres; de l'autre côté du fleuve, des maisons éparses sur les montagnes, des bois, des prés, la grande route, un vieux château perché au sommet de la colline, des buissons fleuris au bord de la Roër, où tous les rossignols des environs paraissent s'être rassemblés pour me donner un concert, des champs fertiles, des jardins cultivés des mains de Flore elle-même, tout me paraissait nouveau, m'enchantait, et je ne regrette point ici la morne et triste opulence de Barmen. A dîner, mon père parla de ses projets pour l'avenir. Quand la guerre sera finie, il prétend répartir différemment les impôts actuels et sans excéder la somme ordinaire, les riches seuls contribueront aux frais de la guerre, les nobles paieront les dettes du pays et plus tard, ce sera encore sur eux que pèseront les impôts. J'aime ces rêves politiques, mais je fus étonnée de voir mon père professer les principes les plus démocrates. Je lui en fis l'observation, il me répondit qu'en effet, il est démocrate par sentiment, par principe, mais non pas à la manière des Français qui ont profané ce mot et en ont abusé pour vexer et tyranniser les peuples. La vraie démocratie, ou plutôt les vrais principes d'humanité, tendent à assurer le bonheur et l'aisance des classes inférieures, mais non pas leur pouvoir dont ils ne pourraient qu'abuser par leur éducation, leurs habitudes, leurs préjugés. Les Français ont *forcé* le peuple à être indépendant : il est devenu esclave. Sous prétexte de le rendre heureux, on l'a rendu cruel. Il en ira de même partout où la violence tiendra lieu de persuasion. Partout où le peuple n'aura de frein que sa propre volonté, il emploiera à nuire ces forces qu'il ne sait point rendre utiles. Il n'a que l'impulsion du moment et sera éternellement l'instrument des ambitions et des scélérats qui entreprendront de le diriger. Donnez-lui la paix et l'aisance, cela seul convient à qui manque de lumières et un peuple de philosophes est un être d'imagination. Mon père parlait bien là d'après son cœur, j'aurais voulu l'embrasser. Je vois bien que les honnêtes gens pensent tous de même, pour qui sait enlever l'écorce. Les différences de rang, de fortune, de hasard, leur donnent une autre forme, d'autres expressions, mais le sentiment est le même.

L'après-dîner j'écrivis pour mon père. J'eus entre autres une lettre de Pfeil à copier, dont le comique langage m'amusa beaucoup. Il écrit le français comme une servante de curé. Je ne pus me refuser de répéter ses phrases à mon père, nous en avons ri tous deux comme des enfants. Il y a *un grand tour pour la République dans la ville*, etc.

Ma mère s'impatienta le soir de nous voir écrire si longtemps, mon père fit des représentations, ils se querellèrent, elle bouda. C'est un mauvais métier que d'être, à la fois, secrétaire du papa et femme de chambre de la maman. C'est un plus mauvais métier encore d'être l'amie du général Klein. Dans les moments désagréables il vous plante là, sans nouvelles, sans signe de vie. Et j'aurai encore le plaisir de retourner à Dusseldorf avec la honte de m'être donnée, à la face de l'univers, à un homme qui ne sait point aimer, qui m'abandonnera à la médisance, au persiflage de mes compatriotes. Mais je ne veux point t'accuser et je saurai braver les événements. C'est dans le malheur que je me rappelle que je ne suis pas une femme ordinaire; je rassemble alors mon courage, mes forces, et presque toujours je m'en trouve plus qu'il n'est besoin.

Le 24 floréal. — Ma mère devint sérieusement malade. Je crois que c'est la bile qui l'étouffe. J'eus encore le rôle de pacificateur à jouer. Il est très pénible, et mes poumons se ressentent de la surdité de mon auditoire. Enfin tout s'arrangea assez paisiblement... Je reçus une lettre de toi aujourd'hui, j'étais occupée à te répondre quand mon père entra chez moi. Un livre d'extraits cacha bien vite ma lettre, mais rien ne cachait mon embarras. Il avait un paquet à la main : « On vous envoie cela de Dusseldorf. » J'ouvris, c'était de la musique. Un moment après ne le voilà-t-il pas qui revient avec une petite boîte : « Voilà encore quelque chose à empaqueter, Louise. » J'avais entièrement oublié la malheureuse fidélité qu'on raccommodait à Dusseldorf; la boîte, d'ailleurs, était déjà cachetée. J'ouvre et la foudre ne m'eût pas plus effrayée que l'aspect de cette bague. Mon père me fixa, je rougis, je balbutiai que je l'avais fait raccommoder. nous avons fini par sourire tous les deux et il s'en alla sans me dire un mot. Oh!

l'aventure est unique. Mon père avec son air de représentation, ses rubans et ses ordres, ses cent mille crachats, qui m'apporte la fidélité du général Klein dans une petit boîte à coton! Il me fixait et puis il regardait attentivement la fidélité, je crois qu'il était aussi un peu embarrassé du rôle à jouer.

Le 26 floréal. — J'allai voir madame Fuchsins. C'est toujours moi qu'on met en avant, qu'on met en frais de politesse. Elle causa assez joliment. En parlant des différentes troupes qui ont séjourné à Dusseldorf, je lui sus gré de trouver les Français les plus séduisants et les plus dangereux. Elle me conta diverses anecdotes à ce sujet, je suis toujours charmée de voir que mon sexe entier est de mon avis, les vieilles et les laides exceptées. Après dîner on lut les gazettes. On t'y loue bien faiblement! Je suis charmée que la voix publique te rende plus de justice que les rapports de vos généraux. Mon père m'annonça encore avec une espèce de triomphe que les républicains retournent en France, que nous ne les verrons plus. Je sais bien que je te reverrai, toi; mais je voudrais pourtant qu'avant de quitter définitivement l'Allemagne et pendant que la renommée s'occupe encore des victoires françaises, tu viennes nous voir, parler à mon père. J'aurais voulu te le mander, mais un peu d'orgueil d'un côté, de l'autre la crainte de te contrarier peut-être par ce vœu, me ferment la bouche.

Le 30 floréal. — L'officier prussien dîna avec nous. On s'avisa de me faire remarquer qu'il soupire pour mes beaux yeux. Oh! l'ennuyeux mortel. Le duc d'Arenberg va à Munster. Il compte passer quelques jours avec nous. La duchesse l'engage vainement à retourner en Brabant; elle a chargé mon père de l'en presser, je crois que tout sera inutile; mais je serai charmée de le revoir. Il retrace tant de souvenirs agréables à mon imagination! J'étais encore bien heureuse lorsque, le premier, il m'apprit à m'apprécier. Je ne me souviens de ce joli temps que comme d'un rêve de ma jeunesse. Que le temps s'écoule rapidement! J'avais quatorze ans alors, je revenais du couvent, tout était nouveau pour moi. Nous

courions la chasse, nous faisions des vers, nous dansions et je me croyais au septième ciel! S'il vient bientôt, s'il se décide à retourner en Brabant, je tâcherai de l'accompagner à Bruxelles. Je devais y passer l'hiver chez la duchesse quand la guerre a mis fin à tous mes projets. Mais qui sait si mon père le voudra! Il a bien changé depuis ce temps et il paraît s'imaginer que je ne suis au monde que pour lire les gazettes à ma mère et la suivre partout comme une ombre.

Le 22 mai, 3 prairial. — Je relus, toujours avec un nouveau plaisir, le chapitre de madame de Staël sur l'amour. Elle a lu dans mon cœur, tous les sentiments qu'elle dépeint y sont gravés ineffaçablement.

En retournant au château, je rencontrai mon père et dans le courant de notre conversation, j'eus le malheur de prononcer un mot emprunté du français. Oh! la belle leçon qu'on me donna sur ma prétendue prédilection pour votre langue et votre nation. Mon père, de fait, n'a pas tort : il faut parler purement sa langue natale, quant à la grammaire je suis de son avis; mais cela n'empêche que je le croirai le plus beau moment de ma vie, celui où je pourrai renoncer à ma patrie, à mon nom, à nos préjugés, pour n'avoir plus d'autre existence que la tienne.

Le soir, Steinwartz me donna secrètement un livre. Je croyais y trouver une lettre de mon ami, mais point. Il voulait me faire une belle plaisanterie et réussit à me mettre de mauvaise humeur pour le reste du jour. Nous sortîmes en voiture. Fuchsins me fit des déclarations. En vérité, j'ai du bonheur en ce monde! La Régence de mon père soupire pour mes beaux yeux. Robens me prêta *le Souper des Jacobins, les Suspects* et *l'Intérieur d'un comité révolutionnaire.* Ces trois pièces me parurent assez plates. Nous nous ennuyâmes tous cruellement pendant la soirée. Nous sommes seuls de six heures jusqu'à dix et notre trio n'est pas amusant. Les soirées de famille sont une triste chose lorsqu'on y conserve cet air de représentation qui ne nous quitte jamais. Oh! la maudite politique, les maudits titres! Ils gâtent toutes les jouissances de la vie. Rien n'est plus insupportable que de vivre en petit comité avec des personnes habituées à la représentation. Je

suis tous les jours plus convaincue qu'on ne peut guère réunir l'éclat et l'ambition avec les charmes de la vie privée; reste à savoir lequel des deux est préférable. Je n'ai jamais eu qu'un avis là-dessus, mais je ne connais pas encore le tien. Vous autres, gens à talents, vous avez plus de moyens, mais aussi plus de désirs et le cercle étroit qui pourrait me convenir ne suffirait pas au bonheur de mon ami, les jouissances simples finiraient par t'ennuyer.

Le 4 prairial. — Je restai plus tard au lit que de coutume en lisant madame de Staël. A ma plus grande frayeur, à peine eus-je mis le pied hors de mes draps, que mon père vint me chercher et dans le plus plaisant costume du monde, il me fallut recevoir la visite du comte Nesselrode, de sa fille et de son fils. J'étais un peu embarrassée de ma figure. Ma petite cousine est bien jolie, c'est le bouton de rose dans sa fraîcheur. Quoiqu'elle ait dix-huit ans, elle est encore frêle et délicate à ne lui en donner que quatorze. Ma mère se levant tard, j'eus tout cela la matinée entière sur les bras. Bon Dieu, quel ennui! Et cette famille est si aristocrate, tient si fort aux préjugés! Cependant ils sont tous bonnes gens, je les estime, mais je me trouve déplacée parmi eux.

A dîner, M. de Nesselrode rendit justice aux généraux français, je lui en sais gré. Mais mon père parla tant des aventures d'émigration, des intrigues avec les Républicains, il me lança tant de sarcasmes que je perdis contenance. A quoi bon pourtant ces procédés? Pourquoi veut-il m'humilier en face de nos parents les plus considérés? Je ne fus pas fâchée de voir les Nesselrode repartir le soir pour Herten. J'eus encore à entendre des comparaisons flatteuses, « Que vous aviez l'air gauche! Quelle mine de vieille femme! Vous n'êtes pas faite pour la bonne société! Comment faites-vous donc pour avoir l'air d'être plus vieille de trente ans que la petite Nesselrode? Elle parle au moins, elle a de l'esprit, vous n'ouvrez jamais la bouche ». Tout cela peut être vrai, mon amour-propre ne s'en offense pas. Mais je pensai dans le moment, à ces jolis vers de Voltaire, où, après avoir parlé de tous ses malheurs, il finit par ces mots : « Mais vous m'aimez : les Dieux m'ont

tout donné. » Ton amour suffit bien à mon bonheur et si je te plais, d'autres suffrages ne m'intéressent guère. Qui me répondra cependant que je te plairai toujours? Il est en France tant de femmes mille fois plus jolies et sûrement aussi aimables que ton amie. Il est si rare de trouver les agréments et la constance réunis dans la même personne! Tu es sûrement trop séduisant pour ne pas être en même temps volage. Enfin, le sort en est jeté, il faut en courir les risques.

LOUISE DE HOMPESCH

(*A suivre.*)

LA LANGUE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE LATINE

Les voyageurs français qui visitent l'Amérique latine en rapportent habituellement de beaux souvenirs et plusieurs justes émerveillements. L'un des moindres n'est pas la popularité dont — à travers vents et marées — la langue et la culture françaises persistent apparemment à jouir dans ce fabuleux hémisphère. Ils notent, à cet égard, peu de différence entre les seize pays de langue espagnole et le Brésil où règne le portugais. Mais ils concèdent sans difficulté que cette connaissance du français se borne habituellement aux villes, et surtout aux plus grandes, — celles qui approchent du demi-million d'habitants ou qui l'ont largement dépassé : Santiago du Chili, Mexico, Sao Paulo, Montevideo, et celles qui ont doublé le cap du million, ou même des deux millions, comme Rio de Janeiro et Buenos-Ayres, — et qu'elle est plus développée dans tel pays que dans tel autre : dans le Salvador que dans le Guatémala, ou au Pérou qu'en Équateur, par exemple.

Ces voyageurs ont raison : la langue et la culture françaises ont, au XIXe siècle, et dans le premier quart du XXe, joui dans ces pays d'une situation privilégiée. Ce n'est pas illusion de Français, toujours flattés d'entendre parler leur langue à l'étranger, et qui tendraient plutôt à en exagérer la popularité : maint observateur allemand en a fait la remarque et s'en est montré quelque peu surpris, voire agacé. Tenons donc le fait pour acquis et passons en revue les différents facteurs qui ont joué en faveur du français.

RAISONS PREMIÈRES DE L'ORIENTATION VERS LE FRANÇAIS

Si nous écartons l'élément ethnique indien et l'élément nègre, ainsi que les éléments les plus fortement métissés, — soit au total plus des trois quarts de cette population de cent quinze millions, — nous constatons que les vingt-cinq millions de blancs qui constituent la clientèle possible de la langue française sont, dans la proportion d'au moins 90 p. 100, d'ascendance latine. Un Américain blanc citoyen d'un quelconque État situé au sud du Texas est presque infailliblement un descendant d'Espagnol, de Catalan, de Portugais, d'Italien, de Français ou de Syrien. L'élément anglo-saxon n'est guère représenté, et il n'y a, dans toute l'Amérique du Sud, pas beaucoup plus d'un million de descendants d'Allemands, de Scandinaves et de Slaves.

Dans un continent de civilisation latine et méditerranéenne, dont les différents États se sont, au début du XIXe siècle, émancipés d'une tutelle espagnole ou portugaise détestée, et cela sous le signe d'idées d'indépendance qui portaient un cachet nettement français, la culture vers laquelle se tourna l'élite des Mexicains et des Brésiliens, des Colombiens et des Péruviens de vieille souche, ne pouvait être celle de l'oppresseur congédié : ce fut tout naturellement la culture du pays latin qui était comme l'inspirateur et l'allié spirituel : la France. Aussi bien, la France représentait alors la culture catholique et latine la plus brillante et la plus homogène, celle qui possédait la plus grande force de rayonnement en regard des cultures espagnole, portugaise ou italienne. De plus, la France disposait d'un équipement intellectuel complet, ce qu'on ne pouvait sans doute dire d'aucune des autres civilisations latines de l'Europe occidentale.

D'autre part, les nombreux immigrants d'abord espagnols et portugais, puis surtout italiens qui franchirent l'océan jusqu'à ces dernières années pour s'établir dans les jeunes États du Nouveau Monde appartenaient précisément, eux aussi, aux peuples européens qui étaient le plus naturellement perméables aux influences culturelles françaises. Alors qu'en Louisiane, en Californie ou au Canada, les immigrants américains, anglais, irlandais, allemands, scandinaves, polonais, etc.

tendaient à oblitérer les derniers vestiges de civilisation latine, du Rio Grande del Norte au détroit de Magellan les derniers arrivés étaient des Latins qui venaient renforcer les tendances déjà acquises.

Une chose toutefois contribua plus que toute autre à consolider cet ascendant extraordinaire du français : ce fut l'immigration française, qui fut sensiblement plus considérable qu'on ne le croit généralement en France.

IMMIGRATION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE LATINE

Cuba. — L'île de Cuba fut des premières à en bénéficier. On sait qu'à la fin du XVIIIe siècle le gros des fugitifs de la plus peuplée entre toutes les colonies françaises, Saint-Domingue, s'établit dans la partie orientale de la grande île voisine, alors à peu près déserte. Une nombreuse colonie française se groupa au pied de la Sierra Maestra et dans la région montagneuse qui borde la côte, depuis Santiago de Cuba jusqu'au-delà de Guantanamo. En 1809 une bonne partie de ces Français gagnèrent le continent américain et notamment la Nouvelle-Orléans. Mais il en resta suffisamment pour que tout l'est de Cuba se trouvât quelque peu francisé. D'autant que, dès le règne de Louis XVIII, des Béarnais vinrent renforcer le groupe. Les réfugiés de Saint-Domingue avaient d'ailleurs amené avec eux un grand nombre d'esclaves, en sorte que la partie orientale de Cuba fut, de plus, remplie de nègres de langue gallo-créole et de nom français, qui se tinrent longtemps à l'écart des nègres espagnols.

C'est dans cette petite France, demeurée assez compacte et vivace, que naquit en 1842, à la Fortuna, près de Santiago de Cuba, José-Maria de Heredia, le futur poète des *Trophées*. Descendant par son père du conquistador espagnol Pedro Heredia, il avait une mère française.

Au XIXe siècle, c'est à la Havane que s'établirent la plupart des immigrants béarnais attirés par la grande île.

Mexique. — Depuis la malheureuse expédition mexicaine (1862-67) qui coûta tant de sang à la France, il y a toujours eu une colonie française assez importante dans les principales villes mexicaines, mais surtout dans la capitale, Mexico.

Son nombre n'a jamais dépassé 4 000 en tout, et elle est à présent un peu moins nombreuse, mais son succès et sa richesse lui ont toujours permis de jouer un rôle important. Ce sont des immigrés de Barcelonnette qui ont longtemps contrôlé la fabrication et la vente des textiles dans le pays. Ils venaient souvent se retremper dans l'air de leur ville natale, qu'ils éblouissaient parfois de leur munificence. Le capital français s'est aussi intéressé à l'industrie minière et à celle du tabac. D'où la présence d'ingénieurs et de commerçants français qui, à leur tour, permirent en 1896 la fondation d'un lycée français à Mexico. Il existe encore trois journaux français : *Le Courrier du Mexique*, l'*Écho français de Mexico* et le *Journal français du Mexique*, sans compter le *Bulletin de la Chambre française de Commerce du Mexique*.

Panama. — Dans l'actuel Panama, les conséquences linguistiques de la première tentative de percement du canal de Panama (1881-1889) ne sont pas encore complètement épuisées. Bon nombre de Français qui avaient travaillé à cette première entreprise française demeurèrent soit à Colon, soit à Panama et y firent souche. Puis ils rayonnèrent dans toute l'Amérique centrale, et notamment dans les États les plus européens par le sang, le Salvador et le Costa-Rica. Le plus grand et le plus ancien journal de Panama, *La Estrella de Panama* (l'Étoile de Panama) comporta jusqu'en 1903 une importante section quotidienne qui, rédigée en langue française, était surtout destinée aux Français qui habitaient dans le pays.

Brésil. — Au Brésil, bon nombre de Bonapartistes se réfugièrent à Rio après la chute de Napoléon. Pendant son long règne (1831-1889), l'empereur Pedro II accueillit l'immigration française avec une bienveillance particulière. Tout à fait Français de culture et grand ami de Gobineau, de Renan, il fut élu membre de l'Institut de France, et de même qu'il avait eu une cour très française de ton, c'est à Paris qu'il vint tout naturellement vivre lorsqu'il eut abdiqué.

Argentine. — Mais c'est surtout vers l'Argentine, l'Uruguay, et, à un moindre degré, vers le Chili que l'immigration française s'est portée au XIXe et au début du XXe siècle. De 1861 à 1913, 211 000 Français ont débarqué en Argentine, dont 5 180 durant la seule année 1912. Ils se sont pour la plupart installés

à Buenos-Ayres ou à Rosario. Mais un nombre appréciable se sont établis sur la terre.

Uruguay. — L'Uruguay a reçu plus de 30 000 Français. Il fut même un temps, sous Louis-Philippe, où Montevideo, ville de 30 000 habitants, comptait moitié autant de Français que d'Uruguayens. De 1850 à 1900 l'immigration française ne le céda numériquement qu'à l'espagnole et à l'italienne. En 1900, les Français non naturalisés étaient encore 13 000, alors que les Anglais n'étaient que 2 000 et les Allemands 1 500. La plupart de ces Français étaient des Basques ou des Béarnais dont Bordeaux avait été le port d'embarquement.

Chili. — De Buenos-Ayres, les Français ne manquèrent pas de s'aventurer au delà de la Cordillère des Andes. Vers 1884, ils colonisèrent Quina, Angol, San Bernardo, tandis que des Suisses romands s'établissaient à Quechereguas et à Traiguen. Mais c'est surtout à Santiago et à Valparaiso que résidaient les 9 800 Français dénombrés en 1910. Ils étaient à peu près à égalité avec les Allemands. Seuls, les Espagnols et les Italiens étaient plus nombreux.

L'APOGÉE DES INFLUENCES CULTURELLES ET LINGUISTIQUES FRANÇAISES

Mieux adaptés à l'ambiance sud-américaine qu'à l'ambiance anglo-saxonne de l'Amérique du Nord et n'ayant pour ainsi dire pas d'obstacle linguistique à vaincre, ces Français du Sud accoutumés depuis toujours à avoir les Espagnols pour voisins réussirent en général fort bien dans la vie. Ils acquirent souvent de grosses situations financières, parfois même politiques. De là en partie la vigueur de certaines « œuvres » scolaires françaises, qui disposaient d'un patronage de compatriotes très bien vus dans la communauté et qui s'imposaient rapidement à l'élite intellectuelle en un temps où les autorités avaient en général d'autres soucis que celui d'organiser un enseignement public complet. De là la prospérité des établissements religieux des Maristes ou des Assomptionnistes, du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Sion et de Saint-Vincent-de-Paul établis au Brésil, et notamment à Rio, Sao Paulo et Campanha. Vers le début de ce siècle, des religieuses de Picpus

allèrent même fonder un établissement à la Paz, capitale de la Bolivie, où elles continuent de former l'élite féminine du pays.

Parallèlement, pendant les trente années qui précédèrent la guerre, les groupes d'Alliance française prirent un bel essor. Depuis la guerre, c'est surtout le développement d'un enseignement secondaire laïque d'inspiration ou de langue principalement française auquel les colonies françaises se sont intéressées. Le lycée français de Rio, qui comptait 150 élèves en 1927, en avait 450 en 1933. Il existe aussi un lycée français à Sao Paulo. Mais c'est sans doute à Montevideo que l'enseignement secondaire français est le plus prospère. Fondés en 1924, le lycée de garçons et le lycée de filles comptaient quelques années après 850 élèves, sans compter 500 adultes qui y suivaient des cours.

Les élèves de ces lycées paient des frais d'écolage alors que l'enseignement secondaire uruguayen est gratuit. Ce fait souligne l'attraction qu'exercent sur les Sud-Américains la culture et les méthodes d'enseignement françaises.

Cela est si vrai que, dans certaines classes des écoles argentines ou uruguayennes, on s'est même longtemps servi, et l'on se sert peut-être encore, de manuels en espagnol imprimés à Paris. Quant aux Universités, et notamment aux facultés de médecine, de droit et de génie civil, elles prirent de bonne heure l'habitude de mettre entre les mains des étudiants des textes et manuels français qui devaient être étudiés dans la langue originale. Cela fut surtout le cas à l'Université de Montevideo, capitale d'un État où le français est obligatoire dans l'enseignement préparatoire, c'est-à-dire secondaire. Sur quelque 32 000 ouvrages scientifiques que comptaient en 1908 les bibliothèques des diverses facultés de cette université, plus de la moitié, 18 500, étaient en langue française. La langue nationale du pays, l'espagnol, n'était encore représentée que par 8 600 ouvrages.

Non contents de se créer chez eux une atmosphère intellectuelle française, les Sud-Américains riches se transportaient avant la guerre en si grand nombre, eux et leurs familles, à Paris, à Cannes ou à Biarritz, et ils s'y plaisaient tant, ils y faisaient des séjours si coûteux que ces sorties d'argent per-

sistantes étaient une source chronique de déséquilibre financier dans les pays d'où ils tiraient leurs revenus. Très sociables, très friands de théâtre et de divertissements mondains, très volubiles, ils donnaient à leurs interlocuteurs français l'impression que le français était leur langue maternelle. De temps en temps, on les trouvait cependant à Rio de Janeiro ou à Lima, où ils donnaient le ton. Mais ils laissaient à Paris leurs fils pour y faire des études de médecine ou de lettres.

Il n'est donc pas surprenant que les conférenciers ou professeurs d'échange français qui prenaient la parole à Buenos-Ayres ou à Santiago du Chili eussent le sentiment de n'avoir pas quitté la France, tant leur auditoire saisissait avec aisance la moindre nuance de leur pensée, l'allusion la plus voilée.

LE PRÉSENT : ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE ET SOCIALE; ÉVEIL DES CULTURES NATIONALES

Pourtant il faut bien convenir qu'avant longtemps ce tableau pourrait bien appartenir au seul passé.

Certes, quelques récents événements paraissent marquer la persistance des liens intellectuels et autres entre Amérique latine et France : l'État le plus riche du Brésil, celui de Sao Paulo, vient de fonder dans sa capitale une Faculté des Sciences, des Lettres et de Philosophie, et il a convié six universitaires français à en inaugurer, le 12 juin 1934, quelques-unes des chaires les plus importantes, dont une de langue et de littérature françaises. Quelque temps auparavant, le Brésil renouvelait le contrat de l'importante mission militaire française qui, depuis 1919, ne laissait pas de jouer dans le pays, en dehors de son rôle technique, un rôle intellectuel et mondain. Cuba et la République argentine ont fait construire à la Cité universitaire de Paris des pavillons qui continuent d'attirer les étudiants de ces deux pays. Le 28 avril 1934, on procédait à l'inauguration solennelle de l'important collège français de Buenos-Ayres. Dans une autre sphère, celle des grandes entreprises françaises, les succès de l'aviation postale française, la présence jusqu'à la Paz de représentants d'Air-France, l'activité de l'agence Havas, qui centralise la majeure partie du trafic de presse entre la France et l'Amérique du Sud

(Argentine et Brésil) et qui, à cette fin, utilise près de Paris un poste spécial, tout cela paraît favoriser la persistance des orientations traditionnelles vers la France.

Toutefois, on remarque en Amérique latine une transformation sociale, morale et même intellectuelle qui est un danger pour ces orientations et qui donne à réfléchir.

D'abord, on doit constater que, dans un certain nombre d'États andins, la classe des blancs, qui a toujours été une minorité, et qui comptait presque seule comme cliente de la langue française, est de plus en plus débordée par l'élément indien ou du moins par l'élément métis. Ce phénomène est particulièrement apparent au Mexique où, après avoir été un cinquième de la population en 1805, les blancs ne sont plus qu'un quinzième. Selon le mot d'André Siegfried, dans l'Amérique andine et pacifique, « le peuple, c'est l'Indien ». Or, comme partout, ce peuple est en train de prendre conscience de son existence en tant que race. Ses aspirations grandissent. Certaines universités qui avaient toujours été « blanches » ont été conquises : maîtres et étudiants y appartiennent en majorité à la race autochtone. Cet élément n'a pas été étranger à telle des révolutions que la crise économique a entraînées dans son sillage en 1930-31. Dans le même ordre d'idées, ce sont des classes de formation récente, souvent assez fortement métissées, qui commencent à s'imposer dans les divers États, réduisant çà et là l'ancienne classe, de goût intellectuel raffiné, à n'être plus qu'une mince écorce qui déjà craque. Les modernes Américains sont, à certains égards, reconquis par l'Amérique pré-colombienne; déjà leurs regards se détournent de l'Europe, et si l'atavisme espagnol ou portugais est en voie de s'obscurcir, comment le vernis français pourrait-il résister?

Mais il y a davantage. Dans les États ou dans les parties d'État où les blancs sont à peu près les seuls maîtres, c'est-à-dire au Salvador, au Costa Rica, en Argentine, en Uruguay, dans les quatre États les plus méridionaux du Brésil (Rio Grande do Sul, Parana, Sainte-Catherine, Sao Paulo), dans le Chili central et même ailleurs, on peut assister à un véritable éveil de la conscience culturelle nationale. Cela est surtout sensible dans cette Argentine où, pendant de longues années, la population s'est accrue d'un nombre à peu près

aussi élevé d'immigrés que d'Argentins nés dans le pays.

Depuis quatre ou cinq ans, l'immigration a tari. L'État en profite pour se mettre en devoir d'argentiniser au plus vite toute cette masse d'Italiens, d'Espagnols, etc. Aussi bien cette préoccupation avait déjà commencé de se manifester pendant la guerre et au lendemain de la guerre. Trop longtemps dépendants de l'Europe, ces pays aspirent maintenant à se suffire à eux-mêmes. Et cela même dans l'ordre intellectuel. L'Argentine, le Brésil sont en train de se forger une culture nationale. Des manuels préparés à Paris ne les peuvent plus satisfaire. Le français ne saurait plus être la langue véhiculaire de leur enseignement. Il leur faut un équipement intellectuel bien à eux, des manuels argentins ou brésiliens écrits par des Argentins ou des Brésiliens dans leur langue à eux.

Car déjà commence à percer un certain nationalisme linguistique. Il y a une trentaine d'années, il y avait dans les grandes librairies de Rio ou de Buenos-Ayres jusqu'à 95 p. 100 de livres français. La classe qui lisait lisait surtout du français. Maintenant le français ne représente plus guère qu'un tiers des livres offerts au client. C'est désormais la langue du pays qui domine, espagnol ou portugais. Autrefois, on ne lisait Anatole France qu'en français. Maintenant, c'est en traduction espagnole ou portugaise qu'on lit le livre français à succès. Les adultes de la classe instruite savent encore le français. Les jeunes ne le savent plus.

Certes, la crise est pour quelque chose dans la décadence de la librairie française en Amérique latine : tous les États sans exception ont été obligés de réduire de façon draconienne leurs importations, quelles qu'elles fussent. Pour défendre leur monnaie, ils ont même dû recourir à l'interdiction de toute exportation de devises, en sorte que le Palacio del Libro, la grande librairie française de Buenos-Ayres, créditait en pesos, à dépenser sur place, les maisons d'édition parisiennes auxquelles il avait passé ses commandes. De surcroît, la classe qui lisait le plus était sans doute celle qui était précisément la plus appauvrie.

Mais la crise est sans doute passagère, la nationalisation de l'équipement intellectuel se poursuivra. Et cela d'autant

plus que le Portugal est devenu un bien meilleur pourvoyeur pour le Brésil, l'Espagne pour les autres États latino-américains. Autrement dit, le livre français est de plus en plus concurrencé à Sao Paulo et à Montevideo non seulement par le livre brésilien et par le livre uruguayen, mais par le livre portugais de Lisbonne et par le livre espagnol de Madrid. Le Portugal et l'Espagne aspirent à remplacer la France comme inspirateur et guide européen. Ils ne ménagent pas leurs efforts pour attirer à leurs universités la jeunesse estudiantine de leurs ex-colonies. Madrid voudrait être aux jeunes Péruviens et aux jeunes Argentins ce qu'Oxford est aux jeunes Américains et aux jeunes Australiens.

L'INFLUENCE ANGLO-SAXONNE

Ce n'est pas tout. Nous avons jusqu'à présent raisonné comme si l'Amérique latine continuait d'être intégralement latine, c'est-à-dire de vivre sous le signe de l'Europe méditerranéenne, tout à fait à l'écart de l'Amérique anglo-saxonne. Mais ce n'est plus le cas. La démocratisation profonde de l'Amérique du Sud que nous avons constatée s'accomplit conformément à l'idéal matériel et mécanique du XXe siècle. Or, cet idéal est en quelque sorte incarné par les États-Unis. Certes, le prestige politique et financier des États-Unis, particulièrement élevé pendant la douzaine d'années qui suivit la guerre, n'est plus ce qu'il était alors. Mais les États-Unis continuent de constituer un pôle d'attraction pour les jeunes couches démocratiques éprises de méthodes modernes. Or, qui dit États-Unis dit langue anglaise. Et il est en effet certain qu'aux autres rivaux de la langue française qu'on a mentionnés plus haut, il faut ajouter l'anglais. Cette influence se remarque naturellement surtout à Cuba, à Panama et dans les États de l'Amérique centrale, où les Américains des États-Unis sont eux-mêmes présents en grand nombre. C'est ainsi que la même *Estrella de Panama* qui, jusqu'en 1903, comportait une section en langue française, est maintenant une feuille mixte imprimée partie en espagnol, partie en anglais.

Mais cette influence est aussi très sensible en Colombie, au Brésil et sur toute la côte du Pacifique. Aussi bien, les Amé-

ricains du Nord font tout ce qu'ils peuvent pour attirer à eux la jeunesse latino-américaine. Ils créent à leur intention des bourses dans leurs universités. Ils trahissent leurs ambitions en établissant des statistiques minutieuses du nombre d'étudiants des pays de l'Amérique latine qui suivent des cours dans leurs écoles. Dans l'ensemble, ces chiffres sont encore médiocres, un millier en 1933-34, dont deux douzaines seulement d'Argentins, et autant de Brésiliens. Mais Porto-Rico, Cuba et le Mexique sont chacun représentés par quelque deux cents étudiants. Les universités qui attirent le plus d'étudiants « latins » sont apparemment l'Université Columbia à New-York, l'Université de Louisiane à Bâton-Rouge, et l'Université Johns Hopkins à Baltimore.

Peu importent d'ailleurs ces chiffres. Ce qu'il en faut retenir, c'est l'indice d'une nouvelle orientation. Idéal de la génération qui passe, la culture française apparaît quelque peu démodée à la jeunesse des nouvelles couches démocratiques, éprise de mécanique, de cinéma et de romans policiers nord-américains.

Enfin, notre tableau serait incomplet si nous ne faisions pas mention de la persistance de la langue et de la culture allemandes parmi le demi-million ou plus de colons allemands établis soit dans le Brésil méridional, soit au Chili, et des efforts de plus en plus précis déployés par l'Italie en vue de conserver aussi longtemps que possible pour la culture romaine les deux millions d'Italiens établis au Brésil, en Uruguay et en Argentine. Il semble cependant que ces derniers s'assimilent avec une facilité presque déconcertante. Ce qui ne veut nullement dire qu'ils ne puissent jamais plus devenir des clients pour la langue française. Mais dans leur nouveau milieu, l'obsession de Paris et de la France est un phénomène qui appartient au passé.

CONCLUSION

Tel est le bilan du français en Amérique latine. Notre langue et notre culture y ont longtemps dominé. Mais au fur et à mesure que l'ancienne aristocratie se renouvelle par en bas, et que surtout l'ancienne population aborigène et la population métissée affirment leur supériorité numérique, en

même temps qu'elles prennent conscience de leur existence, le français n'intéresse plus qu'une minorité qui se situe en marge de l'évolution générale du pays. Dans un continent où, pour un peu, la langue espagnole et la portugaise subiraient désormais elles-mêmes, çà et là, la concurrence des langues autochtones qui n'ont jamais été oubliées, mais dont les blancs avaient presque oublié l'existence : guarani, tupi, mixtèque, chibcha, etc., dans un continent dont chaque pays entend se créer son propre outillage non seulement industriel, mais même intellectuel, le français ne peut plus espérer occuper autre chose qu'une place secondaire.

Néanmoins, il est possible que, pendant un certain temps, grâce à l'élan acquis, il se classe encore comme la langue européenne la plus généralement apprise après la langue maternelle de la population blanche, espagnol ou portugais.

FRANCK L. SCHOELL

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE :

L'EMPIRISME LOGIQUE, A PROPOS D'UN CONGRÈS RÉCENT

Un congrès international a récemment tenu ses assises à la Sorbonne. Ce *Congrès de philosophie scientifique*, le premier du genre, réunissait deux cents congressistes, appartenant à vingt nations, venus des quatre points cardinaux, depuis la Chine jusqu'aux États-Unis et à l'Amérique du Sud. Quelques-uns des plus grands philosophes d'Europe s'y coudoyaient, Bertrand Russell, Federigo Enriques, Hans Reichenbach, André Lalande. Leur but était de montrer que la philosophie, à condition de délimiter son domaine, est susceptible de devenir une discipline qui, par la rigueur de sa méthode autant que par la précision de son objet, mérite vraiment le nom de scientifique.

Le comité d'organisation du Congrès avait pris pour base de discussion une conception de la philosophie particulièrement développée par un groupe de logiciens, de mathématiciens, de physiciens, de psychologues, de sociologues, auquel on a coutume de donner le nom de *Cercle de Vienne*. Ce cercle fut fondé, après la guerre, à Vienne, sous le patronage moral du nom d'Ernst Mach, par deux de ses disciples, Moritz Schlick et Hans Hahn, l'un professeur de philosophie, l'autre de mathématiques à l'Université de Vienne. Philipp Frank, Rudolph Carnap, actuellement professeurs à Prague, Otto Neurath ne tardèrent pas à s'y agréger. Le cercle de Vienne essaima des filiales en divers points de l'Europe et se solidarisa,

plus ou moins, avec d'autres groupes connexes, tels que celui de Berlin, créé par Hans Reichenbach, l'École de Lemberg-Varsovie, l'École de Göttingue, l'École de Münster. Ces groupes associés eurent bientôt un organe propre, la revue *Erkenntnis*, qui organisa des congrès restreints, à Königsberg et à Prague. Pour la première fois, l'École de Vienne se confrontait avec des philosophes d'autres tendances, au Congrès international de Paris.

L'École de Vienne met en œuvre un appareil logique très délicat : pour en donner au grand public une idée claire, force nous est de simplifier au maximum ses conceptions, en ne faisant appel qu'aux connaissances philosophiques les plus rudimentaires qui font inévitablement partie du patrimoine intellectuel de tout honnête homme de notre époque.

***

Si nous nous référons à l'enseignement officiel de la philosophie dans les lycées, nous constatons que l'on entend par ce terme un conglomérat fort hétérogène, à peu près constitué de la façon suivante : des sciences positives encore jeunes, mais en voie d'émancipation, soucieuses de se constituer sur une base strictement expérimentale, telles la psychologie et la sociologie; des sciences dites normatives, la Logique, la Morale, l'Esthétique, définissant les règles du Vrai, du Bien, du Beau. Enfin, une série de problèmes relatifs à la théorie de la connaissance, à la réalité du monde extérieur, aux causes premières et finales, à l'espace absolu, au temps universel, à la causalité, à l'essence ou quiddité des choses, à la nature des nombres, aux choses en soi, auxquels on confère le nom de métaphysique ou de philosophie générale. Il est bien entendu que ces problèmes s'abordent à l'aide de méthodes radicalement distinctes de celles de la science empirique, que la métaphysique commence là où cesse la juridiction de l'expérience. La méthode philosophique consiste, soit dans une intuition rationnelle qui appréhende des vérités *a priori*, éternelles et nécessaires en vertu de leur évidence (Descartes); soit dans une intuition sympathique qui nous installe au cœur même des choses, dont la science n'approxime que les contours (Berg-

son); soit dans une analyse de la structure de l'esprit humain qui nous révèle dans les lois des phénomènes le reflet des exigences subjectives de notre propre pensée (Kant), si bien que l'on peut concevoir une physique *a priori* déduite des formes de notre sensibilité et de notre entendement.

Ce conglomérat semble depuis des années en pleine voie de désagrégation. Déjà, dans maintes universités, la sociologie s'enseigne dans des Facultés particulières, des Facultés de Sciences sociales et politiques, et la psychologie progresse plutôt entre les mains des psychiatres, des psychotechniciens, des pédagogues, qu'entre les mains des philosophes de profession. Lévy-Bruhl, par ailleurs, a montré que le concept de science normative est un concept contradictoire, car, qui dit science dit description à l'indicatif de ce qui est; qui dit norme dit prescription à l'impératif de ce qu'on doit faire. Cette contradiction repose sur une mésintelligence des rapports normaux de la théorie et de la pratique dans les sciences normatives. Les sciences normatives ne sont scientifiques que dans la mesure où elles sont tout simplement des sciences appliquées reposant sur des sciences théoriques correspondantes, comme l'art de l'ingénieur repose sur les sciences physico-chimiques et la médecine sur l'anatomie, la physiologie et la biologie générale. Du coup, chaque science normative est tenue de se dédoubler en une science théorique, telle que, pour la morale, la science des mœurs, et en une science appliquée, telle que la morale pratique ou art moral. Enfin, l'empirisme anglais et le positivisme français ont contesté la possibilité de connaissances transcendantes à l'expérience, source unique de tout notre savoir positif : il n'y a place que pour des sciences positives, théoriques et appliquées, qui constituent le savoir partiellement unifié, et une systématisation des résultats partiels de toutes ces disciplines particulières, œuvre propre de la philosophe positive, qui constitue le savoir totalement unifié.

Cette conception fut celle de l'école positiviste; elle conduisit à une œuvre telle que la philosophie synthétique d'Herbert Spencer connue sous le nom d'évolutionisme; elle donna pleine satisfaction à plusieurs générations de philosophes. Cependant la théorie empiriste et positiviste achoppait sur deux points;

elle échouait devant la conception que l'on se faisait communément de la nature des propositions logiques et mathématiques et des conditions de la signification d'un problème.

Les propositions logiques et mathématiques sont tenues pour inconditionnellement nécessaires et applicables de droit à la nature, parce qu'on les considère comme les lois les plus générales de la pensée et de l'être. De la loi empirique de la gravitation universelle le mathématicien déduit la présence de Neptune, parce que les phénomènes de la nature obéissent aux lois mathématiques qui les enchaînent : *Dum Deus calculat, fit mundus.* La réussite de la physique théorique implique soit l'identité des lois de la pensée et de l'être, l'une et l'autre ayant été conçues providentiellement sur le même plan, soit une législation *a priori* de l'esprit sur la nature, la nature venant docilement se soumettre aux exigences de notre pensée.

Par ailleurs, Auguste Comte et son disciple Herbert Spencer contestent la possibilité empirique de résoudre les problèmes métaphysiques, mais non la légitimité de les poser. La vérité est censée déposée dans les choses indépendamment de la possibilité pour notre esprit de l'y atteindre, si bien qu'un problème garde un sens, alors même que nous sommes dans l'incapacité de le résoudre. S'il est vrai que nous ne pouvons mesurer que la longueur apparente d'un corps, le problème de sa longueur *vraie* subsiste, qui serait celle qu'il aurait pour un observateur en repos *absolu.* Le repos *absolu* et la longueur *vraie* sont des faits impossibles à déceler par aucune expérience humaine, mais ils n'en constituent pas moins des réalités qu'un esprit omniscient pourrait connaître et révéler. Les problèmes qui se posent à leur sujet constituent les énigmes de l'Univers, sur lesquelles plane un éternel *Ignorabimus.* Mais, pour insolubles qu'elles soient, elles n'en sont pas pour autant inexistantes. Les nécessités de l'action nous forcent à parier à leur sujet par un acte de foi. Le positivisme aboutit au pragmatisme de William James qui nous fait une obligation d'opter pour une attitude métaphysique.

Ainsi l'empirisme achoppe sur ces deux difficultés. Il ne peut rendre compte ni de la nécessité *a priori* des vérités logiques et mathématiques, ni du mystère de leur applicabilité

à la nature. Il est obligé de limiter la science en faisant place à l'Inconnaissable.

***

Le mérite de l'École de Vienne, qui se définit comme un *empirisme intégral*, est d'avoir surmonté ces deux difficultés.

Les lois de la logique ne sont pas les lois les plus générales de l'être; ce sont des règles du langage. Elles ne portent pas sur les faits, mais se réfèrent à ce que nous en disons. C'est parce qu'elles ne traitent d'aucun objet qu'elles n'ont rien à redouter du contrôle expérimental et peuvent prétendre à l'universalité et à la certitude.

Si nous convenons de diviser tous les êtres vivants en mortels et en immortels, nous sommes certains de ne pas nous tromper en affirmant d'une cellule qu'elle est mortelle ou immortelle, qu'elle ne peut être mortelle et immortelle à la fois, que si elle est mortelle, alors elle n'est pas immortelle. Les propositions ne nous révèlent pas ce qu'est la cellule effectivement. Elles s'imposent nécessairement à nous comme suite des règles d'usage des constantes logiques *ou*, *ne pas*, *si alors* et de la convention initiale de répartir tous les êtres vivants en mortels ou immortels. Ce sont des propositions relatives à la syntaxe des mots *ou*, *ne pas*, *si alors*, *mortel* et *immortel*.

Ces propositions syntaxiques n'enrichissent en rien notre connaissance du monde : elles sont vraies en vertu de leur propre forme, parce qu'elles épuisent tous les cas qui pourraient se présenter en vertu de nos conventions de langage, comme pour un être vivant d'être mortel ou immortel. On dit pour cela qu'elle sont *tautologiques*. La déduction logique est, elle aussi, tautologique; elle ne fait qu'expliciter des équivalences. Les conventions d'emploi des mots *non* et *ou* sont telles que si je formule les deux proportions : « x est mortel ou immortel » et « a n'est pas mortel », cela équivaut à dire : « a est immortel ». Ce qui est vrai de la logique, l'est pareillement des mathématiques. Si nous pouvons affirmer apodictiquement que $2 + 2 = 4$, cela tient à nos conventions de langage sur l'emploi des symboles 2, 4 et du signe de l'addition. Nous établissons, par une série de transformations tautologiques, que le

complexe de symboles 2 + 2 signifie la même chose que le symbole unique 4.

Du coup, s'évanouit le pseudo-problème de l'applicabilité de la logique et des mathématiques à la nature. Ne nous révélant rien sur le réel, celles-là n'accroissent en rien la connaissance positive que nous en avons. Mais notre langage est ainsi fait qu'en posant un système cohérent de propositions, nous nous trouvons affirmer implicitement, par le même effet, quantité d'autres propositions, formulées d'une façon différente, mais logiquement équivalentes en vertu de nos conventions de langage, dont les déductions logico-mathématiques ont pour but de nous faire prendre conscience. En posant les axiomes de David Hilbert, nous nous trouvons affirmer tous les théorèmes de la géométrie ordinaire. En formulant la loi de Newton, nous nous trouvons affirmer l'existence de Neptune, tenu compte des caractéristiques fournies par l'astronomie de position sur le système planétaire. Un esprit omniscient verrait du coup toutes ces équivalences que masque la diversité d'expressions de notre langage. Le nôtre, étant limité, doit, pour s'en rendre compte, recourir à ces longues chaînes de raisonnements dont parle Descartes. De même, pour un esprit omniscient, il n'y aurait pas de jugements disjonctifs, négatifs, hypothétiques, comme lorsque nous disons : « Demain, il fera beau ou mauvais; s'il ne fait pas mauvais, alors je sortirai. » Notre esprit fini doit, dans l'ignorance de ce qui sera, envisager le possible et régler son attitude dans chaque alternative. De là, comme du manque d'univocité de notre langage, naît la logique qui est imputable à la déficience de notre entendement.

Les propositions des sciences de la nature, qui portent sur les comportements réels des choses, sont d'une toute autre sorte. Il est impossible de les déduire analytiquement de nos conventions de langage. Elles sont soumises au contrôle incessant de l'expérience, elles sont susceptibles de fausseté ou de vérité; en un mot, elles sont synthétiques. Toute proposition vraie, affirme le Cercle de Vienne, est ou tautologique ou synthétique *a posteriori*. Il en est même ainsi de la généralisation inductive, par laquelle nous passons de l'observation des faits particuliers à l'affirmation des lois

générales, et qui semble un processus essentiellement synthétique *a priori* que ne cautionnent pas les règles de la logique classique. Hans Reichenbach a montré comment on peut ramener l'induction à la détermination purement analytique des paris que l'on peut faire sur l'avenir avec le plus grand degré de probabilité, ce que l'on réalise en absorbant le calcul des probabilités dans une logique à un nombre infini de valeurs interposées entre les deux valeurs limites qu'envisage seules la logique classique, à savoir le vrai et le faux. Ainsi s'achève la désagrégation complète de l'*a priori*, conçu soit à la façon des rationalistes, soit à la façon des Kantiens. Il n'y a pas de *propositions synthétiques a priori*; il n'y a pas de connaissance *a priori* de la réalité. La pensée pure est uniquement tautologique.

Si la pensée pure n'ajoute rien à l'expérience, qu'advient-il des problèmes métaphysiques formulés en des propositions qui ne sont ni fondées sur l'expérience, c'est-à-dire synthétiques *a posteriori*, ni fondées sur des équivalences de langage, c'est-à-dire tautologiques? L'École de Vienne n'hésite pas à répondre : ce sont *des énoncés vides de sens*.

Une proposition étant, par définition, un énoncé susceptible de vérité ou de fausseté, sa signification logique réside uniquement dans l'ensemble des opérations susceptibles de la vérifier. Si c'est un théorème mathématique, dans les transformations tautologiques qui permettront de l'obtenir en partant du système cohérent d'axiomes dont il est la suite nécessaire; si c est une proposition de fait, ses conditions de vérification se ramèneront, par une série de réductions, à des procès-verbaux d'expériences vécues, à des énoncés d'observation, que l'École de Vienne appelle des *énoncés protocolaires*.

Les problèmes métaphysiques sont des énoncés vides de sens, soit parce qu'ils introduisent des notions qu'on ne peut pas fonder en expérience, qu'on ne peut construire en partant des énoncés protocolaires, comme les concepts d'espace et de mouvements absolus, de longueur vraie, de temps universel, d'essence des choses; soit parce que, composés de notions fondées en expérience, ils les assemblent suivant un ordre exclu par les règles de la syntaxe logique, comme le serait le

fait de placer les tours à la place des fous au début d'une partie d'échecs, contrairement aux règles du jeu. Descartes fonde sa philosophie sur le *Cogito ergo sum*. Il démontre l'existence de Dieu par l'argument ontologique : Dieu est un être parfait, l'existence est une perfection, donc Dieu existe. Il déclare que Dieu aurait pu créer des vallées sans montagnes. Toutes ces phrases, correctes grammaticalement, sont condamnées par la syntaxe logique. L'existence ne peut s'employer comme sujet, ni s'attribuer à un substantif pris comme sujet, mais seulement s'attribuer à un prédicat sous cette forme : il existe des choses qui vérifient telle propriété, telle condition telle relation. Une vallée sans montagnes est aussi inconcevable qu'un voisin sans voisin. Les pseudo-propositions engendrent des pseudo-problèmes qui sont insolubles, parce qu'ils sont dénués de sens. Tels sont les problèmes métaphysiques. La métaphysique est une maladie du langage, due à une syntaxe mal faite. Chaque langue parlée implique, par les pseudo-propositions que sa syntaxe tolère, une métaphysique spontanée. On pourrait montrer ainsi que la métaphysique d'Aristote est la métaphysique de la langue grecque.

Du coup tombent les limitations que le Positivisme imposait à la connaissance scientifique. Tout problème qui a un sens implique la possibilité d'être résolu. Sa solution actuelle peut nous échapper par suite d'une technique ou d'une documentation insuffisante, mais elle ne rencontre aucune impossibilité théorique. La croyance en l'existence des énigmes de l'Univers repose sur une fausse conception de la connaissance. La connaissance n'a pas pour but de reproduire l'image fidèle d'une réalité cachée sous le voile des apparences si bien que, de l'impossibilité de confronter cette image avec cette réalité pour savoir si elle lui est adéquate, naîtrait l'Inconnaissable. La connaissance a pour fonction de mettre de l'ordre dans nos expériences passées, présentes et futures, en vue de les maîtriser. Pour cela, elle fait correspondre à nos expériences vécues des symboles unis par un réseau de relations qui permettent, à l'aide de transformations purement tautologiques et des règles de correspondance des symboles, de prévoir certaines expériences à vivre, à partir de certaines expériences vécues. Notre représentation symbolique est vraie si les

valeurs théoriquement calculées correspondent aux valeurs expérimentalement observées, ce que l'on peut vérifier sans qu'il soit nécessaire de sortir du cercle de nos expériences pour se référer à une réalité sous-jacente. Comme rien n'empêche de faire progresser la caractérisation de nos expériences vécues au moyen d'un système cohérent de symboles, on peut dire, en ce sens, que la science n'a pas de limites.

***

Quand de la philosophie on a retiré les sciences positives en voie d'émancipation, les sciences normatives et la métaphysique, on peut se demander ce qui lui reste pour domaine.

Dans la conception classique, le philosophe se distingue du savant en ce qu'il soulève le voile des apparences phénoménales que le savant vise seulement à sauver, pour nous révéler le monde caché des choses en soi; en ce qu'il contemple, derrière les expressions numériques des algébristes, le monde platonicien des Idées-Nombres. Dans la conception nouvelle, la philosophie ne se sépare pas de la science dont elle constitue une partie intégrante. Elle est la logique de la science. Son objet est la structure formelle de la science; sa méthode, l'analyse logique des notions, des propositions, des théories, des démonstrations scientifiques indépendamment de leur contenu. Elle est à la science ce que la grammaire est au langage, la syntaxe logique du langage scientifique, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui permettent de former des propositions scientifiques et de les transformer en propositions équivalentes. Cette conception, d'apparence étroite, prend une singulière ampleur dès qu'on s'aperçoit que beaucoup de problèmes, qui semblent se référer au contenu matériel des propositions, concernent en réalité leur forme seule, si bien que s'évanouissent quantité de pseudo-problèmes. La querelle entre formalistes et logisticiens, les uns considérant les nombres comme des individus, les autres comme des classes de classes[1], s'évanouit dès qu'on s'avise d'envisager les nombres, non comme des objets, mais comme des symboles, car alors on se

1. Par exemple, le nombre deux peut être traité comme un nombre individuel ou comme la classe de toutes les paires d'objets.

rend compte qu'on peut construire un modèle logique de l'arithmétique, qu'on peut édifier un langage arithmétique aussi bien en traitant les nombres comme des symboles d'individus que comme des symboles de classes de classes. La question n'est plus de savoir ce que sont les nombres en soi, mais quelle est la façon la plus expédiente d'en parler. Le problème de la nécessité, de la contingence ou de l'impossibilité d'un événement se ramène à la question suivante : la proposition qui exprime cet événement se déduit-elle de la classe des lois physiques; est-elle simplement compatible avec elle, est-elle incompatible? Nous avons transformé un pseudo-problème concernant la nature d'un événement en une analyse du caractère logique des propositions que l'on énonce à son sujet.

***

Dans ces derniers temps, certains représentants du *Cercle de Vienne* ont systématisé leurs conceptions en les portant à la limite, à l'aide des deux mots : celui de *Physicalisme* et celui de *science unitaire.*

Tous les énoncés ayant un sens sont des énoncés scientifiques qui se ramènent à des énoncés d'observation ou à des énoncés tautologiques : il n'y a pas place pour des énoncés philosophiques ayant un contenu propre, comme le seraient des propositions relatives à la réalité en soi, à telle conception du monde, à telle théorie de la connaissance. La vérité d'une proposition revient toujours à confronter un énoncé avec un système d'autres énoncés pour voir s'il est compatible ou incompatible, non à confronter un énoncé avec une réalité insaisissable. La notion de cohérence logique d'un système de propositions se substitue à celle de correspondance d'une proposition avec un donné; il n'y a pas de propositions comportant une valeur absolue, non révisible : les énoncés portant sur des expériences personnellement vécues — les énoncés protocolaires — de même que les propositions syntaxiques, font partie, au même titre que les autres énoncés doués de sens, de l'ensemble toujours relatif, révisible et perfectible des énoncés scientifiques. La science absorbe en elle tout ce qui a un sens.

Tout jugement portant sur les faits, toute proposition

synthétique équivaut toujours à un énoncé exprimant qu'en tel endroit et à tel instant, tel événement se produit, c'est à-dire à un énoncé physique. Il n'y a pas lieu de distinguer, à ce propos, les sciences de l'esprit des sciences de la nature. La psychologie est l'étude des comportements humains et la sociologie est l'étude des comportements des groupes humains objectivement descriptibles en langage physique. Il n'est pas question de normes, de valeurs, d'essences, mais de groupes humains en corrélation et en réaction les uns avec les autres. La langue de la physique devient ainsi la langue scientifique universelle.

Ce physicalisme aboutit à une unification du langage scientifique, dont la syntaxe logique exclut *a priori* toute combinaison de mots vides de sens, c'est-à-dire tout pseudo-problème. Pour aboutir à certaines prédictions, par exemple : « Telle maison brûlera-t-elle au cours d'un incendie? » il faut parfois faire appel à toutes les disciplines scientifiques : il faut faire appel aux conditions de propagation de l'incendie, à la nature des matériaux, aux comportements des groupes humains qui pourront accourir pour éteindre le feu. Les diverses disciplines scientifiques, unifiées dans le même langage physique, associées pour aboutir à des prédictions globales, constituent la *science unitaire.*

A la poursuite chimérique des problèmes métaphysiques se substitue le devoir d'édifier la *science unitaire,* c'est-à-dire d'unifier encyclopédiquement les différentes disciplines.

Telles sont les idées maîtresses de l'École de Vienne : caractère syntaxique des lois de la logique et des mathématiques, et, par suite, suppression du problème de leur applicabilité à la nature; caractère tautologique de la pensée pure, par suite négation de tout *a priori* matériel et possibilité de soutenir un empirisme radical; réduction de la philosophie à l'étude de la structure formelle de la science, à la syntaxe logique de son langage scientifique, si bien que la philosophie ne se sépare pas de la science dont elle fait partie intégrante; réduction des problèmes métaphysiques à des énoncés vides de sens dus aux tolérances, condamnées par la syntaxe logique, de la syntaxe grammaticale des langues parlées, et, par suite, dépendance de la métaphysique et de la linguistique;

réduction de la plupart des problèmes concernant le contenu matériel des propositions scientifiques à des questions syntaxiques relatives au choix de tel ou tel langage, et, par suite, élimination d'un grand nombre de pseudo-problèmes; tentative d'unifier le langage scientifique en physicalisant ses énoncés, et, par suite, création d'une science unitaire embrassant tous les énoncés doués de sens.

Si, par l'importance de ses thèses, l'École de Vienne méritait d'être prise comme base des discussions du premier Congrès de Philosophie scientifique, le Comité d'organisation ne voulut pas, pour autant, professer un catéchisme, imposer une dogmatique, édifier une scolastique. Il eut bien soin de faire appel aux représentants de toutes les tendances qui se discernent aujourd'hui dans le domaine de la philosophie des sciences. La discussion fut menée par trois groupes distincts, suivant des lignes convergentes : par les Polonais, par les Suisses, par les Italiens et les Français. Elle aboutit à reconnaître la nécessité d'élargir la notion de la Philosophie, considérée comme la grammaire de la science, dont on était parti.

Tout d'abord, pour rendre compte de l'anatomie de la science, on ne saurait s'en tenir au point de vue uniquement formel de la cohérence logique des propositions scientifiques. Il faut réintroduire la notion classique de vérité, fondée sur la correspondance univoque (sans ambiguité) d'un système de symboles avec une matière de faits. Mais, dès lors que l'on rétablit la notion de correspondance avec un donné, une série de problèmes prennent sens qui n'étaient que pseudo-problèmes au regard de l'analyse logique. Une série d'actes de la pensée deviennent possibles sans courir le risque de commettre le péché mortel de métaphysique. Nous pouvons, en toute quiétude, comparer la carte des mets avec ce que le garçon de restaurant nous apporte sur son plateau ou les phrases de notre Bædeker avec les monuments dont il nous fait la description. Le réel, fondé sur la détermination réciproque des théories scientifiques et de leur domaine d'application, est désormais réintégré avec toutes les questions qu'il soulève.

Il semble bien, par ailleurs, que l'analyse logique de la *science déjà faite* ne révèle que des propositions tautologiques,

des jugements synthétiques *a posteriori* et des mises sur la proposition jugée la plus favorable, dans un cas donné, pour prévoir l'avenir. La théorie de Hume est confirmée, et l'on peut parler de la dissolution de l'apriorisme classique et kantien. Nul plus que l'auteur de ces lignes ne saurait s'en féliciter, puisqu'il a consacré jadis un gros livre, qui fit scandale à son époque, pour dénoncer les paralogismes du Rationalisme aprioriste. Mais l'explication de la science, prise dans son évolution, nécessite que l'on introduise des considérations historiques, psychologiques et sociologiques. La science humaine ne peut s'interpréter, en définitive, que par l'homme qui la fait, tout comme les mesures d'un instrument ne peuvent s'interpréter que par la théorie de cet instrument. Nous retrouvons alors ce que Enriques appelle « les exigences *a priori* de la raison », dont on doit, du reste, concéder qu'elles furent singulièrement variables au cours des âges, car, si le moyen âge, par exemple, ne fut satisfait que par des explications finalistes, l'âge classique chercha à expliquer le monde mécaniquement par un système d'équations différentielles, et, de nos jours, on est prêt à se contenter d'une explication statistique ne prévoyant que des événements probables dépendant des conditions d'observation. De même, si l'on veut rendre compte du processus constructeur de la pensée scientifique, il faut reprendre pied sur le concret, aussi bien physique qu'humain, pour voir comment à partir de concret, par le double processus de la schématisation et de l'axiomatisation, nous parvenons aux structures abstraites qui paraissent être le dernier terme de la science.

Enfin, la science unitaire ne peut être dite sans limites qu'à la condition préalable de la situer dans son domaine propre, celui des énoncés doués de sens objectif pour tous les hommes, qui ne constituent pas tous les énoncés doués de sens, car il peut y en avoir pour un groupe d'hommes restreint ou pour moi seul. Dans l'étude d'un spectre lumineux, seul est doué de sens valable pour tous les physiciens la structure de ce spectre; mais, si les sensations colorées que procurent à chacun d'eux les raies de ce spectre sont purement subjectives, le langage des couleurs n'en est pas moins doué de sens pour chacun d'eux et même, moyennant cer-

taines conventions de correspondance, pour l'ensemble des clairvoyants. La science n'étudie que les relations ou même les structures qui ne retiennent des relations que leurs propriétés purement formelles en laissant tomber leur contenu matériel : cela ne veut pas dire que ce contenu concret n'existe pas en tant que vécu. Les énoncés scientifiques ne sont pas tout le donné. La science n'est pas toute la vie. Celle-ci s'impose à nous avec une profusion que le savant ne peut admettre que dans sa mesure et dans son choix. Elle nous impose des comportements et des options, d'où naissent des jugements de valeur. Ces derniers sont une matière de fait à étudier, susceptible de donner lieu, à côté de la philosophie de la science, à une philosophie de l'action qui, tout en étant tributaire de la première, a ses tâches propres.

Il n'y a rien, en cela, qui puisse s'interpréter comme une concession faite à la métaphysique. Non seulement l'apriorisme classique et kantien paraît insoutenable; mais aussi la philosophie romantique qui prend pour profond ce qui est obscur, qui confond la fonction émotionnelle du langage avec sa fonction logique ou empirique, qui, vouée à toutes les nuées d'un creux verbalisme, projette l'ombre des brumes du nord sur la clarté des idées latines. Non moins répréhensibles ont paru à tous les membres du Congrès les tentatives de *revival* de philosophies qui semblent ne plus être que des « catégories historiques », comme le néo-thomisme. Le mot de Bertrand Russell a fait sensation, disant que : « Le progrès de l'esprit humain est en proportion de la résistance qu'on oppose à la philosophie d'Aristote. » Il est à souhaiter, à ce titre, que notre vieille Sorbonne poursuive un idéal plus riche de vie que le retour aux doctrines qui marquèrent l'âge d'or de ses origines médiévales. Il est à souhaiter qu'elle évolue dans un esprit résolument tourné vers l'avenir, suivant la tradition des grands Nominalistes du XIVe siècle, dont Duhem a montré qu'ils furent les précurseurs de Léonard de Vinci et de Galilée, suivant la tradition de l'Encyclopédie, du Positivisme, qui aboutit au véritable fondateur de la philosophie scientifique contemporaine, à Henri Poincaré.

LOUIS ROUGIER

FIN D'ANNÉE POLITIQUE

La situation politique depuis la rentrée des Chambres offre un spectacle paradoxal auquel on n'avait pas souvent assisté dans notre histoire parlementaire; un gouvernement qui n'entend parler que de sa mort prochaine et qui, chaque fois, évite l'accident. Au mois de novembre, l'impression générale était que le cabinet de M. Laval briserait sa barque contre un des quatre écueils dressés sur sa route : l'interpellation sur la politique financière, l'interpellation sur les ligues, le débat sur la politique étrangère, enfin, le budget. Et encore, l'épithète d'écueil appliquée au budget était-elle bien modeste, car si nous suivons la métaphore, la discussion des recettes et des dépenses de l'État est pareille à la baie d'Along, où les rochers se comptent par centaines et où les plus petits sont souvent les plus dangereux.

En face de probabilités de crise ministérielle aussi caractérisées, il était assez curieux de constater à la fin de novembre que le problème de la succession éventuelle de M. Laval restait dans l'ombre. On ne voyait point au Palais-Bourbon de ces manœuvres de groupes, de ces agitations de présomptifs qui précèdent d'au moins huit ou dix jours, à l'ordinaire, les changements de gouvernement. Le parti radical-socialiste, dont le Congrès de la salle Wagram avait été interprété comme la condamnation à terme de l'expérience Laval, ne paraissait nullement pressé d'exécuter la sentence; quant au parti socialiste, ses chefs manœuvraient si évidemment en faveur du

Cabinet que les troupes ne se gênaient plus pour dire à haute voix ce qu'elles pensaient de cette tactique. Tout cela formait un curieux climat politique, sorte de convention tacitement observée, atmosphère de menaces verbales et de compromis réels, d'accusations théâtrales et de combinaisons amicales, un match de boxe truqué où les assaillants, les yeux fixés sur le calendrier, conciliaient de leur mieux la nécessité de porter à M. Laval de ces grands coups qui font beaucoup de bruit pour plaire à la galerie et leur dessein bien arrêté de gagner sans abattre le ministère, les vacances du 1er janvier.

Ce petit jeu de feintes et d'esquives a duré un mois. D'abord, M. Laval a franchi allégrement les obstacles des interpellations sur la politique financière et sur les ligues. Le premier débat est resté platonique, assaut à fleurets mouchetés, plus près du sport que du duel, et plus près du ballet que du sport. Faut-il dévaluer la monnaie? A l'exception de M. Paul Reynaud, tous les orateurs ont épuisé leur ingéniosité à ne pas poser la question. Pourquoi? demanderont nos lecteurs. Sans doute parce que la politique n'est pas si loin de la magie primitive et que celui qui a parlé le premier de l'orage est évidemment responsable si la foudre tombe : « Attendons, se disent les « habiles », ou bien le déficit, se creusant, obligera le gouvernement à réaliser lui-même cette dévaluation dont certains de ses membres, dans leurs discours de province, ont écarté avec indignation la perspective, ou bien la politique de compression des dépenses, retardant la reprise des affaires et multipliant les mécontents, assurera aux élections de 1936 un échec gouvernemental comparable à celui de M. Tardieu en 1932. » Le résultat de tous ces calculs a été ce long débat de la rentrée où M. Blum a lancé la jolie formule *ni dévaluation ni déflation*, aussi satisfaisante pour l'esprit que celle du blé cher et du pain bon marché, vieille formule qui n'a sans doute pas épuisé ses vertus, puisqu'elle figure à peine voilée dans l'ordre du jour final par lequel la Chambre a donné, le 30 novembre, mandat au Gouvernement de continuer sa politique d'économies tout en revalorisant les produits agricoles!

Cette discussion, dont le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas apporté la plus faible lumière sur la situation

économique et financière du pays, n'était en somme qu'un lever de rideau. Pendant qu'on le jouait, les machinistes de couloirs préparaient la mise en scène de la pièce suivante, le débat sur les ligues, sur lequel la délégation des gauches comptait pour renverser le Cabinet.

La délégation des gauches fut en des temps où les soucis étaient moindres, la pièce maîtresse du gouvernement d'Émile Combes. Au mois de juillet, les socialistes, les communistes et certains radicaux imaginèrent de la ressusciter comme une sorte de comité de vigilance, destiné à surveiller l'action du Gouvernement pendant les vacances, et à prévenir au besoin l'abus qui pourrait être fait des décrets-lois. En fait, la politique de M. Laval n'ayant pas manifesté de tendances vraiment alarmantes vers la dictature, la délégation des gauches a eu des loisirs, qu'elle a occupés à préparer un programme d'action commune pour le jour où le front populaire prendrait le pouvoir. Bientôt d'ailleurs, l'on constatait que les trois partis du front populaire n'étaient pas souvent représentés aux séances de la délégation par leurs chefs, les chefs radicaux et socialistes étant dans leur circonscription ou dans leur ville d'eau favorite, et les chefs communistes demeurant au Kremlin. On peut affirmer que, sans son secrétaire radical, M. Mazé, la délégation des gauches serait morte bien avant le gouvernement dont elle menaçait les jours. Mais le docteur Mazé, Breton têtu, ne s'est jamais lassé d'envoyer tous les quinze jours 200 convocations, dont le rendement en présents était inférieur aux fameux 10 p. 100 des décrets-lois, si bien qu'à la rentrée des Chambres, la délégation des gauches, exsangue, mais point tout à fait morte, a pu être ramenée à la vie. Faute de pouvoir élaborer le plan d'action des futurs gouvernements, la délégation est devenue un petit quartier général où l'on préparait les plans d'offensive contre le gouvernement Laval : sans grand succès il faut bien le dire parce que beaucoup d'hommes sensés, dans les partis de gauche, estimaient que la législature a déjà fait une suffisante consommation de présidents du Conseil, et qu'avant de renverser le dixième, il ne serait pas mauvais de savoir comment s'appellera le onzième.

Les incidents de Limoges fournissaient à la délégation des gauches un terrain d'offensive qu'elle jugeait favorable.

Pourtant, à l'examiner de près, l'échauffourée de Limoges n'engageait que fort peu la responsabilité du Gouvernement. Tout ce qu'elle démontrait, c'est qu'il est fâcheux qu'une ligue, quel que soit son programme, réunisse chaque semaine des hommes armés, et qu'il est inadmissible que des groupements politiques se donnent à eux-mêmes le mandat de disperser par la force les dits rassemblements. Le souci d'une stricte justice oblige à dire que le Cabinet était d'autant moins responsable de ce lamentable incident qu'il a travaillé efficacement à l'apaisement des esprits, et qu'à tout prendre il y a eu beaucoup plus de bagarres sanglantes sous les cabinets précédents. On doit ajouter que M. Paganon, sans déclarations publicitaires et sans grandes phrases, mais avec une fermeté souriante, a su doubler sans incidents de rue les deux caps périlleux du 14 juillet et du 11 novembre. Mais il était inévitable que le pouvoir régulier, le Parlement, finît un jour par ne plus admettre les sommations et menaces que certains journaux lui adressaient au nom de la rue, promue par eux à on ne sait quelle souveraineté redoutable, aussi, malgré le caractère contentieux des incidents limousins, le débat sur les ligues paraissait-il devoir être fatal à M. Laval.

On sait par quel coup de théâtre le subtil président s'est tiré d'affaire, encore que bien des commentaires inexacts aient été publiés sur cette journée du 6 décembre pour laquelle on a exhumé les souvenirs historiques de la Journée des Dupes et du Baiser Lamourette. Comme toujours, la réalité est plus simple que ne l'imaginent les exégètes : nous croyons la serrer d'assez près en disant que M. Laval, lié de sympathie personnelle avec certains chefs de ligues, n'en trouve pas moins ridicules les défilés au pas cadencé et dangereux les stocks de parabellums. Élu de la banlieue, M. Laval, et c'est un des secrets de sa réussite, est resté un rural. Le paysan n'aime pas les Grandes Compagnies. Persistant encore plus de vingt mois après l'émeute du 6 février 1934, les mobilisations de guerre intestine en France donnaient au ministre des Affaires étrangères assez d'ennuis diplomatiques pour qu'il songeât à ôter aux ligues leur aiguillon. De son côté, le chef des Croix de Feu, à en croire certains indices, a craint d'être débordé au sein de son propre mouvement par des éléments

exaltés qui, imbus des méthodes violentes de l'*Action Française*, rêvaient de les appliquer avec des effectifs multipliés par dix. N'en avons-nous point assez dit pour expliquer l'intervention à la tribune de M. Ybarnégaray? Ce qui est curieux, c'est que cette intervention, annoncée depuis huit jours, d'un homme qui a des sympathies dans tous les partis, mais peu d'influence et d'autorité, ait pu produire à la Chambre l'effet d'un coup de théâtre. En réalité, c'est une manœuvre de M. Léon Blum qui a tout transformé. L'orateur mandaté par les ligues était venu proposer le désarmement de certaines formations spéciales existant au sein de ces ligues, la Chambre à la voix de M. Blum a compris dissolution des ligues elles-mêmes, et a obtenu du gouvernement le dépôt d'un texte tendant à cette fin. Aussitôt le Cabinet déposait un projet assez anodin, sans désemparer, la Chambre le votait, mais en le rendant efficace. Si bien qu'en définitive, le résultat de la stratégie de M. Pierre Laval a été de donner au Cabinet 351 voix contre 219.

***

L'accord tacite que l'on dirait avoir été conclu entre l'opposition et le Gouvernement, cette trêve consistant à laisser le cabinet en place tant qu'il y aurait des questions ennuyeuses à résoudre, a trouvé encore son expression dans le vote du budget en cinq jours. Procédure d'extrême urgence, discussion réduite au strict minimum, et droit d'amendement pratiquement supprimé : telles ont été les caractéristiques du vote du budget que la Chambre a expédié au Sénat le 19 décembre à neuf heures du soir. Il y aurait eu beaucoup à dire sans parti pris sur ce budget dont l'équilibre à quarante milliards et demi est purement théorique et dont le vote impliquait l'approbation de ces décrets-lois d'économies si critiqués durant l'été par les orateurs de gauche. Mais là encore, l'opposition a suivi une tactique d'opportunisme : à quoi bon, a-t-elle pensé, renverser le ministère sur un budget qui, si nous prenons le pouvoir, serait remplacé — avec trois mois de retard — par un budget qui lui ressemblerait comme un frère, mais dont les partis de gauche, cette fois, porteraient la responsabilité?

C'est ainsi que, dans le courant du mois de décembre, les obstacles dressés devant le cabinet Laval ont été, l'un après l'autre, franchis ou contournés. Tous les obstacles, sauf un, celui de la politique étrangère, car derrière la première barrière, passée sans trop de peine, une seconde s'est dressée, plus haute et plus menaçante. La politique extérieure n'entre pas dans le cadre de ces chroniques, et d'autres collaborateurs de cette Revue occupent trop brillamment ce domaine pour que j'y risque une longue incursion, mais les problèmes diplomatiques, si éloignés à l'ordinaire des préoccupations de l'opinion française, l'ont tellement passionnée au cours de ces dernières semaines que nous sommes contraint d'analyser en termes volontairement simplistes le conflit italo-éthiopien, dans ses relations avec notre politique intérieure.

L'opinion juge d'une manière sommaire et ne s'embarrasse pas de subtilités juridiques, elle veut la paix, demande au gouvernement français de la maintenir, et lui laisse le choix des voies et moyens. Dans son désir de bonnes relations avec tous ses voisins, le peuple de France a été heureux des accords de Rome, comme il se réjouirait demain d'un accord avec Berlin qui le rassurerait sur ses frontières de l'Est : le retentissement triomphal qu'a eu chez nous une négociation aussi creuse que celle de Locarno, démontre clairement la profondeur de ce sentiment qui confond si aisément la sécurité et la sûreté.

En présence de la tension entre Rome et Addis-Abeba, le Français moyen a réagi faiblement, l'Italie est toute proche, l'Abyssinie est loin, les guerres coloniales ne nous passionnent guère, et, quand la T. S. F. donnait ses reportages quotidiens, et d'ailleurs ineptes, du front éthiopien, la plupart des auditeurs tournaient le bouton pour prendre le jazz de Londres.

Là-dessus, sont arrivés de Londres d'autres bruits que ceux des orchestres de danse. L'opinion britannique a une sensibilité mondiale beaucoup plus aiguë que la nôtre. Un incident aux frontières de l'Égypte ou de l'Inde est pour elle ce que serait pour nous une nouvelle affaire Schnœbelé. Là où le public français ne voyait qu'une expédition coloniale, la conquête par une puissance européenne mal pourvue de colonies du dernier État libre du continent noir (car le Libéria ne compte pas), la Grande-Bretagne a vu la guerre entre deux nations

membres de la Société des Nations et la mise en péril du pacte même de Genève. Cette différence de température entre Londres et Paris a été naturellement exploitée par certains journaux français qui ont vu le parti matériel qu'ils pouvaient tirer d'une campagne anti-anglaise. L'opinion leur prêtait une oreille indulgente, convaincue qu'elle était, que nous n'avions rien à gagner à nous mêler d'un conflit lointain. En même temps, cependant, par une étrange inconséquence, elle applaudissait aux tentatives de médiation de M. Pierre Laval, alors qu'il était bien évident, pour quiconque connaît les réalités diplomatiques, que, contre une chance de succès, il y en avait trois de brouille, soit avec Londres, soit avec Rome, soit encore avec Rome et Londres à la fois.

Dans cette dernière quinzaine, le malaise est allé s'aggravant, car il n'a plus été possible de masquer les divergences de vues au sein de notre gouvernement, M. Édouard Herriot en particulier, offrait l'image d'un homme écartelé entre sa fidélité à la politique genevoise et son respect de la solidarité ministérielle. Au cours du débat du 17 décembre sur la politique étrangère, on le voyait immobile au banc des ministres, faisant effort pour ne pas dire ce qu'il avait sur le cœur, et dans le scrutin final où le gouvernement l'a emporté par 304 voix contre 252, on remarquait que 78 radicaux votaient contre, 44 seulement pour, tandis que les députés de la région lyonnaise, pour la première fois, s'abstenaient.

Depuis cette date, deux faits nouveaux se sont produits, deux démissions, celle de sir Samuel Hoare du Foreign Office, celle de M. Édouard Herriot de la présidence du parti radical. Elles ont provoqué de violents remous dans nos milieux politiques.

Le désaveu du ministre anglais des Affaires étrangères par ses collègues et par l'opinion britannique, sa démission, le discours intransigeant de M. Mussolini à Pontinia, l'échec enfin du plan franco-britannique à Genève, tout cela a affaibli passagèrement la position de M. Laval en Europe et en France. Certes, on continue à lui savoir gré d'avoir fait cet effort en vue de la conciliation, mais on se demande s'il ne s'est pas trompé en le faisant pour un homme — le Duce — qui, loin de l'aider par une attitude de calme et de

mesure, semble avoir voulu braver de gaieté de cœur l'opinion universelle.

Quant à la démission de M. Herriot, elle doit, à notre sens, s'interpréter comme la manifestation d'un désir d'indépendance à l'égard du gouvernement et du parti radical à la fois. Si, au lieu de présider le parti radical, M. Herriot reste seulement le plus marquant de ses membres, il est infiniment plus libre pour sortir d'un cabinet, pour entrer dans un autre, ou même, si nous en croyons certains de ses amis, pour former lui-même un gouvernement.

Je me garderai d'autant plus de prédire l'avenir que ce qui est avenir au moment où j'écris ces lignes sera déjà le passé quand elles paraîtront. Sitôt connue la double nouvelle de la démission de sir Samuel Hoare et de M. Herriot, la position parlementaire du cabinet Laval a paru compromise et des bruits de démission immédiate ont été lancés un peu légèrement. M. Laval ne s'en ira que s'il est mis en minorité par le Parlement. Qui lui en ferait grief, de bonne foi? Si le président du Conseil est renversé le 27 décembre, du moins aura-t-il fait voter à temps le budget à la Chambre et au Sénat, au lieu qu'une crise ouverte le 20 aurait rendu nécessaire le vote de douzièmes provisoires. Mentionnons également, pour être complet, que certains parlementaires de l'opposition exprimaient discrètement le vœu que le gouvernement pût durer encore quelque temps, jusqu'au 20 janvier ou au 1er février par exemple, et nous aurons ainsi rendu sensible le caractère curieux de cette bataille parlementaire qui prend la forme d'une course d'attente et dont la subtilité contraste avec les bagarres violentes d'il y a trois ans.

FRANÇOIS LEUWEN

CHANSONNIERS DE PARIS

Peut-être y a-t-il encore aujourd'hui quelques personnes pour qui la crise n'est qu'une divinité mythologique : elles en parlent assez souvent, elles lui adressent des vœux, font brûler sous ses narines des baguettes d'encens. Mais, prêtres sceptiques et renseignés, d'une créature immortelle, les sacrificateurs laissent à d'autres le soin de croire. Jamais, en effet, je n'ai vu autant de monde chez les chansonniers que dans l'année qui va finir : ces derniers mois, il était difficile de trouver une place chez Martini ou au Perchoir, — et ne parlons pas du Trône d'O'dett. Qu'on entre, après cela, dans l'un de nos théâtres, on y éprouvera les bienfaits et la consolation d'une solitude où errent seulement quelques curieux désenchantés et de bon goût. Les directeurs de cabarets et de théâtres de chansons ne doivent pas croire à la crise.

Que vient-on chercher dans ces minuscules salles où l'on vend un tabouret à trois pieds, coincé entre deux loges, le prix d'un fauteuil au Gymnase ou au Théâtre-Français? Cette foule que j'aperçois est bigarrée, comporte ses amoureux de toutes classes, ses familles après un bon repas, parfois ses solitaires, toujours ses provinciaux, mais aussi ses élégantes, jeunes et moins jeunes. Le public est le même, dans la terre presque sacrée des chansonniers, où achèvent d'agoniser les anciens cabarets de Bruant, — cet Enfer où gèlent de pauvres diables cornus, pour les Américains, les Allemands, les Berrichons et les Gascons qui emplissent les cars de *Paris by night*, où l'on apprend à saluer la Nuit en sept dialectes

européens. J'ai retrouvé Philémon et Baucis, elle indulgente, lui amusé par des souvenirs militaires, j'ai retrouvé les *Anciens du 85e* ou l'*Amicale du Collège de Nevers*, successivement aux Deux Anes, à la Lune Rousse, au Théâtre de Dix heures, au Coucou. Ils entraient à l'A. B. C., sur les boulevards, quand j'en sortais, et le soir suivant, ils ont fait une expédition au lointain quartier latin, pour entendre de prétendues vieilles chansons, au Caveau des Oubliettes rouges, et de prétendues chansons nouvelles, aux Noctambules. Les acteurs, les chansonniers, eux aussi se promènent, il est vrai. L'un ouvre le spectacle aux Deux Anes, et le clôt au Coucou. Rares sont ceux que la chaîne plus ou moins dorée de « l'exclusivité » peut attacher quelque temps à la même barque. Et je ne parle pas des thèmes : ceux que propose l'actualité, ceux qu'ordonne la tradition, partout sont immuables. J'ai entendu sept fois chanter sur des modes divers le mariage de mademoiselle Laval, et vingt-quatre fois moquer les décrets-lois. La haute taille de M. Flandin n'est pas encore oubliée par la mémoire humaine, pas plus que la petite taille de M. Régnier. La droite et la gauche s'accordent pour chansonner l'Angleterre. Enfin, la musique ne varie guère : multiforme et souriant, « notre excellent camarade Un Tel », sur les octosyllabes où la rime retrouve sa parenté avec le calembour, a égrené des notes faciles, amies de la mémoire, et qui rappellent un peu, d'une manière plus vive, *la Complainte du Juif errant*. Public, chansonnier, thèmes, musique, s'unissent pour faire de Paris, capitale Montmartre, un vaste cabaret chantant, où le spectacle est permanent, et que l'univers entier a appris à connaître.

Les différences sont superficielles. Ici, l'on est dans un véritable petit théâtre, avec une scène exiguë, où se déroulera tout à l'heure la revue. Ici, l'on songe plutôt à l'ancien café-concert : on peut boire, on peut danser ; chez Gerny's on peut même dîner, en attendant les histoires de Louis Leplée et les chansons de cette enfant gelée à la voix rauque qu'on appelle la môme Piaff. Ailleurs encore, il faut descendre dans un sous-sol. « Plus on est dessous, plus on rit », comme nous en sommes avertis à l'entrée. Presque partout, le spectacle comporte deux parties : une succession de chansonniers, puis une petite revue simplette, qui n'est à peu près jamais bonne. Presque partout,

une jeune personne à voix acide annonce l'entrée de son excellent camarade, qui va venir amuser le public. Et le public est là, en effet, frémissant de plaisir, riant déjà, et décidé à tout comprendre. Suivant la vieille tradition de Bruant, qui a seulement adouci sa forme brutale, les retardataires sont salués de quolibets ironiques. Marsac assure aux dames mûres que les fruits les plus tardifs sont les meilleurs, et Sarvil, avec son bon accent marseillais, leur demande d'un air paternel si elles ont mangé du poisson, « parce que c'est long, hein, les arêtes ». Cela fait partie du spectacle, et c'est souvent un peu cruel.

Je parle ici, bien entendu, des véritables théâtres de chansonniers, encore qu'il soit parfois assez difficile de faire la différence avec les music-halls. Pourtant, à l'Alhambra, à l'A. B. C., à Bobino, à l'Européen, c'est un plaisir d'un autre genre que viennent chercher les spectateurs. Presque toujours, pour commencer, ils viennent pour une artiste, pour une femme vêtue de sombre, qui donne une image nouvelle à la tragédie et à l'amour. Et sans doute, il arrive que quelques cabarets fassent appel à ces femmes : en ce moment, aux Deux Anes, on peut entendre chanter Marianne Oswald. Cette étrange et laide créature, à la voix éraillée, au visage si fortement marqué, avec ses gros yeux, son grand nez, fardée de blanc sous ses cheveux rouges, nous est venue l'an passé de l'Allemagne d'avant Hitler. Elle ramène avec elle les films expressionnistes, le désespoir de 1925, les fards et la drogue, et les fumées de l'alcool du Kurfurstendamm. Avouons-le, son étoile décline, et elle manque singulièrement de puissance. Si elle chante l'extraordinaire *Fiancée du Pirate* de Kurt Weill, on voit ce qui lui manque pour seulement rappeler la Margo Lion de l'*Opéra de Quat'sous* : la sauvagerie libre, la rudesse instinctive, la cruauté naturelle, un élan de libération qui fasse craquer tout. Non, Marianne Oswald n'est elle-même que dans certain mélange d'humiliation et de révolte, dans le cri de la riche prostituée, sale et fardée, ou le rôle de la vieille folle éprise d'un danseur louche; si Jean Cocteau fait pour elle une chanson, comme l'étonnante *Dame de Monte-Carlo*, alors nous la retrouvons, avec un désespoir en dentelles noires, le noir aux yeux qui a un peu coulé, et la poudre de riz qui sent la terre. Il lui faut l'union de la douleur et de l'artifice.

Pour ma part, j'aimerai toujours mieux l'art populaire et puissant de Damia. Celle-là, c'est à Bobino qu'il faut l'entendre, dans cette rue de la Gaîté où est le théâtre de Gaston Baty, et qui a l'air en effet d'avoir été construit par Baty lui-même, à onze heures du soir, quand Marguerite Jamois attend au coin de chaque rue, sous les lumières bleues et rouges des cafés. Dans cette salle où s'entassent les commerçants du quartier, les petits gars à casquette, où l'on interpelle les artistes du haut du poulailler, se conservent des traditions vénérables. Lorsqu'apparaît sur la scène cette grande femme vêtue de noir, aux bras splendides, avec ce beau visage plébéien, qui évoque, comme l'a écrit un jour Pierre de Régnier, une lionne inventée par Colette, alors on s'aperçoit que Lucienne Boyer n'est qu'une petite fille et Marianne Oswald une rôdeuse éconduite. Cette voix noire de Damia, qui transforme les muettes en larges syllabes sonores, cette tête renversée sous le soleil de l'instinct, ces attitudes naturellement tragiques, m'ont toujours donné une émotion dont peu d'artistes sont capables. Je l'entends surtout, assise par terre, chanter ses très anciennes chansons, qu'on lui redemande toujours, *la Rue de la Joie* ou *le Fou*. Lointaine, elle murmure, d'un ton rauque et voilé :

Il dort sous la bruyè... re!

Avec elle sont entrés sur la scène les charmes d'un baudelairisme dont je ne nie pas la facilité, les vertus nostalgiques et profondes que comportent le dernier amour charnel d'une femme touchée par l'âge, la vie des chanteuses de tournée, les tireuses de cartes des music-halls indochinois, la détresse des Belles Haulmières et de Léa devant Chéri. Je voudrais entendre un jour cette voix qui roule ses *r* et fait glisser vers un *a* épanoui et doux ses *e* muets, je voudrais l'entendre réciter les vers les plus chargés en chaleur et en parfums des *Fleurs du mal*.

Nous l'avons revue, cette année, à l'A. B. C. L'an passé nous avions vu sur la même scène Lucienne Boyer, aimée des modistes parce qu'elle chanta *Parlez-moi d'amour*, et qui nous impose inlassablement le modèle d'une chansonnette sentimentale, sans originalité et sans esprit; et encore Suzy

Solidor, qui aujourd'hui, platinée et rose, chante dans un cabaret à elle, de sa voix dont on ne saisit l'agrément qu'à la longue, *les Filles de Saint-Malo* et l'amour des marins; et encore Fréhel et ses thèmes hérités d'Yvonne Georges; et encore Lys Gauty. Mais ce ne sont pas ces tragédiennes qu'on vient entendre chez les chansonniers. Pas plus qu'on n'y cherche Mistinguett ou Chevalier.

Une seule d'entre elles a eu de l'influence sur beaucoup de ses camarades : c'est Mireille. Mireille est bouclée et pointue comme une héroïne de *Claudine à l'école*. C'est elle qui inventa un jour ces historiettes absurdes et énervantes, que dans vingt ans nous écouterons émerveillés, sur des paroles de Jean Franc-Nohain : *Le vieux château, Quand ma grand'mère était garde-barrière, Le petit chemin, Couchés dans le foin, Le jardinier qui boite et qui boit.* Chefs-d'œuvre assurément, et si originaux à force d'artifice. Mireille les chante-t-elle bien? Je ne sais pas. De sa voix menue, elle les détaille avec une ironie acide, fausse ingénue qui réclame des gifles et y prendrait sans doute plaisir. Je me rappelle d'elle surtout le poème des trois petits lutins qui se promenaient sur la cheminée, le doigt dans le nez. Elle est de ces lutins écoliers. Elle agace les nerfs, mais la cocasserie ravissante des paroles, la fraîcheur parodique de la musique sauvent ses chansons. Pills et Tabet les ont rendues populaires. D'autres « duettistes », Gilles et Julien, Charles et Jonny, ont à leur tour mis à la mode ces dialogues ironiques, où chacun des partenaires a l'air de railler l'autre, et où une pointe d'émotion, une pointe de parodie, une pointe de poésie, semblent enfin réaliser ce dont plusieurs poètes ont rêvé, immédiatement après la guerre, et composer quelques *Mariés de la Tour Eiffel* tendres et saugrenus.

Dans les cabarets d'aujourd'hui, il n'est pas rare de retrouver cette poésie railleuse. Lorsque Noël-Noël (quittant cet écran où il pourrait, s'il avait des metteurs en scène digne de lui, faire naître une si jolie figure de paysan et de soldat français), revient à ses premières amours, il collabore lui aussi à cet univers. Il n'a presque pas de voix, mais il se lance avec un si bon sourire à l'assaut des notes les plus périlleuses qu'on lui pardonne tout. Il nous raconte un mariage mondain,

chante Noël, célèbre les mésaventures du spectateur assis au premier rang dans un music-hall et que les acteurs prennent pour tête de turc. Enfin on lui demande l'admirable *Chapeau*, qui est la simple histoire du monsieur qui achète un chapeau neuf. Rien de tout cela ne peut se décrire : il faut la voix douce, le sourire malheureux, l'œil malin, la main qui pianote doucement, du délicieux Ademaï Joseph, soldat de deuxième classe. Mireille et Noël-Noël ne sont pas, à proprement parler, de ces chansonniers, dont la définition est si difficile. Mais, bien souvent, ils sont présents dans ces endroits où l'on chante et où l'on raille, et beaucoup plus, malgré leur absence corporelle, que Damia ou Marianne Oswald. Ils sont présents parfois dans une chanson de Souplex, parfois dans une scène de revue, parfois même chez Dorin ou Colline. Car ils délimitent un esprit gracieux, chaud et frais, une dansante géographie de l'humour, discrète, mince, qui parfois irrite, et plus souvent ravit. C'est à eux, sans aucun doute, que la chanson moderne doit le plus.

Pour cette année, il faut dire encore qu'elle a emprunté certain aspect particulier à un étrange garçon, le plus souvent vêtu en femme, et qui, pour cela, a pris le nom d'O'dett. L'an dernier, le cabaret d'O'dett se nommait *la Noce*, et empruntait sa décoration aux mariages villageois. Cette année, il se nomme *le Trône*, mais ni le répertoire, ni O'dett n'ont changé. Qu'il apparaisse en vieille coquette, qu'il porte le lorgnon tombant, qu'il s'affuble de l'ombrelle et de la barbe du Négus, O'dett reste ce qu'il est : une sorte de singe extraordinaire. De cet animal il a les gestes prestes, la mobilité qui confine soudain à l'épilepsie, l'œil vif, le cri déchirant, et une sorte de décision obscène qui est bien la plus suprenante des choses. Chacun sait que *le Trône* et *Gerny's* sont les endroits de Paris où l'on entend les chansons les plus hardies, les plus saugrenues en inventions délirantes et précises. Le répertoire militaire a fourni la base et la source. Là-dessus, O'dett a brodé des variations absolument déconcertantes, d'une raideur à désarçonner les plus intrépides cavaliers. Ses gestes désordonnés, son ardeur démente, emportent le spectateur, qui ne songe pas à résister. Mais c'est la nouveauté de la saison : sous son influence, la plupart des chansonniers, qui jadis

cachaient leur hardiesse sous des dehors mythologiques, abandonnent même l'allusion. Ils deviennent délibérés et précis, et lancent à la figure d'un public épanoui d'aise, les jeux de mots les plus énormes et les descriptions les plus évidentes. On ne saurait décrire un cabaret ou un théâtre de chansons de 1935 sans dire qu'il faut d'abord laisser à la porte toute décence, si l'on veut entrer.

Ce qu'il faut avouer, sans se montrer d'une bien inutile rigueur, c'est que cette obscénité s'accorde trop parfaitement avec certaines tendances du public, et d'autres signes nous la pouvaient confirmer. Pour saisir l'allusion libre cachée sous un langage discret, encore faut-il quelque finesse et quelque culture. Se moquer des dieux de l'Olympe parut jadis une impiété aux artistes du Second Empire : mais aujourd'hui Offenbach est incompris d'un public qui réclame de grosses évidences. On lui lâche donc tout à trac des plaisanteries de caserne, que les maris expliquent à voix basse à leur femme. Bien rares sont ceux qui réussissent, avec procédés aussi massifs, à avoir quand même de l'esprit.

J'avoue que quelques-uns évitent cependant toute équivoque. Charpini peut chanter et jouer habillé en femme, il n'en reste pas moins d'une allégresse et d'une vivacité toutes naturelles. Il faut l'avoir vu, dans la revue des Deux-Anes, en tenancière des lavabos du Théâtre-Français, haut coiffé d'un chapeau orné, et sur les genoux un admirable renard jaune et pelé, dont la queue est « mangée aux mites ». Dans cette scène d'un esprit si vif, où l'imbroglio éthiopien est évoqué par deux lectrices des journaux du soir, qui embrouillent tout, distinguent l'Abyssinie et l'Éthiopie, et appellent gravement le Roi des Rois le *Néju*, l'excellent Charpini, trépidant, l'œil au ciel, balance ce renard maléfique comme un encensoir devant la vérité. Un peu plus tard, lorsqu'il retire sa perruque pour saluer, il montre un rond visage jeune, des dents splendides, toute une gaieté amusante et collégienne.

Mais est-on certain, malgré ses admirables dons comiques (il devrait jouer *les Joyeuses Commères de Windsor*), que Charpini soit apprécié pour ce qu'il est, à savoir un acteur comme nous en avons peu, sur des théâtres plus ambitieux? Je crains bien que le public moyen ne soit plus sensible aux grosses

plaisanteries usées qu'à son jeu. De même est-il sensible à tout ce qui ne trouble point ses habitudes.

***

Et ici, il faut rappeler à ceux qui pensent qu'un chansonnier commente l'actualité qu'il n'y a pas d'erreur plus profonde. La satire est éternelle, et c'est pourquoi elle a choisi une fois pour toutes ses têtes de turc, Cécile Sorel et Maurice Rostand. Ceux qui trouvent ce choix un peu monotone ne comprennent rien à la satire. En passant, on donne un coup de patte à Mistinguett, à Maurice Chevalier. M. Lebrun, depuis deux ans, a pris sa place à côté de Cécile, et nul n'ignore qu'à Montmartre, il est la grande victime. Encore ne s'agit-il ici que des personnages. Mais il faut croire que le public aime ce qu'il connaît. Un changement de ministère le déroute. Aussi Martini y pourvoie-t-il par les moyens d'une habile transition.

— Ce ministère-là ne me plaît pas, — déclare-t-il, — j'aimais mieux l'ancien. Vous vous rappelez de Flandin?

Et de nous raconter quelques petites histoires assez drôles sur M. Flandin, et comment un jour de grande querelle, M. Marcel Régnier monta sur une chaise et le mordit au genou. Assez drôles, mais reconnaissons-le, un peu anciennes. Comme ce serait beau, pourtant, un journal chanté presque quotidien, mettons hebdomadaire, qui tiendrait au cabaret la place que tiennent les dessins humoristiques dans la presse imprimée! Les chansonniers sont paresseux, si l'on compare leur imagination à celle des dessinateurs. On a parlé du 6 février 1934 pendant plus d'un an (on en parle encore); on parlera des décrets-lois jusqu'en 1937, selon toute vraisemblance. Si étonnant que cela paraisse, on ne se hasarde que timidement à parler de l'Angleterre et de l'Italie. La plupart des chansons sur ce sujet semblent d'ailleurs dater de septembre. J'étais dans un cabaret le soir des sanctions économiques : pas la moindre allusion. Et le public n'en réclamait aucune, car si les chansonniers sommeillent sur leurs lauriers, le public dort.

Je ne puis tout à fait me persuader qu'il s'agit là d'une nécessité, puisqu'il existe des hebdomadaires humoristiques,

et surtout des dessinateurs. Et l'on est un peu déçu, si l'on va au théâtre de Dix Heures, d'entendre commenter l'actualité avec tant de retard. On en envie de dire à M. Martini, qui a toujours l'air si content de sa personne, qu'il devrait peut-être se donner un peu plus de mal. Puis on réfléchit : Victor Vallier, Max Régnier, Jean Rieux et Martini, pendant deux heures, inventent consciencieusement une forme de gazette chantée qui venge les contribuables sans imagination, et leur permet ensuite de descendre dans la rue, de payer leur percepteur, et de ne pas assiéger tous les jours la Chambre des Députés. Ici, entre ces quatre murs, se libèrent les refoulements. Après avoir ri, le Français oublie beaucoup de choses. Il est au moins payé par son plaisir, et n'a de plaisir que dans ses habitudes. Qu'on lui parle toujours de Cécile Sorel et de M. Flandin : les chansonniers sont les soutiens les plus sûrs du gouvernement.

Martini le sait bien, qui, dodelinant du crâne, grimaçant du nez et des lunettes, rond petit œuf bien poli et bien luisant, a l'air de se balancer au-dessus de sa cravate à pois comme sur un jet d'eau de fête foraine. Il est propre, rose, bien nourri, de temps en temps il appuie son doigt sur son nez avec un geste gamin, et l'on est tout étonné de voir que ce contempteur des gouvernements porte une rosette de la Légion d'honneur large comme une assiette. Il ne chante pas, il raconte des histoires, d'un air bonhomme, mi-patelin, mi-cruel. Il est trop satisfait de lui-même pour qu'il puisse satisfaire tout à fait; il se repose trop dans les sujets tranquilles, nous fait un peu trop part de ses querelles personnelles avec d'obscurs députés, pour qu'il puisse nous amuser toujours. On souffre de le voir faire allusion à des œuvres de M. Rostand qui datent de plusieurs années, et il est trop certain que ses « tours d'horizon », politique, littéraire, artistique, ne sont pas des plus récents. Il faudrait être un provincial bien arriéré pour s'en contenter. Mais tout d'un coup, il invente une formule cocasse, il donne à un mot une inflexion suave, et on finit par pardonner beaucoup de choses à ce bon garçon féroce, qui n'est pas si effrayant qu'on le dit.

Qu'il s'agisse de la rentrée des Chambres ou des nouvelles élections du Sénat, il commence presque toujours de la même manière :

— Ils sont revenus.

Et il n'a pas besoin de dire de qui il parle. Toutefois, comme il y a des provinciaux dans la salle, il veut bien préciser avec une gracieuse amabilité :

— Les Innommables.

— Ils sont revenus. On ne sait pas s'ils vont encore travailler. Ça nous coûte cher, leur travail. Vous savez le prix d'une séance de nuit? 60 000 francs, 60 000 francs pour une nuit.

Et, prenant un temps, il conclut d'une voix suave :

— C'est la maison la plus chère de Paris.

A partir de ce moment, lorsqu'il est en verve, il n'arrête plus, tire les ficelles, agite les pantins, depuis l'infortuné M. Marcel Régnier (il est haut comme trois points) jusqu'à M. Paul Bonsecours ainsi nommé à cause de ses visites dans les cliniques. Il égratigne les Anglais, se refuse à trop malmener M. Pierre Laval.

— Laissons-le, celui-là, il est au travail.

Et je dois avouer que cette discrétion est fort goûtée. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup entendu parler de M. Laval, sauf à propos de sa fille, et aussi à propos des décrets-lois. Presque partout, sur sa politique extérieure, on garde un silence prudent. Ce n'est pas seulement la crainte de toucher à un sujet dangereux, c'est vague conscience qu'en effet, « il est au travail ». La nouvelle revue du Perchoir, *A ras perchés*, est due à un journaliste « de gauche », Pierre Bénard. On n'a l'air de tenir à y plaisanter chez M. Laval que « le duc d'Aubervilliers ». (Je n'ai jamais été communiste, dit-il, il n'y a que mes électeurs qui l'étaient.) Et ainsi, et partout chacun est satisfait. Dansant sur ses petits pieds, riant à la lune, Martini sait qui il faut frapper, à la raison d'un calembour toutes les deux minutes. En une demi-heure, le tour d'horizon achevé, chacun s'en va emportant son image définitive de Chautemps, d'Herriot, de Sorel et de M. Régnier. Et la terre peut continuer à tourner.

Martini n'est pas seul d'ailleurs, dans son théâtre, à assurer la conservation de l'espèce du Français moyen. Il y a Jean Rieux, père noble aux cheveux gris, qui chante le pétrole, il y a Victor Vallier, que j'aime bien, parce qu'il a toujours l'air d'un oncle facétieux, après un repas de chasse, l'œil

malin, le doigt levé, et, dans la main gauche, un petit verre de chartreuse. Il y a surtout Max Régnier.

Ce long garçon froid et digne, avance entre deux oreilles que l'on croirait volontiers préhensibles, une singulière figure pâle, deux yeux un peu fixes, et l'air classique du potache qui blague à froid. Au lycée, j'aurais assez aimé connaître Max Régnier. Il vient du Midi, d'où il a rapporté un petit accent trop naturel pour être imité. Son succès est considérable, et la T. S. F. où il invente toutes les semaines des sketches ravissants d'idiotie voulue, l'accroît encore. Il faut l'entendre imiter l'employé des postes grincheux, avant les circulaires de M. Mandel, comptant entre ses dents (cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre, cinquante-cinq) le nez obstinément baissé sur un cahier jaune, pendant qu'un client s'impatiente. Ces mois derniers, il imagina d'ajouter à son répertoire satirique la chanson patriotique. C'est un indice assez curieux, et qui rappelle aux personnes averties les soirs de 1913, les chants de Fragson. A vrai dire, lorsque Damia, en septembre, essaya de chanter *la Marseillaise* à l'A. B. C., drapée de tricolore, on la siffla. *La Marseillaise* est prématurée. Mais on applaudit Max Régnier lorsqu'il blague les instituteurs antimilitaristes. Ce sont des choses qu'il ne faut pas négliger.

D'ailleurs, ce flegmatique garçon, qui porte sa tête sur un cou flexible comme au bout d'une baguette, a en lui un démon comique qu'aucun sujet ne parvient à étouffer. D'autres que lui, en d'autres lieux, cultivent son genre, et semblent échappés des collèges. Ainsi, Robert Goupil, qui demande des rimes aux spectateurs, et improvise des chansons. Et Goupil, avec ses yeux clairs et myopes dans sa bonne figure, a beaucoup de drôlerie. Mais il est timide, n'ose pas improviser sur l'Angleterre, ni sur Herriot. Peut-être les aime-t-il. A la Lune Rousse, Jacques Cathy, tout rond et malicieux, met dans ses chansons bon enfant

(*Vive le service de deux ans*
Et vive le moteur à trois temps!)

une gouaille qui n'est pas déplaisante. Mais aucun de ces mauvais élèves toujours coiffés d'un imaginaire bonnet d'âne,

les poches pleines de pétards et de plumes à trois becs, aucun ne vaut Max Régnier.

C'est à lui que l'on pense lorsque les portes se sont ouvertes sur le boulevard de Clichy. Chacun essaie de se rappeler ses attitudes, ses inflexions. Puis on chantonne un refrain de Vallier qui se plaint de l'activité de madame Sorel, alors

Que l'on démolit le Trocadéro...

On se répète les mots de Martini, on compare avec ceux de l'an passé. Une fois encore, les fantoches accompagnent les auditeurs dans les rues parisiennes avant de s'évanouir.

— André Hesse? Qu'est-ce qu'il disait donc de si drôle sur André Hesse, l'an dernier? Il parlait de son duel. Il y a eu quatre balles d'échangées et André Hesse n'a pas touché. C'est la première fois que ça lui arrive, — disait Martini. — Après tout, il s'est peut-être dit : « Quatre balles, ça n'en vaut pas la peine. »

Puis, d'autres images, d'autres phrases. J'entends encore la bonne voix nasillarde de Martini :

— Il y a quelqu'un que j'admire beaucoup depuis la nuit du 6 février. C'est M. Bouisson. Je veux dire le... tenancier. Les messieurs me comprendront. Quand il y a une bagarre dans un mauvais lieu, le tenancier commence par fermer le gaz. La nuit du Six, M. Bouisson a eu un geste admirable, il a fait éteindre la lumière. C'était dans la tradition.

***

A de tels propos, et si irrespectueux, on se dira que le Théâtre de Dix Heures a une réputation bien établie de cabaret « de droite ». Martini ne cache pas ses opinions. Mais il faut bien dire la vérité, je ne connais guère de chansonniers que d'extrême droite. Le fait de blaguer M. Léon Daudet n'enlève rien à cette constatation, pas plus que celui de prendre à parti M. Léon Bailby. Dans les circonstances actuelles, les chansonniers, qui ont pour tête de turc, au delà des hommes, le gouvernement, sont forcément antirépublicains. Ceux qui ont des idées différentes sont obligés de mettre une sourdine à leur expression. Colline chante à l'Alhambra une chanson contre la S. D. N. pour laquelle *le Canard enchaîné,*

devenu subitement très sérieux, lui fait d'amers reproches. Et quant au plus redoutable des chansonniers « de gauche », je veux dire Dorin, il chante des chansons sans portée politique, car le public ne le suivrait peut-être pas.

Il n'en est pas moins remarquable. Par une ironie du sort que j'apprécie beaucoup, Dorin ressemble un peu à M. Tardieu. Un Tardieu plus lourd, mais dans le visage quelque chose d'aussi volontaire, d'aussi tendu. On aimerait voir Dorin jouer un homme d'affaires dans une pièce de M. Bourdet. Beaucoup de chansonniers sont d'ailleurs des acteurs remarquables, et l'on s'étonne que la scène et l'écran ne leur demandent pas plus souvent leur concours : il nous suffit de penser à Hyspa dans *A nous la liberté*, d'évoquer Noël Noël, pour le voir. Dorin, puissant et amer, aurait sans doute beaucoup de succès.

C'est son jeu d'acteur, sa mimique, qui donnent tout leur prix aux petites comédies qu'il joue à un seul personnage : *Fais-le ou ne le fais pas*, qu'il chanta jadis avec Colline, son admirable description de l'automobiliste dans le style de Buffon, et surtout cette petite chanson nonchalante dont il laisse tomber le refrain avec une moue :

On est dégoûté, dégoûté, dégoûté...

C'est assurément l'une des meilleures que j'aie jamais entendues, et dont la signification dépasse l'agrément. Si elle plaît tant, c'est qu'elle s'adresse justement à des hommes « dégoûtés, dégoûtés, dégoûtés. » Le public applaudit indifféremment aux attaques contre tous les parlementaires. Il se tait peut-être lorsqu'il a l'impression que certaines questions graves sont en jeu. Mais il englobe dans le même mépris découragé beaucoup d'hommes de tout bord. L'an dernier, lorsque Charles Dullin reprit *les Oiseaux*, on assista à un phénomène du même genre : on applaudissait par une sorte de dénigrement instinctif, le besoin de dire non au monde qui est. Le succès des chansonniers d'aujourd'hui est un succès de dénigrement universel. Cela a son importance, cela a sa gravité. On ne saurait dire qu'il faille se satisfaire toujours d'un pareil état d'esprit.

Je l'ai retrouvé à peu près partout, des Noctambules au

Perchoir et au Coucou. L'allégresse de Fallot, la gentillesse de Mauricet traduisent ce découragement essentiel aussi bien que les coups droits de Roméo Carlès, ou bien ces dessins improvisés de Joë Bridge que j'avais vu l'an dernier, lorsqu'il dessinait sur un grand papier blanc des histoires comiques un peu à la manière de Guérin, puis, sur les noms que lui envoyait le public, composait un ministère nouveau. Je l'ai même retrouvé, quoique nuancé de plus de gaieté, dans le succès qui accueille aux Deux-Anes l'étonnant Raymond Souplex.

Souplex est certainement un des meilleurs chansonniers d'aujourd'hui. D'abord il chante, ce qui se fait rare. Il a même une jolie voix, juste et douce, musicale et mince. Son aspect physique est déconcertant. Si l'on y regarde d'un peu près, sous ses énormes lunettes, avec sa façon de se tenir, gonflé de sons, la gorge palpitante, n'offrant au regard que ses verres bombés et sa bouche, il évoque, soit dit sans l'offenser, une grenouille géante. J'aimerais mieux dire un crapaud, car les crapauds ont la voix pure, mais je ne sais comment il s'accommoderait de cette comparaison. Je pense pourtant, en le voyant, à une chanson d'enfants qui commence ainsi :

Un crapaud de bonne mine
Habitait un grand sabot...

et où il est dit que le héros faisait danser *la Crapaudine* à ses neveux, fils de la grenouille.

Batracien rose et rond, Souplex, cet automne, chantait aux Deux-Anes des chansons à peu près parfaites. Je ne crois pas qu'il soit très à l'aise dans la politique : sa *Chanson qui ne veut rien dire*, où apparaissent un lion mussolinien, une colombe genevoise, ne veut rien dire en effet. On y voit pour finir un rat éthiopien jouer entre les pattes du lion : Souplex réclame-t-il donc le protectorat de l'Italie? Je n'en sais rien, mais il dit sa petite fable avec une grâce surprenante, une modulation qui ravit. Aussitôt après, il change de genre, et la salle est mise en joie. Je ne puis rien citer, même pas le titre, même pas le sujet de la chanson qu'il a composée, lui aussi, sur le mariage de mademoiselle José Laval. Elle brave l'honnêteté avec une simplicité dans l'invention, une audace de vocabulaire et une

ironie ingénue qui passent vraiment toutes les bornes. Mais ce précieux garçon y met tant de finesse, son œil de poète brille avec tant de bonne grâce, qu'on ne peut décidément pas lui en vouloir. Je dois avouer que je n'ai jamais entendu de meilleure chanson, plus spirituelle et plus jolie, que cette succession de jeux de mots impossibles sur M. de Chambrun.

Plus chaste, l'odyssée déjà ancienne de M. Marcel Régnier en Algérie, sur un air fameux de danse du ventre, mérite évidemment de nous être rappelée encore, et ce n'est pas moi, cette fois, qui me plaindrai du manque d'imagination des chansonniers. Tout me ravit en Souplex, son invention, le soin évident avec lequel il compose ses couplets, sa gaminerie délicate, et, dans la hardiesse presque grossière, même dans la facilité, ce que j'ose en tremblant un peu appeler la poésie. Assurément, Souplex est une manière de poète. Il rappelle le XVIIIe siècle libertin, quelque magistrat entrevu dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, mythologique et érudit, gracieux jusque dans l'obscénité la plus drue. Souplex mériterait une comédie, mi-inspirée de Fragonard, mi-imitée de l'antique. Il s'entendrait assez bien avec Voltaire, et peut-être mieux encore avec Lucien.

Mais Lucien, commentateur spirituel d'un monde finissant, n'était pas précisément un homme de foi. Et certains chansonniers, afin de flatter la petite fleur bleue qui est en chacun de nous, font assez souvent, en vers et en prose, des appels à la foi, qui malgré leur gênante médiocrité, sont toujours bien accueillis, comme si les spectateurs rougissaient d'eux-mêmes. Puis ils retournent à leur plaisir anarchiste.

Une des rares scènes sur la politique extérieure que j'aie entendue, était, dans la revue de Souplex et Charley, celle qui était jouée par Charley, grimé pour la circonstance en un Pierre Laval d'une ressemblance éblouissante. Il se promenait, nouveau Salomon, entre une chèvre italienne et un chou abyssin. Les allusions n'étaient pas méchantes, et on n'applaudissait franchement que les traits dirigés contre l'Angleterre, qui a décidément mauvaise presse chez les chansonniers. Mais on riait aussi aux autres traits, parce qu'ils correspondaient assez bien à ce désir de rire de tout qu'ont aujourd'hui les Français.

Aussi ne faut-il pas s'étonner du succès que remportent auprès d'un public qui n'est pas toujours difficile, les chansonniers qui essaient seulement de faire rire, fût-ce avec des personnages aussi peu importants que Sorel ou Maurice Rostand. Aucun sentiment d'obscure vengeance là-dedans, mais seulement le besoin de se moquer. On applaudit beaucoup Roméo Carlès le jour où il raconta qu'il ne pouvait pas parler du Président de la République. « On nous a prié, on nous a suggéré, on nous a demandé, ou plutôt proposé, on nous a... comment dirai-je, je ne trouve pas le mot exact... enfin, on nous a formellement interdit de parler de certain personnage qui préside à nos destinées. » Suivait un portrait fantaisiste de cet inconnu, qu'on baptisait M. Levert, parce que cela faisait plus gai, et une chanson dans la tradition d'avant-guerre. On continue, ici et là, à désigner M. Lebrun par d'autres couleurs que les siennes. Un jeune chansonnier, sur les souliers présidentiels compose une imitation de la tirade des « nez » de *Cyrano*. L'excellent Souplex invente sur le vêtement que portait le président aux manœuvres d'automne, une extraordinaire épopée chantée, *le rase-pet du président*, qui est un pur chef-d'œuvre, et met la salle en délire. Mais la salle — ou d'autres salles — délireront tout aussi bien aux bonnes histoires idiotes de Doumel, à de plus obscurs « comiques » dans la tradition des théâtres de banlieue, et aux contes marseillais de l'excellent Sarvil. Je n'aime guère les querelles de Marius et d'Olive, mais Sarvil a une telle rondeur, une telle bonhomie, qu'on lui pardonne ses à peu près à la faveur d'une allégresse bien réelle, et des confidences que fait le prince de Galles à Maurice Chevalier au Palm-Beach :

Après tout, c'est pas moi qui suis roi d'Angleterre,
Il n'a qu'à se débrouiller, mon père!

Naturellement, Sarvil ne dit pas *débrouiller*.

Et le succès qui accueille son engageante bonne humeur prouve que les moyens les plus simples restent ceux qui font le plus d'effet.

***

Parce qu'on applaudit même ce qui n'a guère de portée, il serait pourtant hasardé de prétendre que c'est l'oubli qu'on va chercher chez les chansonniers. Car, tout au contraire, on nous parle beaucoup de nos soucis présents, de la crise, des décrets-lois, parfois de la guerre. Mais ce qu'on vient chercher est une assurance plus mystérieuse, la certitude que nous connaissons bien le monde, qu'il est pénétré dans tous ses secrets, ce qu'on vient chercher, c'est peut-être ce plaisir de haut goût qu'on nomme le plaisir d'être blasé.

Grâce aux chansonniers, le plus simple Parisien, et même, à condition d'un ou deux voyages, le plus simple provincial, a l'illusion d'être dans la confidence des dieux. Il peut prendre ensuite un air ennuyé, murmurer : « C'est toujours la même chose. » Mais justement parce que c'est toujours la même chose, il salue comme de vieilles connaissances ces personnages demi-divins qu'il ne rencontrera jamais, et qu'on nomme Pierre Laval, M. Fabre ou Cécile Sorel. De même que les gens du monde, ou ce qu'on appelle « la Société » en province, sont heureux de rencontrer à chaque salon, les personnes qu'ils ont vues la veille, et que l'univers leur apparaît vite sous l'aspect d'un vaste manège de chevaux de bois, de même, cet instinct forain de la race française trouve à se satisfaire devant les chevaux de bois de la politique et du théâtre. Grâce aux chansonniers, chaque spectateur est aisément transformé, par une métamorphose qui le comble de plus de fierté que toutes celles à quoi s'employait Circé dans son île, en cet animal miraculeux qu'on appelle « quelqu'un au courant ». Et c'est bien l'île de Circé en effet que délimitent ces cabarets et ces théâtres, qui portent des noms aussi fabuleux que ceux des montagnes et des océans desséchés de la Lune. C'est bien l'île de Circé où apparaissent les bêtes parlantes, ces astres roux, toute une mythologie facile à saisir, tout un paysage de fabliau et de conte de fées. On n'y peut point entrer sans se voir affubler de quelque corne ou de quelque plumage, et il ne nous faudrait que le penchant le plus restreint à l'hallucination, pour voir les chansonniers comme ils sont réellement : celui-ci est un chien altéré et debout, buvant à la

pluie comme dans les vers du vieux Régnier, celui-ci gonfle son cou des notes mélancoliques qu'exhale au bord de son étang roussi le crapaud amoureux, et celui-là encore, sous l'enchantement quotidien de Circé, circule avec lenteur entre les rideaux gris de l'étroite scène comme un poisson obèse et vaguement chinois.

Seulement, ces métamorphoses surprenantes, chaque spectateur en a la clef, comme il a la clef des faciles lazzis dont seront brocardés les chefs de la politique. Il est de plain-pied, aussitôt entré, avec la magie. Lorsque la froide mi-nuit, au sortir de ces petites salles surchauffées, nous accueille, sur les pentes qui descendent vers Notre-Dame-de-Lorette, sur le boulevard de Clichy ou dans l'étroite rue Champollion qui n'a pas dû changer beaucoup depuis Villon, c'est une vertu aisée qui nous accompagne. Elle est trop grande pour que nous la dédaignions, elle nous enveloppe d'une agréable chaleur bourrue : les théâtres de chansonniers sont le triomphe de la familiarité.

ROBERT BRASILLACH

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il est vraisemblable que le sujet auquel a pensé d'abord M. de Régnier, en écrivant *Moi, Elle et Lui*[1], a été la situation même dans laquelle le volume s'encadre. François de Maransin, qui a maintenant passé la cinquantaine, a aimé passionnément, il y a dix ans, Rose de Fontclause, alors dans l'éclat de sa jeunesse. Elle l'a aimé trois ans, puis quitté. Il est resté blessé et vieilli. Et voici qu'il la revoit sans en être vu, un soir, dans une glace de restaurant, encore belle, mais vieillissant à son tour, avec ce regard « si tendre, si avide, si humble, si implorant », dont une femme amoureuse couve un homme trop jeune. Et cet adolescent « dont elle épie avec angoisse et volupté les expressions négligentes », c'est le propre fils de François, Jean de Maransin.

Ainsi le fils venge le père. François ne doute pas que si Rose a cessé de l'aimer, la faute en est à ses quarante ans. Ah! l'âge, l'âge. « C'est le mien qui m'a séparé de Rose. S'il n'y avait pas eu entre nous ce désaccord, aurait-elle, comme elle l'a fait, cessé brusquement de m'aimer »? Aujourd'hui, par un jeu opposé, Rose, à son tour, est déjà dans l'automne. Elle regarde son jeune amant « avec une admiration presque maternelle et une convoitise presque animale ». Il se laisse faire, « bien décidé à ne pas supporter l'importunité exclusive et l'acharnement sentimental d'une passion dont il éprouve cependant un certain plaisir à être l'objet ». Il n'est pas méchant. Il n'a que la cruauté de la jeunesse. Mais que peut-on contre la loi des

1. *Mercure de France.*

années, contre la durée sans retour? François grisonnant voit sans l'entendre son fils dire à Rose une parole si dure qu'elle a les larmes aux yeux. Mais elle ne s'irrite point. « Vaincue, meurtrie, mais heureuse qu'il fût là devant elle, à elle, les coudes sur la nappe, elle le considérait avec une sorte d'extase inquiète, avec cette complaisance amoureuse, cette avidité passionnée, cette offre de tout elle-même qui réveillaient en moi de si profonds et de si cruels souvenirs... » Ainsi elle commet une seconde fois l'imprudence qu'ils ont autrefois commise, et, comme elle avait aimé, jeune, un homme déjà touché par le temps, elle sera maintenant la maîtresse vieillissante d'un amant trop jeune. « Un jour, bientôt, demain peut-être, elle connaîtra les paroles qui blessent, les dédains qui meurtrissent, les condescendances pires encore que les ruptures, les tristesses amères d'une passion désassortie... »

François de Maransin rentre chez lui dans son hôtel de la rue Oudinot, guettant le retour de son fils, qui ne rentrera qu'à l'aube. Est-il jaloux de son fils?« En mon fils vais-je voir une sorte de vengeur et en ce vengeur un rival, un vengeur sourdement envié, un rival sourdement jalousé? Par instants il me semble qu'en ce fils né de moi, c'est moi-même qui renais et que, par un jeu mystérieux des destinées, par une mystérieuse substitution, en lui Rose m'est livrée une seconde fois. »

Ces premières et ces dernières pages du livre sont parmi les plus émouvantes, parmi les plus belles que M. de Régnier ait écrites. Il y a là un accent, bien différent de son charmant et noble génie, un son de voix déchiré, une vision pathétique de visages ravagés, une agonie pleine de pitié. J'ai peine à croire que de tels tableaux ne soient pas le sujet même de l'ouvrage. Il faut pourtant se rendre à l'évidence. La scène ainsi contée au début et rappelée à la fin ne tient pas vingt pages. Chaque phrase y est lourde d'un roman qui n'est pas écrit. Un critique n'a aucun droit de blâmer un écrivain des partis qu'il prend. Si M. de Régnier n'a pas voulu écrire ce drame qu'il avait indiqué en touches si pathétiques, si subtilement complexes, c'est qu'il avait ses raisons d'artiste. Il est juge. Il a fait un livre tout différent, une sorte de rêverie où dans cette même nuit, François de Maransin revoit toute sa vie et nous la

raconte, ce qui est bien le signe qu'il a vieilli. Il nous avoue même qu'il a coutume de revoir ainsi le passage des années. Tout l'ouvrage est mis sous le signe du souvenir.

L'ayant racontée, il la résume, dans une page à laquelle il n'y a rien à ajouter. Bien des fois, dit-il, il a fait repasser sa vie devant lui : « Bien des fois, j'ai revu l'enfant de Guérande et de Paris (il est né dans une propriété près de Guérande, et, après la mort de son père, sa mère est venue habiter Paris), mes années de jeune homme trop tôt privé de l'appui d'un père et de la tendresse d'une mère, mon grand amour pour Suzanne d'Amblas (c'est une jeune femme mal mariée qu'il a aimée adolescent, qui l'a tendrement repoussé et qui est maintenant religieuse), mes basses et vaines amours dans lesquelles se dispersait ma sensualité grossière, mon mariage, la naissance de mon fils et la mort de ma douce Mathilde (il avait épousé la sœur de Suzanne d'Amblas, Mathilde de Narsan, et cette femme, toute sagesse et tendresse, est morte après la naissance de Jean, tandis que son mari était malade à Constantinople, et dans l'inconscience de la fièvre), et alors j'en arrive à l'heure magnifique et dangereuse qui fut la nouvelle aurore de ma sombre existence, au coup de soleil qui illumina soudain mon obscure destinée, à ma passion d'homme qui va vieillir pour Rose de Fontclause... »

Il l'avait rencontrée dans une boîte de nuit, invitée tous deux par des amis, et elle avait hardiment glissé son bâton de rouge dans la poche de François avec ces mots : « Rapportez-le-moi. » Elle l'avait maintenu aux confins de l'amitié jusqu'au jour où il avait eu sa première crise de dépit. Elle était alors hardiment venue chez lui. « Cher imbécile, avait-elle dit, tu ne vois donc pas que je t'aime. » Trois ans plus tard (ces trois années durent quelques pages délicieuses), Rose, avec la même franchise, déclare à François qu'elle ne l'aime plus. Il s'obstine, et il gâche tout. Pendant des années, cette importunité de la passion qui ne veut pas mourir assiège Rose. Elle-même, si franche naguère et transformée par l'amour, a maintenant des caprices, de l'humeur, de la méfiance, du recul brusque, des coquetteries perfides. François la fait suivre. Elle s'en aperçoit et c'est la fin.

***

Rien ne confesse mieux un auteur qu'un volume de chronique. Il s'y livre pièce à pièce, et pensée par pensée. Leur ensemble reconstitue son esprit tout entier. Tel est *Service inutile*[1]. Mais M. de Montherlant a fait plus. Son livre est précédé d'une préface, précieuse pour ses biographes.

« L'année 1924, où je publiai les *Olympiques* et le *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, m'apporta la notoriété et m'en retira le goût. J'eus une idée de ce que c'était : cela me suffit. » — Il y a un peu d'ingratitude chez l'auteur à ne pas se souvenir de la façon dont le public avait accueilli *le Songe*, roman inégal, non dépourvu de littérature, mais d'une fougue et d'une puissance extraordinaires. Quoi qu'il en soit, il sentit autour de ces premiers ouvrages une sympathie qu'il n'était peut-être pas fait, dit-il, pour supporter. « Je vis le chemin de velours, et bronchai. Je dispersai donc la case familiale, mis ce qui lui restait de mes biens mobiliers au garde-meuble, et, désormais débarrassé de la pesanteur et de tout le terrestre d'un domicile, quittai la France avec deux valises, qui devaient être pendant près de dix ans mon unique bagage. » Du 15 janvier 1925 au mois de mars 1935, où il écrit cet avant-propos, M. de Montherlant a passé hors des frontières sept ans et deux mois. Il voulait réaliser la féerie et se désolidariser. Du moins il nous le dit. Sait-on au juste pourquoi on part? Il n'est besoin que du coup d'aiguillon. « Jusqu'à 1925, écrit-il, je n'avais rien connu que le collège, la guerre et le stade; tout cela ne faisait pas la vie. » Et il parle d'une explosion d'adolescence retardée. Quoi qu'il en soit, il eut ce qu'il voulait et en fut aussitôt excédé. Le désir fut suivi d'un vif sentiment de néant. C'est le fait des esprits hautains : Chateaubriand, Villiers de l'Isle-Adam ont connu ce goût de cendre. C'est la punition naturelle de la concupiscence : pour avoir eu l'eau à la bouche, on gardera cette amertume. On dit que les orgueilleux trop purs sont livrés aux défaillances charnelles, pour leur humiliation. Mais ceux qui prennent trop de plaisir à ces défaillances sont livrés à la clairvoyance de

1. Grasset.

l'esprit, et c'est épouvantable. Ils s'aperçoivent que ce qu'ils souhaitaient, n'était rien. Deux mois après son départ, M. de Montherlant écrivait : « Ce qui est atteint est détruit. »

L'année 1925 se passe en Italie, au Maroc et en Espagne. Là, M. de Montherlant reçut, au voisinage du poumon, un coup de corne d'un taurillon. A l'automne suivant, comme il était à Tanger, une blessure de guerre se réveilla. Quatre mois de clinique, 50 p. 100 d'invalidité, une crise morale. Que fut cette crise? En quittant Paris, le jeune écrivain avait fait abnégation des intérêts du monde, ce qui est la première condition d'une vie spirituelle. Il avait accompli la vie des sens, et il l'avait « expulsée en l'accomplissant ». Il cite le mot de Saadi, qu'on ne peut se détacher des biens de ce monde qu'après en avoir beaucoup abusé. « Aussitôt le désir accompli... une élévation prenait forme en moi; tout se passait exactement comme si l'être s'étant vidé de sa sensualité, la spiritualité s'épanouissait dans le champ libre avec un mouvement vif. » — Donc les accomplissements de la vie des sens n'étaient qu'une voie. C'est le principe de *Aux fontaines de désir*. M. de Montherlant le dit aux catholiques. Ils ne le crurent pas. J'avoue, au surplus, que l'exactitude de cette psychologie me paraît suspecte.

Quelque voie qu'il ait suivie, M. de Montherlant sortit de la crise transformé. Avant 1925, il vivait avec violence, imbu des maximes de ces Romains qui vivaient sans charité. Il commença d'aimer les vaincus. Avant 1925, il avait de l'ambition. Il renonça à la vanité sociale. Avant 1925, il menait une vie volontaire. Il n'eut plus de volonté que celle de l'univers. « La *Rose de sable*, dit-il, a été écrite dans ces sentiments-là : on n'y souligne rien tant... que la vanité de la volonté et de l'action. » Il vivait sur ses gardes; il tint désormais les portes ouvertes. Il avait de l'argent l'idée commune qu'il doit travailler; cette génération spontanée des intérêts lui parut suspecte et il cessa de placer son argent, obéissant, sans le savoir, au droit canon du moyen âge comme au droit musulman. Il envisageait le mariage par intérêt social; il résolut de rester libre et dénué. Il amalgamait le paganisme avec un catholicisme de fantaisie; il traita plus sérieusement la religion. « Maintenant je ne prétendais plus avoir la foi

du chrétien, mais du chrétien j'avais dans une grande mesure les sentiments. » En 1929, il fit une démarche plus décidée : il suivit une retraite à Montserrat et passa la semaine sainte à Solesmes; sa dissidence avait duré quatre ans.

Il tâtonnait encore. C'est en 1930, nous dit-il, qu'il retrouva son équilibre. « Depuis 1930 j'ai été très heureux... Ce bonheur ne m'est pas tombé du ciel, il est mon œuvre et, en outre, mon acquisition, car je l'ai payé... C'est beau, la vie. Quand on la retourne et qu'on la voit à fond, quand on voit ce qui est, il y a de quoi tomber à genoux... Les trois années des *voyageurs traqués*, ç'a été mon temps d'adaptation, nauséeuse, à l'art de dominer la vie. Maintenant, ça y est. »

Il a d'abord pris confiance dans la vie. Il a constaté qu'il avait toujours marché au bord de l'abîme, et que s'il n'y est pas tombé, ce n'est pas que Dieu lui tînt la main, mais au contraire « un être vivant, un petit être vivant de rien du tout ». Il a constaté, et il l'a dit dans les *Célibataires*, que les hommes ne nous faisaient jamais tout le mal qu'ils pourraient. Il a constaté qu'il était fait pour la plus haute joie, et il l'a eue. Mais il a en même temps connu sur sa joie une sorte de voile : l'injustice de sa patrie envers les indigènes. Et il a écrit les huit cents pages de la *Rose de sable*. Mais quand, revenu en France en 1932, il a vu la France minée au dedans, attaquée au dehors, il a renoncé à publier un livre qui était en somme la critique du principe colonial, et quoiqu'il eût bien d'autres livres dans ses tiroirs, il composa les *Célibataires*.

Les études qu'il a réunies dans *Service inutile* se répartissent sur ces dix années où M. de Montherlant, s'il faut l'en croire, s'est perdu et retrouvé. A vrai dire, s'il ne nous avait avertis, nous pourrions confondre les périodes, tant il a peu changé. Le même goût hautain du difficile, le même mépris du gain et du gagnant, la même façon de prendre de la hauteur, le même tumulte avec le même dégoût, la même sévérité espagnole se retrouvent d'un bout à l'autre du livre. Et ce qui n'a pas changé non plus, ce qui ne saurait changer, c'est une contradiction fondamentale qui fait sa brûlure et son délice, l'ardeur vive et le sens du néant. Être toute passion et savoir que le monde est vide; voilà les deux motifs qui sont le thème du livre et probablement de l'œuvre entière de l'écrivain. Et cette

disposition s'accorde admirablement avec le goût du sport lequel consiste à faire passionnément une chose inutile. De ce vide et de ce flamboiement, M. de Montherlant a reconnu le symbole sur une tombe, dans le cimetière où dorment les siens : une dalle nue, et au milieu les armes sculptées en pleine pierre, et, comme il dit, un pataras flamboyant. Les murs nus de l'architecture espagnole s'ornent pareillement de ces blasons empanachés de gloire. Et c'est l'image même de la vie. « Le pataras — le courage — par quoi on entreprend, et le mur dénué — l'intelligence — pour mépriser ce qu'on entreprend. L'idéalisme, qui dit service, et le réalisme qui sait que ce service est inutile. » De là titre du livre. « Le sceau du service, dit-il encore, toutes ces affirmations grandiloquentes de la vigueur et de la foi, sont sur champs de vide, sont posées sur le vide comme un navire sur la mer; elles s'y résorberont demain, comme le navire s'engouffre. »

Agir, en sachant que toute action est vanité. Mais quel point fixe trouver, sinon le respect de soi-même? « Je n'ai que l'idée que je me fais de moi pour me soutenir sur les mers du néant. » Et comme il faut bien finir par se tracer une règle, c'est-à-dire par se faire une morale, voilà celle que, dans un fragment écrit en 1932, un père prescrit à son fils. « Vous cultiverez, lui dit-il, le courage, le civisme, la fierté, la droiture, le mépris, le désintéressement, la politesse, la reconnaissance, et, d'une façon générale, tout ce qu'on entend par le mot de générosité. » — « L'essentiel, dit-il encore, est de prendre de la hauteur. » Tout le reste est en effet dans cette maxime. L'idée qu'on prend de l'univers n'est que le point d'où on le regarde. De celui où se place M. de Montherlant, la maîtrise de soi a toute sa vertu, et de solides mépris accordent le cœur et la raison.

***

Bénédiction[1] est un livre charmant. Mais ce n'est pas seulement une évocation. C'est aussi une tentative littéraire fort curieuse.

Toute la première partie de l'ouvrage est concertée pour

1. Grasset.

nous rendre présent jusqu'à l'illusion ce château — bâtisse de la Restauration comme la plupart des vieux châteaux, — la monotonie des habitudes, le désert des couloirs obscurs, l'épargne avec un vif sentiment de ce qui se doit, l'inconfort et la bonhomie à la fois de l'archaïsme, la perfection et l'orgueil des recettes domestiques, l'immensité des couloirs, la bonne tenue, la ponctualité, le respect, le règlement universel de la vie, le mélange de la simplicité et de la grandeur. Nous sommes dans le passé, dans l'immuable, et la vie se déroule selon les maximes prescrites, que personne ne songe à mettre en cause. Sur ce fond authentique, Claude Silve a tendu les rideaux du clair-obscur et les crépuscules de la forêt. Elle a fait du château la demeure des fées. Elle l'a parfumé d'une essence très subtile, et éclairé par la lune. Mais qu'on ne s'y trompe point. Ces délicatesses et ces transparences, dont la finesse a quelquefois surpris, ne sont nullement l'essentiel du livre. Elles évoquent, bien plus que le château de Dambard, les premières littératures du siècle. J'avoue que ces grâces me paraissent fort agréables. Mais tout cela est fort secondaire. Et toute cette fumée tissée n'est là que pour nous masquer la rigide discipline à quoi tout obéit autour de madame de Bradès.

C'est la seconde partie du livre qui est le roman. Il n'a pas fallu moins d'une moitié du volume pour décrire et animer le décor. Le drame va occuper l'autre moitié, qui est l'histoire d'un scandale dans ce milieu qui y répugne si fort. Un petit-fils de madame de Bradès, le charmant Horace, qui voyage en Chine, ramène chez sa grand'mère une jeune étrangère, madame Mancilia, ravissante au surplus, pareille elle-même à une fée et qui joue du luth, dont nous savons qu'elle a été mal mariée, mais dont nous ne sommes pas bien sûrs qu'elle soit veuve, de naissance suspecte d'ailleurs et de fortune équivoque, enfin l'être le plus étranger dans cette famille et dans cette maison. Claude Silve n'a point voulu d'ailleurs que rien de trop directement répréhensible se mêlât à ce conte. Horace a ramené de Chine madame Mancilia, mais en la respectant. Ils s'adorent, mais nous surprendrons tout juste un baiser derrière une porte.

Comment la marquise de Bradès, comment le château hanté

de souvenirs, animé d'habitudes et de maximes, vont-ils réagir à la présence insolite de cette intruse? En apparence, rien, absolument rien. Une politesse glaciale chez madame de Bradès. Des entretiens à portes closes, dont nous ne saurons rien. C'est une maison où l'on n'écoute pas aux portes, et où il n'y a point de soviet à l'office. Quand la crise est à son paroxysme, nous le comprenons parce que Monseigneur fait atteler son coupé et part un jour plus tôt qu'il ne l'avait dit, parce que madame de Bradès ne paraît pas à table. Personne ne se risquerait à faire des commentaires. Seulement, une nuit, madame Mancilia fait toute seule ses valises et part, à l'insu de tous, sans qu'Horace s'en doute. L'exécution s'est faite d'elle-même, avec la plus parfaite convenance. Horace désespéré s'en va vivre en Chine, le château passera à ses neveux.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

Honoré de Balzac : *Le Faiseur*, adaptation de mademoiselle S. Jollivet, musique de M. Darius Milhaud (Atelier). — Marguerite Jamois dans *les Caprices de Marianne* (Montparnasse-Gaston Baty). — M. Jean Martet : *Plaisir d'amour* (Ambassadeurs). — M. Denys Amiel : *La Femme en fleur* (Saint-Georges). — M. Henry Bernstein : *Le Cœur* (Gymnase).

Devons-nous crier au sacrilège, parce que, d'un drame indigeste de Balzac, une adaptatrice habile, mademoiselle S. Jollivet, un musicien de talent, M. Darius Milhaud, un metteur en scène de génie, Charles Dullin, ont tiré une comédie brillante, chantante et dansante, qui tient à la fois de la farce, du vaudeville, de l'opérette et du ballet? Qu'en pense notre ami Marcel Bouteron, balzacien éminent? Estimera-t-il qu'on a profané son grand homme en l'accommodant comme un dieu, je veux dire en prenant avec lui les mêmes libertés qu'on se permet journellement avec Shakespeare? Je sais bien qu'il faut respecter les textes, mais la question se pose de savoir, s'il est préférable de les laisser dormir sous un linceul de poussière, plutôt que de les ressusciter. Notez que, lorsqu'il s'agit de Shakespeare, c'est souvent avec des chefs-d'œuvre qu'on en a usé librement, sans que nul, à part quelques pédants, y trouvât à blâmer. Or, *le Faiseur* de Balzac n'était chef-d'œuvre qu'en puissance : une riche matière mal venue. Et voici que la poussière s'envole, traversée de lumière; le dialogue dépouille ses peaux mortes; la lourde peinture maussade

se transforme en panneaux miroitants. Faut-il s'en plaindre? Notez encore ceci : au texte vénérable rien ne fut ajouté, pas une phrase, pas un mot. Le premier travail a consisté en coupures et réajustements. Puis vint la bonne violence décisive, grâce à laquelle le drame fut jeté sur le tremplin de la bouffonnerie, où il s'est mis aussitôt à rebondir, à gambader, à nous émerveiller de ses pirouettes et de ses entrechats. Enfin, tenez compte de ce miracle : la satire sociale, tout le côté acerbe du propos, bref, le Balzac profond, loin de disparaître sous le manteau bigarré de la farce, y ont gagné en éclat, en vigueur. Les traits, en passant par la flamme comique, ont encore durci leurs pointes.

Il faut aller voir ce décor, lui-même déjà si amusant, ce meuble d'une parodie truculente et fine, où le style bourgeois d'une époque est si drôlement raillé; ces entrées en musique; ces apparitions pathétiques, soulignées d'un discret roulement de tambour; ces chassés-croisés de créanciers, d'usuriers et d'aigrefins; Dullin en Mercadet; Hélène Gerber, en Julie, fille de Mercadet; Armand, en Verdelin, ami de Mercadet; et d'Orval, en Justin, le valet; et Gabrielle Fontan, en Virginie, la cuisinière; et combien d'autres qui apportent au jeu leur fantaisie et leur entrain!

***

Bonne soirée au Théâtre Montparnasse, où Baty donne *les Caprices de Marianne*, habillés à la mode de 1830. L'idée ne me choque pas. Je ne dis point qu'elle s'imposera comme la mise en scène définitive des *Caprices*. Mais la tentative est curieuse. Baty s'est demandé si, au lieu de suivre les indications de l'auteur, quant à l'époque et aux costumes, ce ne serait pas interpréter plus fidèlement l'esprit de l'œuvre que de situer celle-ci au temps où elle fut écrite. Ainsi, entre les décors et les sentiments exprimés, entre le tour du style et la coupe du vêtement, apparaîtraient de mystérieuses correspondances. D'où cette présentation qui équivaut à un commentaire par l'image. Décors et lumières sont un enchantement. Peut-être la farandole des masques montre-t-elle trop d'insistance. On aurait pu sans inconvé-

nient supprimer un ou deux de ses passages devant le rideau.

J'ai la plus vive admiration pour le talent de mademoiselle Jamois. D'où vient que, dans le rôle de Marianne, elle me laisse un peu perplexe? Non que son art soit en défaut. Elle accomplit, ici, un prodige de composition. Mais, précisément parce que son être intime a des accents particuliers qui sont, quoi qu'elle fasse, à l'opposé du caractère de Marianne, tel que je le comprends, j'ai souffert d'un désaccord entre la comédienne et le personnage. Bref, la comédienne me paraît plutôt l'âme sœur de Cœlio. Ce frémissement continu, ce feu qui couve dans cette voix embrumée n'est-ce pas là l'indice d'une nature grave? En tant que Jamois, elle devrait aimer Cœlio. En tant que Marianne, qu'elle joue, il lui faut le méconnaître et le repousser. On dira que Marianne se sent attirée vers Octave, et que cet entraînement suffit à expliquer la note profonde qui tremble dans ses paroles. Alors il faut admettre qu'elle aime Octave de la même façon que Cœlio l'aime elle-même. Aux traits de mademoiselle Jamois, on peut associer des idées de passion et, à la rigueur, de cruauté, mais de légèreté, c'est plus difficile.

M. Nat est excellent dans Octave, quoique un peu mélancolique, à l'arrière-fond, peut-être.

Bien entendu, Baty a rétabli la dernière scène, que l'on coupe à la Comédie-Française.

***

M. Jean Martet, dans *Plaisir d'amour*, a repris, avec une feinte candeur, armée de malice, un thème ancien du théâtre. *La Dame aux camélias*, *Amants*, l'autre soir, nous revenaient en mémoire. Analogie lointaine, pourtant. Des différences s'accusent, non seulement dans l'anecdote, mais dans le ton. Celui-ci a laissé choir la solennité, l'emphase romantiques, de même qu'il a perdu les réserves de politesse et de distinction que l'époque 1900 entretenait encore dans les mœurs libres. Socialement, nous baissons ici d'un niveau : nous passons de la vie « à grandes guides », du « demi-monde » en relations avec le Faubourg, l'Institut et

la Bourse, à la galanterie commune. Je ne dis point cela pour en faire reproche à l'auteur, mais pour caractériser les personnages et le milieu.

L'héroïne de *Plaisir d'amour* est une aimable fille qui ne descend pas jusqu'à raccrocher, mais qui se laisse raccrocher dans la rue, et ramène chez elle ses amants de rencontre, en l'absence de son « vieux », un industriel qui habite la province. L'entreteneur vient à mourir, il est aussitôt remplacé par le brave homme d'ami qui apporte la fatale nouvelle. Entre le remplaçant et le dernier « levage » de la demoiselle, une rivalité va se déclarer, qui sera toute la pièce. D'abord, le jeune, qui est tout à fait « mordu », exige le renvoi du vieux. Il est jaloux et se rend insupportable. Puis il se met à tromper son amie. Celle-ci est jalouse à son tour et se prend à l'aimer. Lasse des disputes et des mensonges, elle le renvoie, et rappelle le vieux, qui bientôt lui offre de l'épouser. Mais elle ne peut oublier le jeune et, à la veille du mariage, c'est lui qu'elle rejoint. Ils partent ensemble pour Venise, où les querelles recommencent : plaisir d'amour...

L'agrément de l'ouvrage tient au rythme vivant du dialogue, notamment dans les chamailleries. Le jeu félin de mademoiselle Spinelly, la fine bonhomie de M. Tramel, l'autorité de M. Debucourt eurent leur part dans les applaudissements.

***

L'opposition entre les jeunes générations et celles qui les ont précédées avait déjà fourni à M. Henry Bernstein le thème central d'*Espoir*, ou plutôt l'atmosphère idéologique et sentimentale dans laquelle le drame d'*Espoir* se déroulait. Le même contraste se retrouve, cette année, dans la nouvelle pièce de l'auteur : *le Cœur*, et c'est lui encore qui domine *la Femme en fleur* de M. Denys Amiel. Mais la confrontation, dans *le Cœur*, est celle d'un père avec son fils; dans *la Femme en fleur*, celle d'une mère avec sa fille.

Toutes les qualités de M. Denys Amiel sont réunies dans sa dernière œuvre : solidité de la construction dramatique, franchise dans la manière dont l'action est menée, éloquence soutenue aux instants pathétiques. Seul, un esprit pointilleux,

qui s'appliquerait à découvrir des défauts jusque dans les vertus mêmes, pourrait reprocher à celles de M. Denys Amiel d'être, parfois, un peu trop apparentes. C'est le faible du métier robuste qu'il a peine à se dissimuler : le moindre mouvement le décèle, comme les muscles de l'athlète sous le veston.

M. Amiel est dur à l'égard des jeunes garçons. Est-il possible qu'il en existe d'aussi complètement idiots que ceux qu'il nous montre au premier acte de *la Femme en fleur?* Cette « jeunesse des bars » et aussi certain homme d'affaires un peu trop selon la formule du répertoire moderne, sont le côté conventionnel de l'ouvrage. Heureusement ces masques de théâtre n'encombrent pas longtemps la scène. L'intérêt de la soirée se concentre sur le drame humain qui se joue entre Pierre Vignal, Huguette Salvat et la mère de celle-ci : Valentine. Huguette, qui a dix-neuf ans, est sur le point de se fiancer avec Pierre, qui en a vingt-neuf, quand paraît Valentine, que Pierre ne connaissait pas encore. Valentine n'a pas plus de trente-sept ans. Pierre représente ici la génération intermédiaire entre les deux générations opposées. Il donnera sa préférence à la « femme en fleur », c'est-à-dire que, ses fiançailles rompues, il sera l'amant de celle dont il se préparait à devenir le gendre. C'est Huguette elle-même qui l'y aidera, car, dès la première rencontre de son fiancé avec Valentine, elle aura la divination de leurs affinités, de leur accord subit, et cédera bientôt la place à sa mère. Les scènes qui mettent aux prises la mère et la fille sont d'une tenue parfaite. Le personnage d'Huguette en particulier est très attachant. Peut-être son sens du réel, sa lucidité ne sont-ils pas tant des traits de sa génération que de son âge même. Peut-être, sans que l'époque y soit pour quelque chose, la jeunesse est-elle le moment de la vie où l'on voit le plus clair dans les sentiments d'autrui, parce que c'est aussi celui où l'on a le moins de préjugés. Tout ce que dit Huguette rend un son vrai. J'aime un peu moins sa mère. Mais ce n'est là qu'un goût personnel : les femmes à sensibilité « artiste », qui parlent musique et peinture, m'ont toujours semblé redoutables.

La pièce est supérieurement jouée par madame Valentine Tessier et mademoiselle Jeanine Crispin. M. Lecourtois a moins d'éclat.

***

Cinq actes. Un seul décor. Une action ramassée dans un espace de temps qui n'excède que de très peu vingt-quatre heures. Par sa coupe, sa structure, presque strictement conformes au système des « unités », *le Cœur*, le nouvel ouvrage de M. Henry Bernstein, marque un retour à la dramaturgie classique. Je dirai plus : la pièce ramène le théâtre au théâtre, c'est-à-dire à ce qui est l'essence du théâtre, elle réagit contre une tendance, dont M. Bernstein lui-même parut goûter, un moment, la séduction, mais dont il a vite compris les dangers : la dispersion. Sous la double influence du roman et du cinéma, lequel n'est guère autre chose que la projection, sur l'écran, d'un roman découpé en images, le théâtre courait un double risque : 1° dans la forme dispersée, le théâtre est en position d'infériorité. Ses servitudes matérielles l'enchaînent. Le rideau, le décor et les personnages vivants ne peuvent lutter de vitesse avec le rayon lumineux; 2° en adoptant la dispersion, le théâtre abandonnait son terrain propre, celui où la présence réelle de l'interprète l'emportera toujours en efficacité sur l'image : l'action resserrée dans les contours d'une crise morale. Donc, il faut louer avant tout M. Bernstein de ce rappel au principe premier, selon lequel le théâtre, du moins chez nous, est un art de concentration.

Mais il est à noter combien, dans ce cadre rigide, l'auteur se meut librement. Cette aisance supérieure se manifeste en deux domaines : l'un qui se rattache au métier dramatique, à la forme, en ce qu'elle a de plus intime à l'art du théâtre, donc de plus caché, de plus invisible au public; l'autre qui ressortit au fond même de l'ouvrage.

Cette maîtrise dans le maniement de la matière théâtrale triomphe en maints endroits. Le plus bel exemple nous en est offert, au premier acte, par la sûreté avec laquelle sont conduites les scènes d'exposition. Gardons-nous cependant d'une équivoque. On est prié de ne pas prêter ici au mot « sûreté » le sens de « dessin appuyé », le mérite exceptionnel de cette sûreté consistant précisément en ceci qu'elle est impondérable. J'ai parlé de « scènes d'exposition ». Là encore l'expression peut tromper. A aucun moment il n'y

a ce qu'on est convenu d'appeler « des scènes d'exposition ». A aucun moment, l'on ne se dit : « Ah! voici ce que l'auteur veut me laisser entendre. » Mais, quand le rideau baisse, à la fin du premier acte, l'exposition néanmoins est faite, on sait ce qu'on doit savoir, sans s'être aperçu un seul instant que les personnages mettaient quelque complaisance à vous renseigner. Ce résultat est d'autant plus surprenant que leurs positions respectives sur l'échiquier dramatique, composent un système assez compliqué. L'auteur nous jette *in medias res*, et tout de suite nous entraîne dans un grand mouvement. Nous assistons à un ardent colloque entre deux amoureux. Le rythme haletant du dialogue nous en masque l'habileté. En effet, ce jeune homme et cette jeune femme, en même temps qu'ils nous intéressent à leurs sentiments, nous instruisent sur leur état civil, le lieu où ils se trouvent, leur condition sociale, leur entourage, etc. La scène se passe à Biarritz, dans une villa, dont le propriétaire est un ancien architecte, Vincent Magueyran, répandu dans la meilleure société de l'endroit. Rose, la jeune femme troublée, est sa bru; Patrick, le beau garçon pressant, un voisin, revenu du Brésil depuis quelques semaines, et qui demeure chez un oncle, un marquis. La décoration, l'ameublement du salon où se déroule l'entretien, nous frappent par leur désuétude. D'où une impression, à la fois, de luxe périmé et d'existence comme arrêtée à une époque antérieure. Cet arrêt s'est produit sur deux plans : d'abord, Vincent, après avoir connu l'opulence, a subi les effets de la crise, il est dans une situation voisine de la gêne; ensuite, la mort de sa seconde femme, Edith, qu'il a passionnément aimée, a détendu chez lui le ressort vital. Il est envoûté dans son deuil et les souvenirs de son grand amour perdu. D'un premier mariage dissous par le divorce, Vincent a deux enfants : un fils, Jean-Claude, le mari de Rose, garçon sérieux et secret, lequel mène à Paris une vie de travail assez dure; une fille, Cécile, mariée à un professeur qui, pour le moment, est en mission à l'étranger, type d'intellectuelle d'aujourd'hui, indépendante et péremptoire. Vincent et sa fille rentrent, le jour même, d'une croisière, après un mois d'absence. Pendant cette absence, Rose, venue pour se reposer à Biarritz, alors que son mari était retenu à Paris par ses occupations,

est restée seule dans la villa. C'est alors que Patrick, un ami de Jean-Claude, est revenu du Brésil. Les jeunes gens ont vécu trois semaines dans une intimité journalière. Ils éprouvent un violent désir l'un pour l'autre et croient s'aimer pour la vie. Rien de très compromettant cependant ne s'est passé entre eux. Ils ont décidé d'agir franchement, d'avertir Jean-Claude. Rose ira tout exprès à Paris. Ensuite elle divorcera et épousera Patrick. Tels sont, du moins, leurs projets. D'autre part, au cours de la croisière, Vincent a fait la connaissance d'une dame qui a réussi à l'arracher au monde de regrets dans lequel il vit enfermé. Elle fait une cure à Vichy. Il songe à aller l'y rejoindre et peut-être à se remarier.

On voit que je n'exagérais pas en disant que les rapports des personnages, lorsque la partie commence, sont assez emmêlés. Cependant l'art de l'auteur débrouille cet écheveau avec une dextérité merveilleuse, auprès de quoi toute analyse paraît lourde.

L'autre vertu éminente de l'ouvrage est cette liberté que j'ai signalée comme ressortissant au fond. Ce qui me paraît ici admirable, c'est que la concentration du drame autour du groupe Patrick, Rose et Jean-Claude, n'empêche pas l'intérêt de rayonner en divers sens autour de l'action principale. Le problème posé par Rose et Patrick, et auquel Jean-Claude, qui survient brusquement, apportera une solution inattendue, c'est le problème du cœur et de ses exigences. Le cas de Vincent en offre une seconde face. Le cas de Cécile, une troisième, car Cécile, sous ses dehors indifférents, est amoureuse de son mari. Ces faces, en s'opposant les unes aux autres, élargiront la question jusqu'à lui conférer une portée générale : les contrastes qui apparaîtront ne mettront pas seulement en lumière des différences morales entre individus, mais des mésententes profondes entre générations. Ainsi, d'un débat particulier, surgira le procès d'une époque : la nôtre, où des événements catastrophiques ont, semble-t-il, creusé un abîme entre la jeunesse issue du bouleversement et les êtres dont la formation se rattache à la période antérieure. Cependant, M. Bernstein, d'un regard pénétrant, atteint la vérité derrière les apparences, et sa conclusion est celle-ci : les besoins du cœur sont identiques à toutes

les époques. Dans le domaine du sentiment, les variations ne portent guère que sur des attitudes — peut-être même uniquement sur des nuances de langage. Les générations qui ont eu des loisirs ont chanté leurs amours; les générations qui luttent assimilent le rêve amoureux à leurs travaux. Jean-Claude, dès qu'il a reconquis sa femme, lui dresse un programme de vie qui la rivera elle-même à sa chaîne. Quand elle partagera ses soucis, elle ne songera plus à s'évader. Il y a là une forte pensée. C'est la leçon majeure du drame. Mais il en est deux autres, non moins belles, et c'est encore de la conduite de Jean-Claude qu'il les faut tirer : c'est, 1° que tout objet d'amour étant une conquête, il faut savoir le défendre? 2° qu'il y a dans la volonté, dans l'énergie, une sorte de charme, capable de l'emporter sur les séductions qui ne tiennent qu'aux avantages physiques.

Quand le combat s'achève, Patrick est écarté, Jean-Claude a repris sa femme en main. Il repart avec elle pour Paris. Vincent n'ira pas à Vichy. Il retourne à ses souvenirs, à sa vie repliée. Pour lui, c'est l'enlisement définitif.

M. Francen a montré dans le rôle de Vincent ses qualités de grand comédien. M. Claude Dauphin a obtenu un triomphe dans le personnage de Jean-Claude. Mademoiselle Suzet-Maïs a dessiné de Cécile, en quelques traits mordants, une figure d'une fantaisie exquise. Mademoiselle Perdrière et M. Jean-Pierre Aumont sont excellents.

FRANÇOIS PORCHÉ

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. Bertrand de Jouvenel la communication suivante :

Je vous transmets une lettre que j'ai reçue de M. Dorgères à la suite de mon article, le *Front Paysan*, paru dans la *Revue de Paris* du 1er décembre. Il semble que je me suis trompé sur deux points de détail et vos lecteurs seront sans doute heureux de tenir de M. Dorgères lui-même la rectification utile :

« *Je vous serais très reconnaissant — écrit M. Dorgères — si vous pouviez, dans une petite note du prochain numéro de la* Revue de Paris, *indiquer que j'ai quitté le* Nouvelliste de Bretagne *en 1927, c'est-à-dire huit mois avant le départ de M. Delahaye, départ dont la cause a été l'attitude de M. Delahaye au cours des élections de 1928.*

» *Il n'y a aucune espèce de point commun par conséquent entre mon départ et celui de M. Delahaye, mon départ étant dû uniquement à ma volonté personnelle et s'étant produit au moment où le* Progrès Agricole de l'Ouest *a eu une diffusion suffisante pour appointer un directeur.*

» *En ce qui concerne l'appui que m'aurait prêté Mgr Charost pour rentrer au* Progrès Agricole de l'Ouest, *je vous serais reconnaissant de vouloir bien également démentir. Quand j'ai pris la direction de ce journal agricole, Mgr Charost en ignorait certainement l'existence. Je n'ai d'ailleurs jamais eu de relations avec l'archevêque de Rennes et notre journal ne s'occupant nullement des questions confessionnelles, ni de questions de politique de parti, n'était ni de près, ni de loin, ni matériellement, ni moralement sous son influence.*

» *Avec mes remerciements, veuillez agréer, etc...* »

H. DORGÈRES

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LES VALEURS DE GRANDS MAGASINS

Profitons d'une circonstance d'actualité pour examiner brièvement la situation de nos grands magasins de nouveautés qui jouent, évidemment, un rôle important dans le mouvement de notre économie intérieure.

Ces entreprises profitent de la période relativement creuse des mois d'été pour procéder, avec le minimum de gêne, à l'établissement de leurs comptes d'inventaire. Il s'ensuit qu'elles sont en mesure de faire connaître le résumé de ces comptes à leurs actionnaires, généralement en décembre. C'est ainsi que ces jours-ci, la plupart des grands magasins de nouveautés dont les actions sont cotées à la Bourse de Paris, viennent de tenir leur assemblée annuelle à laquelle ont été communiqués les résultats de leur exercice social 1934-35.

Les rapports soumis à l'approbation des actionnaires, de même que les déclarations verbales qui leur ont été faites, offrent l'occasion d'enseignements intéressants.

Nous commencerons d'abord toutefois, pour donner une physionomie d'ensemble, par mentionner d'après les renseignements recueillis par un journal financier, et qui, de ce fait, ne peuvent qu'être officieux, le mouvement comparatif des affaires des cinq grands magasins les plus connus du public, durant les dernières années (les chiffres s'expriment en millions de francs).

SOCIÉTÉS — Ex. :	1929-30	1930-31	1932-33	1933-34	1934-35
Samaritaine.	1 778	1 695	1 371	1 271	1 137
Galeries Lafayette . .	856	783	631	558	496
Printemps.	680	634	490	430	382
Louvre	852	607	467	421	392
Bon Marché.	640	606	473	431	401

On voit que pour tous le fléchissement du chiffre d'affaires a été considérable depuis cinq ans. Le pourcentage de diminution des ventes qui s'établit à 36 p. 100 pour la Samaritaine (qui garde toujours et de loin, le premier rang pour le volume total des affaires), s'élève jusqu'à 54 p. 100 pour le Louvre. Pour le

dernier exercice, il est vrai, le Louvre paraît avoir été un peu moins éprouvé que ses confrères, son coefficient de diminution, par rapport à l'exercice précédent étant légèrement inférieur à 7 p. 100, alors qu'il a atteint 7 p. 100 pour le Bon Marché, 10 1/2 p. 100 pour la Samaritaine et dépasse même 10 p. 100 pour les Galeries et le Printemps.

Il va de soi que cette ample contraction des affaires sociales s'est lourdement répercutée sur les bénéfices réalisés, et conséquemment, sur les dividendes distribués. Voici par exemple un tableau qui traduit la chute des dividendes attribués aux actions :

SOCIÉTÉS	Ex. : 1929-30	1931-32	1932-33	1933-34	1934-35
Printemps	43,58	30,44	24,44	»	»
Galeries Lafayette	9,75	7,50	7,50	»	»
Bon Marché	36 »	22 »	20 »	16,27	12,89
Louvre	178,62	71 »	65,52	»	25 »

Ces relevés statistiques expliquent la baisse considérable des titres de ces grandes entreprises dont la direction est, d'une façon générale, particulièrement avisée, mais qui, malgré sa vigilante attention, n'a pu parvenir à contrebalancer les répercussions néfastes de la crise économique.

Cependant, tous les grands magasins ont très promptement porté tous leurs efforts, dès les premières manifestations de cette crise, à s'adapter aux nouvelles conditions qui leur étaient faites. C'est ainsi que certains ont transporté une partie de leur activité à des filiales pour l'écoulement rapide d'articles de grande consommation : les « uniprix » qui ont soulevé de si vives polémiques. Ils sont parvenus à abaisser leurs prix de revient à des niveaux qui semblent ne plus guère laisser de place à des surprises désagréables. Partout les salaires ont été réduits au plus juste.

Malheureusement, il y a un élément de leur fonctionnement dont tous se plaignent avec amertume et sur lequel ils ne peuvent exercer aucune action. C'est le chapitre des impôts. C'est ainsi que le Louvre déclare, dans son dernier rapport, que l'État prélève 90 p. 100 des profits de la Société; 285 jours sur 305 ouvrables servent à payer les impôts que doit supporter cette Société!

Nous examinerons, dans un autre article, la position actuelle de chacune de ces entreprises.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).